

GEORGE.

GEORGE. T. III.

1



GEORGE

PAR

Alexandre Dumas.

TOME TROISIÈME.



BRUXELLES,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAULEN ET COMPAGNIE.

1845



XIX.

LE YAMSE.

Les courses, comme nous l'avons dit, n'étaient qu'un épisode des fêtes du second jour ; aussi les courses finies, et, vers les trois heures de l'après-midi, toute la population bariolée qui couvrait la petite montagne s'achemina vers la plaine verte, tandis que les élégants et les élégantes qui avaient assisté au sport, tant en voiture qu'à cheval, rentrèrent dîner chez eux, pour en ressortir aussitôt

après le repas et aller assister aux exercices des Lascars.

Ces exercices consistent en une gymnastique symbolique, se composant de courses, de danses et de luttes, accompagnés de chants discords et de musique barbare, auxquels se mêlent dans la foule les clameurs des nègres industriels qui trafiquent pour leur compte ou pour celui de leurs maîtres, et qui vont criant les uns : Bananes, bananes ! les autres : Cannes, cannes ! ceux-ci : Caillé, caillé ! bon lait caillé ! ceux-là : Kalou, kalou, bon kalou !

Ces exercices durent jusqu'à six heures du soir à peu près, puis à six heures du soir la petite procession, ainsi appelée pour la distinguer de la grande procession du lendemain, commence.

Alors, entre deux haies de spectateurs, les Lascars s'avancent, les uns à moitié cachés sous des espèces de petites pagodes pointues, faites comme le grand gouhn et qu'ils appellent aïdorés ; les autres armés de bâtons et de sabres émoussés, d'autres enfin, à moitié nus, sous des vêtements déchirés. Puis à un certain signe tous s'élancent : ceux qui portent les aïdorés se mettent à tourner sur eux-mêmes en dansant ; ceux qui portent les sabres et les bâtons commencent à combattre en voltigeant les uns autour des autres, portant et

parant les coups avec une adresse merveilleuse ; enfin les derniers se frappent la poitrine et se roulent à terre avec l'apparence du désespoir, tous criant à la fois ou tour à tour : « Yamsé! yamli! O Hoseïn, ô Ali ! »

Pendant qu'ils se livrent à cette gymnastique religieuse, quelques-uns d'entre eux s'en vont offrant à tout venant du riz bouilli avec des plantes aromatiques.

Cette promenade dure jusqu'à minuit, puis à minuit ils rentrent au camp malabar dans le même ordre qu'ils en sont sortis, pour n'en plus sortir que le lendemain à la même heure.

Mais le lendemain la scène changea et s'agrandit : après avoir fait dans la ville la même promenade que la veille, les Lascars, à la nuit venue, rentrèrent au camp, mais pour aller chercher le gounn résultat de la réunion des deux bandes; il était cette année plus grand et plus splendide que tous les précédents. Couvert des papiers les plus riches, les plus éclatants et les plus disparates, éclairé au dedans par de grandes masses de feu, au dehors par des lanternes de papiers de toutes couleurs suspendues à tous les angles et à toutes les anfractuosités, qui faisaient ruisseler sur ses vastes flancs des torrents de lumière changeante, il

s'avança porté par un grand nombre d'hommes, les uns placés dans l'intérieur, les autres à l'extérieur, et qui tous chantaient une sorte de psalmodie monotone et lugubre; devant le gouhn marchaient des éclaireurs, balançant au bout d'une perche d'une dizaine de pieds des lanternes, des torches, des soleils et d'autres pièces d'artifice. Alors la danse des aïdörös et les combats corps à corps reprirent de plus belle. Les dévots aux robes déchirées recommencèrent à se frapper la poitrine en poussant des cris de douleur, auxquels toute la masse des Lascars répondait par les cris alternés de : « Yamsé! Yamli! O Hoseïn! O Ali! » cris encore plus prolongés et plus déchirants que les mêmes cris poussés la veille.

C'est que le gouhn qu'ils accompagnent cette fois est destiné à représenter à la fois la ville de Kerbclo près de laquelle périt Hoseïn, et le tombeau dans lequel furent enfermés ses restes : en outre un homme nu, peint en tigre, figurait le lion miraculeux qui, pendant plusieurs jours, veilla sur les dépouilles de Saint-Iman. De temps en temps il s'élançait sur les spectateurs en poussant des rugissements comme s'il eût voulu les dévorer. Mais un homme représentant son gardien, et qui marchait derrière lui, l'arrêtait au moyen d'une corde, tandis qu'un mollah placé devant lui le cal-

mait par des paroles mystérieuses et par des gestes magnétiques.

Pendant plusieurs heures on promena le gouhn processionnellement dans la ville et autour de la ville, puis ceux qui le portaient prirent le chemin de la rivière des Lataniers, suivis de toute la population de Port-Louis. La fête tirait à sa fin, on allait enterrer le gouhn, et chacun voulait, après l'avoir accompagné dans son triomphe, l'accompagner aussi dans sa ruine.

Arrivés à la rivière des Lataniers, ceux qui portaient l'immense machine s'arrêtèrent sur le bord; puis, à minuit sonnant, quatre hommes s'approchèrent avec quatre torches et mirent le feu aux quatre coins. A l'instant même les porteurs laissèrent tomber le gouhn dans la rivière.

Mais comme la rivière des Lataniers n'est qu'un torrent, et que le bras du gouhn trempait à peine dans l'eau, la flamme gagna rapidement toutes les parties supérieures, s'élança comme une immense spirale, et monta en tournoyant vers le ciel. Alors il y eut un moment étrangement fantastique, ce fut celui pendant lequel, à la clarté de cette lumière éphémère, mais vive, on vit ces trente mille spectateurs de toutes les races, poussant des cris dans toutes les langues et agitant leurs mouchoirs et leurs chapeaux. Groupés les uns sur la rive même,

les autres sur les rochers environnants, ceux-ci s'enfonçant par masse plus sombre, à mesure qu'elle s'éloignait sous le couvert de la forêt; ceux-là fermant l'immense cercle et montés dans leurs palanquins, dans leurs voitures, sur leurs chevaux. Pendant un moment, les eaux reflétèrent les feux qu'elles allaient éteindre; pendant un moment, toute cette multitude houle comme une mer. Pendant un moment, les arbres s'allongèrent dans l'ombre comme des géants qui se lèvent. Pendant un moment enfin, on n'aperçut plus le ciel qu'à travers une vapeur rouge qui faisait ressembler chaque nuage qui passait à une vague de sang.

Puis bientôt la lumière décrut, toutes ces têtes se confondirent les unes avec les autres, les arbres parurent s'éloigner d'enx-mêmes et rentrer dans l'ombre. Le ciel pâlit, reprenant peu à peu sa teinte plombée; les nuages se succédèrent de plus en plus sombres. De temps en temps quelque partie épargnée jusque-là par l'incendie s'enflammait à son tour, et jetait sur le paysage et sur les spectateurs qui le peuplaient un éclair tremblant, puis s'éteignait pendant l'obscurité, plus grande qu'avant qu'il ne s'enflammât. Peu à peu toute l'ossature tomba en charbons ardents, faisant frissonner l'eau de la rivière; enfin les dernières clartés s'éteigni-

rent, et comme le ciel, ainsi que nous l'avons dit, était chargé de nuages, chacun se retrouva dans une obscurité d'autant plus profonde que la lumière qui l'avait précédée avait été plus grande.

Alors il arriva ce qui arrive toujours à la fin des fêtes publiques, et surtout après les illuminations ou les feux d'artifice : une grande rumeur se fit entendre, et chacun parlant, riant, raillant, tira au plus vite vers la ville, les voitures partant au galop de leurs chevaux et les palanquins au trot de leurs nègres, tandis que les piétons, réunis par groupes babillards, marchaient à leur suite de leur pas le plus rapide.

Soit curiosité plus vive, soit flânerie naturelle à l'espèce, les nègres et les hommes de couleur restèrent les derniers ; mais enfin, ils s'éloignèrent aussi à leur tour, les uns reprenant la route du camp malabar, les autres remontant la rivière, ceux-ci s'enfonçant dans la forêt, ceux-là suivant le bord de la mer.

Au bout de quelques instants la place fut entièrement déserte, et un quart d'heure s'écoula pendant lequel on n'entendit d'autre bruit que celui du murmure de l'eau roulant entre les rochers, et où l'on ne vit autre chose pendant les éclaircies des nuages que des chauves-souris gigantesques et au vol pesant, qui s'abattaient vers

la rivière, comme pour éteindre du bout de leurs ailes les quelques charbons fumant encore à sa surface, et qui remontaient ensuite pour aller se perdre dans la forêt.

Bientôt cependant on entendit un léger bruit, et l'on vit s'avancer en rampant vers la rivière deux hommes, marchant l'un au-devant de l'autre, et venant, l'un du côté de la batterie Dumas et l'autre du côté de la montagne Longue : quand ils ne furent plus séparés que par le torrent, ils se levèrent tous deux, échangèrent des signes, et tandis que l'un frappa trois coups dans ses mains, l'autre siffla trois fois.

Alors des profondeurs des bois, des angles des fortifications, des roches qui bordent le torrent, des mangliers qui s'inclinent sur le rivage de la mer, on vit sortir toute une population de nègres et d'Indiens, dont cinq minutes auparavant il eût été impossible de soupçonner la présence ; seulement toute cette population était divisée en deux bandes bien distinctes, l'une composée rien que d'Indiens, l'autre composée tout entière de nègres.

Les Indiens se rangèrent autour de l'un des deux chefs arrivés les premiers : ce chef était un homme au teint olivâtre parlant l'idiome malais.

Les nègres se rangèrent autour de l'autre chef,

qui était un nègre comme eux, et qui parlait tour à tour l'idiome madécasse et mozambique.

L'un des deux chefs se promenait dans la foule, babillant, grondant, déclamant, gesticulant, type de l'ambitieux de bas étage, de l'intrigant vulgaire : c'était Antonio le Malais.

L'autre, calme, immobile, presque muet, avare de paroles, sobre de gestes, semblait attirer les regards sans les chercher, véritable image de la force qui contient et du génie qui commande : c'était Laïza, le lion d'Anjouan.

Ces deux hommes, c'étaient les chefs de la révolte ; les dix mille métis qui les entouraient, c'étaient les conspirateurs.

Antonio parla le premier.

« Il y avait une fois, dit-il, une île gouvernée par des singes et habitée par des éléphants, par des lions, par des tigres, par des panthères et par des serpents. Le nombre des gouvernés était dix fois plus considérable que celui des gouvernants ; mais les gouvernants avaient eu le talent, les rusés babouins qu'ils étaient, de désunir les gouvernés, de façon que les éléphants vivaient en haine avec les lions, les tigres avec les panthères et les serpents avec tous. Il en résultait que lorsque les éléphants levaient la trompe, les singes faisaient marcher contre eux les serpents, les panthères,

les tigres et les lions; et si forts que fussent les éléphants, ils finissaient toujours par être vaincus. Si c'étaient les lions qui rugissaient, les singes faisaient marcher contre eux les éléphants, les serpents, les panthères et les tigres, de sorte que si courageux que fussent les lions, ils finissaient toujours par être enchaînés; si c'étaient les tigres qui montraient les dents, les singes faisaient marcher contre eux les éléphants, les lions, les serpents et les panthères, de sorte que si forts que fussent les tigres, ils finissaient toujours par être mis en cage. Si c'étaient les panthères qui bondissaient, les singes faisaient marcher contre elles les éléphants, les lions, les tigres et les serpents, de sorte que, si agiles que fussent les panthères, elles finissaient toujours par être domptées; enfin si c'étaient les serpents qui sifflaient, les singes faisaient marcher contre eux les éléphants, les lions, les tigres et les panthères, et les serpents, si rusés qu'ils fussent, finissaient toujours par être soumis. Il en résultait que les gouvernants, à qui cette ruse avait réussi cent fois, riaient sous cape toutes les fois qu'ils entendaient parler de quelque révolte, et employant aussitôt leur tactique habituelle, étouffaient les révoltés. Cela dura ainsi longtemps, bien longtemps, très-longtemps.

» Mais un jour il arriva qu'un serpent, plus fin

que les autres, réfléchit ; c'était un serpent qui savait ses quatre règles d'arithmétique, ni plus ni moins que le caissier de M.^{***} ; il calcula que les singes étaient, relativement aux autres animaux, comme un est à huit. Il réunit donc les éléphants, les lions, les tigres, les panthères et les serpents sous le prétexte d'une fête, et leur dit : Combien êtes-vous ?

Les animaux se comptèrent, et répondirent :
« Nous sommes quatre-vingt mille.

« — C'est bien, dit le serpent ; maintenant comptez vos maîtres, et dites-moi combien ils sont. »

Les animaux comptèrent les singes, et répondirent : « Ils sont huit mille. »

« Alors vous êtes bien bêtes, dit le serpent, de ne pas exterminer les singes, puisque vous êtes huit contre un. »

Les animaux se réunirent, exterminèrent les singes, et ils furent maîtres de l'île, et les plus beaux fruits furent pour eux, les plus beaux champs furent pour eux, les plus belles forêts furent pour eux, les plus belles maisons furent pour eux, sans compter les singes dont ils firent leurs esclaves et les guenons dont ils firent leurs maîtresses.

— Avez-vous compris ? » dit Antonio.

De grands cris retentirent, des hourras et des bravos se firent entendre; Antonio avait produit avec sa fable non moins d'effet que le consul Menenius, deux mille deux cents ans auparavant, en avait produit avec la sienne.

Laïza attendit tranquillement que ce moment d'enthousiasme fût passé; puis, étendant le bras pour commander le silence, il dit ces simples paroles :

« Il y avait une fois une île où les esclaves voulurent être libres; ils se levèrent tous ensemble et ils le furent. Cette île s'appelait autrefois Saint-Dominique, elle s'appelle à cette heure Haïti.

» Faisons comme eux, et nous serons libres comme eux. »

De grands cris retentirent de nouveau, et des bravos et des hourras se firent entendre pour la seconde fois, quoique, il faut l'avouer, ce discours était trop simple pour émouvoir la multitude ainsi qu'avait fait celui d'Antonio. Antonio s'en aperçut, et conçut un espoir.

Il fit signe qu'il voulait parler et l'on se tut.

« Oui, dit-il, oui, Laïza a dit vrai; j'ai entendu raconter qu'il y a au delà de l'Afrique, bien loin, bien loin du côté où le soleil se couche, une grande île où tous les nègres sont rois. Mais dans mon île à moi, comme dans l'île de Laïza, dans

l'île des animaux comme dans l'île des hommes, il y eut un chef élu, mais un seul.

— C'est juste, dit Laïza, et Antonio a raison, tout pouvoir partagé s'affaiblit; je suis donc de son avis, il faut un chef, mais un seul.

— Et quel sera ce chef? demanda Antonio.

— C'est à ceux qui sont rassemblés ici de décider, répondit Laïza.

— L'homme qui est digne d'être notre chef, dit Antonio, est celui qui pourra opposer la ruse à la ruse, la force à la force, le courage au courage.

— C'est juste, dit Laïza.

— Celui qui est digne d'être notre chef, continua Antonio, c'est l'homme qui a vécu avec les blancs et avec les noirs, l'homme qui tient par le sang aux uns et aux autres, l'homme qui, libre, fera le sacrifice de sa liberté, l'homme qui a une case et un champ, et qui risque de perdre sa case et son champ. Voilà l'homme qui est digne d'être notre chef.

— C'est juste, dit Laïza.

— Je ne connais qu'un homme qui réunisse toutes ces conditions, dit Antonio.

— Et moi aussi, dit Laïza.

— Veux-tu dire que c'est toi? demanda Antonio.

— Non, répondit Laïza.

— Tu conviens donc que c'est moi?

— Ce n'est pas toi non plus.

— Et qui est-ce donc ? s'écria Antonio.

— Oui, qui est-ce, où est-il ? qu'il vienne, qu'il paraisse, » crièrent à la fois les nègres et les Indiens.

Laïza frappa trois fois dans ses mains ; au même instant, on entendit retentir le galop d'un cheval, et aux premières lueurs du jour naissant, on vit sortir de la forêt un cavalier qui, arrivant à toute bride, entra jusqu'au cœur du groupe, et là, par un simple mouvement de la main, arrêta son cheval si court que de la secousse il plia sur ses jarrets.

Laïza étendit la main avec un geste de suprême dignité vers le cavalier.

« Votre chef, dit-il, le voilà.

— George Munier ! s'écrièrent dix mille voix.

— Oui, George Munier, dit Laïza. Vous avez demandé un chef qui puisse opposer la ruse à la ruse, la force à la force, le courage au courage : le voilà ! Vous avez demandé un chef qui ait vécu avec les blancs et avec les noirs, qui tînt par le sang aux uns et aux autres : le voilà ! Vous avez demandé un chef qui fût libre, et qui fît le sacrifice de sa liberté ; qui eût une case et un champ, et qui risquât de perdre sa case et son champ ; eh bien ! ce chef, le voilà ! Où en chercherez-vous un autre ? où en trouverez-vous un pareil ? »

Antonio demeura confondu ; tous les regards se tournèrent vers George, et il se fit une grande rumeur dans la multitude.

George connaissait les hommes auxquels il avait affaire, et il avait compris qu'il devait avant tout parler aux yeux ; il était donc revêtu d'un magnifique burnous tout brodé d'or, et sous son burnous il portait le cafetan d'honneur qu'il tenait d'Ibrahim-Pacha, et sur lequel brillaient les croix de la Légion d'honneur et de Charles III ; de son côté, Antrim, couvert d'une magnifique housse rouge, frémissait sous son maître, impatient et orgueilleux à la fois.

« Mais, s'écria Antonio, qui nous répondra de lui ?

— Moi, dit Laïza.

— A-t-il vécu avec nous ? connaît-il nos désirs ? connaît-il nos besoins ?

— Non, il n'a pas vécu avec nous, mais il a vécu avec les blancs dont il a étudié les sciences. Oui, il connaît nos désirs et nos besoins, car nous n'avons qu'un besoin et qu'un désir : la liberté.

— Qu'il commence donc par la rendre à ses trois cents esclaves, la liberté.

— C'est déjà fait depuis ce matin, dit George.

— Oui, oui, crièrent des voix dans la foule, oui, nous libres, maître George a donné liberté à nous.

— Mais il est lié avec les blancs, dit Antonio.

— En face de vous tous, répondit George, j'ai rompu avec eux hier.

— Mais il aime une fille blanche, dit Antonio.

— Et c'est un triomphe de plus pour nous autres hommes de couleur, répondit George, car la fille blanche m'aime.

— Mais si on vient la lui offrir pour femme, reprit Antonio, il nous trahira, nous, et pactisera avec les blancs.

— Si on vient me l'offrir pour femme, je la refuserai, répondit George, car je veux la tenir d'elle seule, et n'ai besoin de personne pour me la donner. »

Antonio voulut faire une nouvelle objection, mais les cris de : « Vive George ! vive notre chef ! » retentirent de tous côtés et couvrirent sa voix de telle façon qu'il ne put prononcer une parole.

George fit signe qu'il voulait parler ; chacun se tut.

« Mes amis, dit-il, voilà le jour et par conséquent l'heure de nous séparer. Jeudi est jour de fête ; jeudi vous êtes tous libres ; jeudi, à huit heures du soir, ici, au même endroit, j'y serai, je me mettrai à votre tête, et nous marcherons sur la ville.

— Oui, oui, crièrent toutes les voix.

— Un mot encore : s'il y avait un traître parmi nous, décidons que, lorsque sa trahison sera prouvée, chacun de nous pourra le mettre à mort à l'instant même, de la mort qui lui conviendra, prompte ou lente, douce ou cruelle. Vous soumettez-vous d'avance à son jugement? Quant à moi, je m'y sou mets le premier.

— Oui, oui, crièrent toutes les voix : s'il y a un traître, que le traître soit mis à mort; à mort le traître!

— C'est bien. Et maintenant, combien êtes-vous?

— Nous sommes dix mille, dit Laïza.

— Mes trois cents serviteurs sont chargés de vous remettre à chacun quatre piastres, car il faut que pour jeudi soir chacun ait une arme quelconque. A jeudi. »

Et George, saluant de la main, repartit comme il était venu, tandis que les trois cents nègres ouvraient chacun un sac rempli d'or, et donnaient à chaque homme les quatre piastres promises.

Cette magnificence royale coûtait, il est vrai, à George Munier deux cent mille francs. Mais qu'était-ce que cette somme pour un homme riche à millions, et qui eût sacrifié toute sa fortune à

l'accomplissement du projet arrêté depuis si longtemps dans sa volonté ?

Enfin ce projet allait s'accomplir ; le gant était jeté.

XX.

LE RENDEZ-VOUS.

George rentra chez lui beaucoup plus calme et beaucoup plus tranquille qu'on n'aurait pu le croire. C'était un de ces hommes que l'inaction tue et que la lutte grandit : il se contenta de préparer ses armes, en cas d'attaque imprévue, tout en se réservant une retraite vers les grands bois, qu'il avait parcourus dans sa jeunesse, et dont le murmure et l'immensité mêlés au murmure et à

l'immensité de la mer, avaient fait de lui l'enfant rêveur que nous avons vu.

Mais celui sur qui retombait réellement le poids de tous ces événements imprévus, c'était le pauvre père : le désir de sa vie depuis quatorze ans avait été de revoir ses enfants. Ce désir avait été accompli, il les avait revus tous deux ; mais leur présence n'avait fait que changer l'atonie habituelle de sa vie en une inquiétude sans cesse renaissante : l'un, capitaine négrier, en lutte éternelle avec les éléments et les lois ; l'autre, conspirateur idéologue, en lutte avec les préjugés et les hommes ; tous deux luttant contre ce qu'il y a de plus puissant au monde, tous deux pouvant être d'un moment à l'autre brisés par la tempête ; tandis que lui, enchaîné par cette habitude d'obéissance passive, les voyait tous deux marcher au gouffre sans avoir la force de les retenir, et n'ayant pour toute consolation que ces mots qu'il répétait sans cesse : « Au moins je suis sûr d'une chose, c'est de mourir avec eux. »

Au reste, le temps qui devait décider de la destinée de George était court : deux jours le sépareraient seulement de la catastrophe qui devait faire de lui un autre Toussaint-Louverture ou un nouveau Pétion. Son seul regret pendant ces deux jours était de ne pas pouvoir communiquer avec

Sara. Il eût été imprudent à lui d'aller chercher à la ville son messager ordinaire, Miko-Miko. Mais, d'un autre côté, il était rassuré par cette conviction que la jeune fille était sûre de lui comme il était sûr d'elle. Il y a des âmes qui n'ont besoin que de croiser un regard et d'échanger une parole pour comprendre ce qu'elles valent, et qui, de ce moment, se reposent l'une sur l'autre avec la sécurité de la conviction. Puis il souriait à l'idée de cette grande vengeance qu'il allait tirer de la société, et de cette grande réparation que le sort allait lui faire. Il dirait en revoyant Sara : « Voilà huit jours que je ne vous ai vue ; mais ces huit jours m'ont suffi comme à un volcan pour changer la face d'une île. Dieu a voulu tout anéantir par un ouragan, et il n'a pas pu. Moi, j'ai voulu faire disparaître dans une tempête hommes, lois, préjugés, et, plus puissant que Dieu, moi, j'ai réussi. »

Il y a dans les dangers politiques et sociaux, du genre de celui auquel s'exposait George, un enivrement qui éternisera les conspirations et les conspirateurs. Le mobile le plus puissant des actions humaines est sans contredit la satisfaction de l'orgueil ; or qu'y a-t-il de plus caressant pour nous autres fils du péché que l'idée de renouveler cette lutte de Satan avec Dieu, des Titans avec Ju-

piter ? Dans cette lutte, on le sait bien, Satan a été foudroyé et Encelade enseveli. Mais Encelade enseveli remue une montagne, toutes les fois qu'il se retourne. Satan foudroyé est devenu roi des enfers.

Mais c'étaient là de ces choses que ne comprenait pas le pauvre Pierre Munier.

Aussi, tandis que George, après avoir laissé sa fenêtre entr'ouverte, avoir suspendu ses pistolets à son chevet et mis son sabre sous son oreiller, se fut endormi aussi tranquille que s'il ne dormait pas sur une poudrière, Pierre Munier, armant cinq ou six nègres dont il était sûr, les avait placés en vedette tout autour de l'habitation, et s'était mis lui-même en sentinelle sur la route de Moka. De cette façon une retraite momentanée était du moins assurée à son George, et il ne courait plus le risque d'être surpris.

La nuit se passa sans alerte aucune. Au reste, c'est le propre des conspirations qui s'ourdissent entre les nègres que le secret soit toujours scrupuleusement gardé. Les pauvres gens ne sont pas encore assez civilisés pour calculer ce que peut rapporter une trahison.

La journée du lendemain s'écoula comme la nuit précédente, et la nuit suivante comme la journée : rien n'arriva qui pût faire croire à George qu'il

avait été trahi. Quelques heures le séparaient donc seulement encore de l'accomplissement de son dessein.

Vers les neuf heures du matin Laïza arriva. George le fit entrer dans sa chambre : rien n'était changé aux dispositions générales ; seulement l'enthousiasme produit par la générosité de George allait croissant. A neuf heures les dix mille conspirateurs devaient être réunis en armes sur les bords de la rivière des Lataniers ; à dix heures la conspiration devait éclater.

Tandis que George questionnait Laïza sur les dispositions de chacun et établissait avec lui les chances de cette périlleuse entreprise, il aperçut de loin son messenger Miko-Miko, qui, portant toujours sur son épaule son bambou et ses paniers, marchait de son pas habituel, et s'avancait vers l'habitation. Or il était impossible que l'apparition arrivât plus à point. Depuis le jour des courses, George n'avait pas même aperçu Sara.

Si maître que fût le jeune homme de lui-même, il ne put s'empêcher d'ouvrir la fenêtre et de faire signe à Miko-Miko de doubler le pas, ce que l'honnête Chinois fit aussitôt. Laïza voulait se retirer, mais George le retint en lui disant qu'il avait encore quelque chose à lui dire.

En effet, comme l'avait prévu George, Miko-

Miko n'était pas venu à Moka de son propre mouvement; à peine entré, il tira un charmant billet plié de la façon la plus aristocratique, c'est-à-dire étroit et long, où une fine écriture de femme avait écrit pour toute adresse son prénom. A la seule vue de ce billet, le cœur battit violemment à George. Il le prit des mains du messenger, et pour cacher son émotion, pauvre philosophe qui n'osait pas être homme, il alla le lire dans un angle de la fenêtre.

La lettre était effectivement de Sara, et voici ce qu'elle disait :

« Mon ami,

« Trouvez-vous aujourd'hui vers les deux heures de l'après-midi chez lord William Murrey, et vous y apprendrez des choses que je n'ose vous dire, tant elles me rendent heureuses; puis en sortant de chez lui, venez me voir, je vous attendrai dans notre pavillon.

« Votre SARA. »

George relut deux fois cette lettre : il ne comprenait rien à ce double rendez-vous; comment lord Murrey pouvait-il lui dire des choses qui rendraient Sara heureuse, et comment lui, en sor-

tant de chez lord Murrey, c'est-à-dire vers trois heures de l'après-midi, en plein jour, à la vue de tous, pouvait-il se présenter chez M. de Malmédie.

Miko-Miko seul pouvait lui donner l'explication de tout cela ; il appela donc le Chinois et commença de l'interroger ; mais le digne négociant ne savait rien autre chose, sinon que M^{lle} Sara l'avait envoyé chercher par Bijou qu'il n'avait pas reconnu d'abord, attendu que dans sa lutte avec Télémaque le pauvre diable avait perdu une partie de son nez déjà fort camard : il l'avait suivi, il avait été introduit près de la jeune fille, dans le pavillon où il était déjà entré deux fois, et là elle avait écrit la lettre qu'il venait de remettre à George et que l'intelligent messenger avait bien vite deviné être adressée à lui.

Puis elle lui avait donné une pièce d'or, et il ne savait rien de plus.

George cependant continua d'interroger Miko-Miko, lui demandant si la jeune fille avait bien écrit devant lui, si elle était bien seule en écrivant, et si sa figure paraissait triste ou joyeuse. La jeune fille avait écrit en sa présence, personne n'était là. Sa figure annonçait la sérénité la plus entière et le bonheur le plus parfait.

Pendant que George procédait à l'interroga-

toire, on entendit le galop d'un cheval : c'était un courrier à la livrée du gouverneur ; un instant après il entra dans la chambre de George et lui remit une lettre de lord William. Cette lettre était conçue en ces termes :

« Mon cher compagnon de voyage,

« Je me suis fort occupé de vous depuis que je ne vous ai vu, et crois ne pas avoir trop mal arrangé toutes vos petites affaires. Soyez assez aimable pour vous rendre chez moi aujourd'hui à deux heures. J'aurai, je l'espère, de bonnes nouvelles à vous apprendre.

« Tout à vous,

« Lord W. MURREY. »

Ces deux lettres coïncidaient parfaitement l'une avec l'autre. Aussi, quelque danger qu'il y eût pour George à se présenter à la ville dans la situation où il se trouvait ; quoique la prudence lui soufflât que s'aventurer au Port-Louis, et surtout chez le gouverneur, était chose téméraire, George n'écouta que son orgueil, qui lui disait que refuser ce double rendez-vous était presque une lâcheté, surtout ce double rendez-vous lui étant

donné par les deux seules personnes qui eussent répondu, l'une à son amour, l'autre à son amitié. Aussi se retournant vers le courrier, lui ordonna-t-il de présenter ses respects à milord, et de lui dire qu'il serait chez lui à l'heure convenue.

Le courrier partit avec cette réponse.

Alors il se mit à une table et écrivit à Sara.

Regardons par-dessus son épaule et suivons des yeux les quelques lignes qu'il traçait :

« Chère Sara,

« D'abord, que votre lettre soit bénie. C'est la première que je reçois de vous, et, quoique bien courte, elle me dit tout ce que je voulais savoir, c'est que vous ne m'avez pas oublié, c'est que vous m'aimez toujours, c'est que vous êtes mienne comme je suis vôtre.

» J'irai chez lord Murrey à l'heure que vous m'indiquez. Y serez-vous? Vous ne me le dites pas. Hélas! les seules nouvelles heureuses que je puisse attendre ne peuvent venir que de votre bouche, puisque le seul bonheur que j'aspire au monde, c'est celui d'être votre mari. Jusqu'ici, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour cela; tout ce que

je ferai encore sera dans le même but. Restez donc forte et fidèle, Sara, comme je serai fidèle et fort, car si près de nous que vous apparaisse le bonheur, j'ai bien peur que nous n'ayons encore l'un et l'autre, avant de l'atteindre, de terribles épreuves à traverser.

» N'importe, Sara, ma conviction est que rien ne résiste au monde à une volonté puissante et immuable, et à un amour profond et dévoué; ayez cet amour, Sara, et moi j'aurai cette volonté.

« Votre GEORGE. »

Cette lettre écrite, George la remit à Miko-Miko qui reprit son bambou et ses paniers, et, de son pas habituel, repartit pour Port-Louis: il va sans dire que ce ne fut pas sans avoir reçu la nouvelle rétribution que ses fidèles services méritaient si bien.

George resta seul avec Laïza. Laïza avait à peu près tout entendu, et avait tout compris.

« Vous allez à la ville? demanda-t-il à George.

— Oui, répondit celui-ci.

— C'est imprudent, reprit le nègre.

— Je le sais; mais je dois y aller; et, à mes propres yeux, je serais un lâche si je n'y allais pas.

— C'est bien, allez-y donc ; mais si à dix heures vous n'êtes pas arrivé à la rivière des Lataniers...

— C'est que je serai prisonnier ou mort : alors marchez sur la ville et délivrez-moi, ou vengez-moi.

— C'est bien, dit Laïza ; comptez sur nous. »

Et ces deux hommes qui s'étaient si bien compris qu'un seul mot, qu'un seul geste, qu'un seul serrement de main leur suffisait pour être sûrs l'un de l'autre, se quittèrent sans échanger une promesse ou une recommandation de plus.

Il était dix heures du matin ; on vint prévenir George que son père lui faisait demander s'il déjeunerait avec lui ; George répondit en passant dans la salle à manger ; il était calme comme si rien ne s'était passé.

Pierre Munier jeta sur lui un regard où toute la sollicitude paternelle était peinte ; mais voyant le visage de son fils le même qu'il était d'habitude, reconnaissant sur ses lèvres le même sourire avec lequel il le saluait tous les jours, il se rassura.

« Dieu soit loué, mon cher enfant, dit le brave homme : en voyant ces messagers se succéder si rapidement, j'avais craint qu'ils ne t'apportassent de mauvaises nouvelles ; mais ton air tranquille m'annonce que je m'étais trompé.

— Vous avez raison, mon père, répondit

George, tout va bien : c'est toujours pour ce soir, à la même heure, la révolte, et ces messagers m'apportaient deux lettres, l'une du gouverneur, qui me donne rendez-vous chez lui aujourd'hui à deux heures, l'autre de Sara, qui me dit qu'elle m'aime. »

Pierre Munier resta étourdi. C'était la première fois que George lui parlait de la révolte des noirs, de l'amitié du gouverneur et de l'amour de Sara ; il avait su toutes ces choses indirectement et il avait, le pauvre père, frissonné jusqu'au fond du cœur en voyant son enfant bien-aimé se jeter dans une pareille voie.

Il balbutia quelques observations, mais George l'arrêta.

« Mon père, lui dit-il en souriant, souvenez-vous du jour où, après avoir fait des prodiges de valeur, après avoir délivré les volontaires, après avoir conquis un drapeau, ce drapeau vous fut arraché par M. de Malmédie ; ce jour-là vous aviez été devant l'ennemi, grand, noble, sublime, ce que vous serez toujours enfin devant le danger ; ce jour-là, je jurai qu'un jour, hommes et choses seraient remis à leur place ; ce jour est arrivé, je ne reculerai pas devant mon serment. Dieu jugera entre les esclaves et les maîtres, entre les faibles

et les forts, entre les martyrs et les bourreaux; voilà tout. »

Puis comme Pierre Munier, sans force, sans puissance, sans objection contre une pareille volonté, s'affaissait sur lui-même, comme si le poids du monde eût pesé sur lui, George ordonna à Ali de seller les chevaux, et après avoir achevé tranquillement son déjeuner, en fixant de temps en temps un regard triste sur son père, il se leva pour sortir.

Pierre Munier tressaillit et se dressa tout debout les bras tendus vers son fils.

George s'avança vers lui, prit sa tête entre ses deux mains, et avec une expression d'amour filial qu'il n'avait jamais laissée paraître, il rapprocha cette tête vénérable de lui, et baisa rapidement cinq ou six fois ses cheveux blancs.

« Mon fils! mon fils! s'écria Pierre Munier.

— Mon père, dit George, vous aurez une vieille respectée ou j'aurai une tombe sanglante. Adieu. »

George s'élança hors de la chambre, et le vieillard retomba sur sa chaise en poussant un profond gémissement.

XXI.

LE REFUS.

A deux lieues à peu près de l'habitation de son père, George rejoignit Miko-Miko, qui revenait au Port-Louis; il arrêta son cheval, fit signe au Chinois de s'approcher de lui, lui dit à l'oreille quelques mots, auxquels Miko-Miko répondit par un signe d'intelligence, et il continua son chemin.

En arrivant au pied de la montagne de la Découverte, George commença à rencontrer des per-

sonnes de la ville; il interrogea des yeux avec soin le visage de ces promeneurs, mais il n'aperçut sur les différentes physionomies que le hasard amenait sur son chemin aucun symptôme qui pût lui faire croire que le projet de révolte qui devait être mis par lui à exécution le soir, eût le moins du monde transpiré. Il continua sa route, traversa le camp des noirs et entra dans la ville.

La ville était calme; chacun paraissait occupé de ses affaires personnelles; aucune préoccupation générale ne planait sur la population. Les bâtiments se balançaient calmes et abrités dans le port. La Pointe-aux-Blagueurs était garnie de ses flâneurs habituels; un navire américain arrivant de Calcutta, jetait l'ancre devant le Chien-de-Plomb.

La présence de George parut cependant faire une certaine sensation; mais il était évident que cette sensation se rattachait à l'affaire des courses, et à l'insulte inouïe faite par un mulâtre à un blanc. Plusieurs groupes cessèrent même évidemment, à l'aspect du jeune homme, de causer des affaires en ce moment sur le tapis pour suivre George du regard, et échanger tout bas quelques paroles d'étonnement sur cette audace qu'il avait de reparaitre dans la ville; mais George répondit à leurs regards par un regard si hautain, à leurs chuchotements

par un sourire si dédaigneux, que les chuchotements et les yeux se baissaient, ne pouvant supporter le rayon d'amère supériorité qui tombait de ses yeux.

D'ailleurs, la crosse ciselée d'une paire de pistolets à deux coups sortait de chacune de ses fontes.

Ce furent les soldats et les officiers que George rencontra sur sa route, qui furent surtout l'objet de son attention. Mais soldats et officiers avaient cette physionomie tranquillement ennuyée de gens transportés d'un monde à un autre et condamnés à un exil de quatre mille lieues. Certes, si les uns et les autres eussent su que George leur ménageait de l'occupation pour la nuit, ils eussent eu l'air, sinon plus joyeux, du moins plus affairés.

Toutes les apparences rassuraient donc George.

Il arriva ainsi à la porte du Gouvernement, jeta la bride de son cheval aux mains d'Ali, et lui recommanda de ne point quitter la place. Puis il traversa la cour, monta le perron et entra dans l'antichambre.

L'ordre avait été donné d'avance aux domestiques d'introduire M. George Munier aussitôt qu'il se présenterait. Un domestique marcha donc devant le jeune homme, ouvrit la porte du salon et l'annonça.

George entra.

Dans ce salon étaient lord Murrey, M. de Malmédie et Sara.

Au grand étonnement de Sara, dont les yeux se portèrent immédiatement sur le jeune homme, la figure de George exprima plutôt à sa vue une sensation pénible que joyeuse : son front se plissa légèrement, ses sourcils se rapprochèrent, et un sourire presque amer glissa sur sa bouche.

Sara, qui s'était levée vivement, sentit ses genoux plier sous elle, et retomba lentement sur son fauteuil.

M. de Malmédie se tint debout et immobile comme il était, se contentant d'incliner légèrement la tête : lord William Murrey fit deux pas vers George et lui présenta la main.

« Mon jeune ami, lui dit-il, je suis heureux de vous annoncer une nouvelle qui, je l'espère, comblera tous vos désirs : M. de Malmédie, jaloux d'éteindre toutes ces distinctions de couleur et toutes ces rivalités de castes, qui depuis deux cents ans font le malheur, non-seulement de l'île de France, mais des colonies en général, M. de Malmédie consent à vous accorder la main de sa nièce, M^{lle} Sara de Malmédie. »

Sara rougit et leva imperceptiblement les yeux sur le jeune homme ; mais George se contenta de

s'incliner sans répondre. M. de Malmédie et lord Murrey le regardèrent avec étonnement.

« Mon cher M. de Malmédie, dit lord Murrey en souriant, je vois bien que notre incrédule ami ne s'en rapporte pas à ma seule parole ; dites-lui donc que vous lui accordez la demande qu'il vous a faite, et que vous désirez que tout souvenir d'animosité ancien et récent soit oublié entre vos deux familles.

— C'est vrai, monsieur, dit M. de Malmédie en s'imposant visiblement un grand effort sur lui-même, et monsieur le gouverneur vient de vous faire part de mes sentiments. Si vous avez quelque rancune, de certain événement arrivé lors de la prise de Port-Louis, oubliez-la, comme mon fils oubliera, je vous le promets en son nom, l'injure bien autrement grave que vous lui avez faite récemment. Quant à votre union avec ma nièce, monsieur le gouverneur vous l'a dit, j'y donne mon consentement, et à moins qu'aujourd'hui ce ne soit vous qui refusiez...

— Oh ! George, s'écria Sara emportée par un premier mouvement.

— Ne vous hâtez pas de me juger sur ma réponse, Sara, répondit le jeune homme, car ma réponse m'est, croyez-le bien, imposée par d'impérieuses nécessités. Sara, devant Dieu et devant

les hommes, Sara, depuis la soirée du pavillon, depuis la nuit du bal, depuis le jour où je vous ai vue pour la première fois, Sara, vous êtes ma femme, aucune autre que vous ne portera un nom que vous n'avez pas dédaigné, malgré son abaissement; tout ce que je vais dire est donc une question de forme et de temps. » George se retourna vers le gouverneur. » Merci, milord, continua-t-il, merci, je reconnais dans ce qui se passe aujourd'hui, l'appui de votre généreuse philanthropie, et de votre bienveillante amitié; mais du jour où M. de Malmédie m'a refusé sa nièce, où M. Henri m'a insulté pour la seconde fois, et où j'ai cru devoir me venger de ce refus et de cette insulte par une injure publique, ineffaçable, infamante, j'ai rompu avec les blancs : il n'y a plus de rapprochement possible entre nous; M. de Malmédie peut faire dans une combinaison, dans un calcul, dans une intention que je ne comprends pas, moitié du chemin. Mais je ne ferai pas l'autre. Si M^{lle} Sara m'aime, M^{lle} Sara est libre, maîtresse de sa main, maîtresse de sa fortune, c'est à elle de se grandir encore à mes propres yeux en descendant jusqu'à moi, et non à moi de m'abaisser aux siens en essayant de monter jusqu'à elle.

— Oh ! M. George, s'écria Sara, vous savez bien...

— Oui, je sais, dit George, que vous êtes une noble jeune fille, un cœur dévoué, une âme pure. Je sais que vous viendrez à moi, Sara, malgré tous les obstacles, tous les empêchements, tous les préjugés. Je sais que je n'ai qu'à vous attendre et que je vous verrai un jour apparaître, et je sais cela justement parce que le sacrifice étant de votre côté, vous avez déjà décidé, dans votre généreuse pensée, que vous me feriez ce sacrifice; mais, quant à vous, M. de Malmédie, quant à votre fils, quant à M. Henri, qui consent à ne pas se battre avec moi à la condition qu'il me fera fouetter par ses amis; oh! entre nous, c'est une guerre éternelle; entendez-vous, c'est une haine mortelle, qui ne s'éteindra de ma part que dans le sang ou dans le mépris; que votre fils choisisse donc!

— Monsieur le gouverneur, répondit alors M. de Malmédie avec plus de dignité qu'on n'aurait pu en attendre de sa part, vous le voyez, de mon côté j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai sacrifié mon orgueil, j'ai oublié l'ancienne injure et l'injure nouvelle, mais je ne puis convenablement faire davantage, et il faut que je m'en tienne à la déclaration de guerre que me fait monsieur. Seulement nous attendrons l'attaque en nous tenant sur la défense. Maintenant, mademoiselle, continua M. de Malmédie en se tournant vers Sara, comme le dit

monsieur, vous êtes libre, libre de votre cœur, libre de votre main, libre de votre fortune ; faites donc à votre volonté ; restez avec monsieur, ou suivez-moi.

— Mon oncle, dit Sara, il est de mon devoir de vous suivre. Adieu, George ; je ne comprends rien à ce que vous avez fait aujourd'hui ; mais sans doute que vous avez fait ce que vous deviez faire. »

Et faisant une révérence pleine de calme et de dignité au gouverneur, Sara sortit avec M. de Malmédie.

Lord William Murrey les accompagna jusqu'à la porte, sortit avec eux et rentra un instant après.

Son regard interrogateur rencontra le regard ferme de George, et il y eut un instant de silence entre ces deux hommes qui, grâce à leur nature, élevée, se comprenaient si bien l'un l'autre.

« Ainsi, dit le gouverneur, vous avez refusé.

— J'ai cru devoir agir ainsi, milord.

— Pardon, si j'ai l'air de vous interroger ; mais puis-je savoir quel sentiment vous a dicté votre refus ?

— Le sentiment de ma propre dignité.

— Ce sentiment est le seul ? demanda le gouverneur.

— S'il y en a un autre, milord, permettez-moi de le tenir secret.

— Écoutez, George, dit le gouverneur avec cette espèce d'abandon qui avait d'autant plus de charme chez lui qu'on sentait qu'il était complètement en dehors de sa nature froide et composée, écoutez : du moment où je vous ai rencontré à bord du *Leicester*, du moment où j'ai pu apprécier les hautes qualités qui vous distinguent, mon désir a été de faire de vous le lien qui réunirait dans cette île deux castes opposées l'une à l'autre. J'ai commencé par pénétrer vos sentiments, puis vous m'avez fait le confident de votre amour, et je me suis prêté à la demande que vous m'avez faite d'être votre intermédiaire, votre parrain, votre second. Pour ceci, George, reprit lord Murrey répondant à l'inclinaison de tête que lui faisait George, pour ceci, mon jeune ami, vous ne me devez aucun remerciement, vous alliez vous-même au-devant de mes vœux ; vous secondiez mon plan de conciliation ; vous aplanissiez mes projets politiques. Je vous accompagnai donc chez M. de Malmédie, et j'appuyai votre demande de toute l'autorité de ma présence, de tout le poids de mon nom.

— Je le sais, milord, et je vous remercie. Mais vous l'avez vu vous-même, ni le poids de votre nom, tout honorable qu'il soit, ni l'autorité de votre présence, quelque flatteuse qu'elle dût être, ne purent m'épargner un refus.

— J'en ai souffert autant que vous, George. J'ai admiré votre calme, et j'ai compris à votre sang-froid que vous vous ménagiez une terrible revanche. Cette revanche, le jour des courses, vous l'avez prise, en face de tous, et de ce jour j'ai compris que, selon toute probabilité, il me faudrait renoncer à mes projets de conciliation.

— Je vous avais prévenu en vous quittant, milord.

— Oui, je le sais, mais écoutez-moi. Je ne me suis pas regardé comme battu, je me suis présenté hier chez M. de Malmédie, et à force de prières et d'instances, et en abusant presque de l'influence que me donne ma position, j'ai obtenu du père, qu'il oublierait sa vieille haine contre votre père, du fils qu'il oublierait sa jeune haine contre vous, de tous deux, qu'ils consentiraient au mariage de M^{lle} de Malmédie.

— Sara est libre, milord, interrompit vivement George, et pour devenir ma femme, Dieu merci ! elle n'a besoin du consentement de personne.

— Oui, j'en conviens, reprit le gouverneur ; mais quelle différence aux yeux de tous, je vous le demande, d'enlever furtivement une jeune fille de la maison de son tuteur, ou de la recevoir publiquement de la main de sa famille. Consultez votre orgueil, M. Munier, et voyez si je ne lui avais

pas ménagé une suprême satisfaction, un triomphe auquel lui-même ne s'attendait pas.

— C'est vrai, répondit George. Malheureusement ce consentement arrive trop tard.

— Trop tard, et pourquoi cela, trop tard ? reprit le gouverneur.

— Dispensez-moi de vous répondre sur ce point, milord. C'est mon secret.

— Votre secret, pauvre jeune homme. Eh bien ! voulez-vous que je vous le dise, moi, ce secret que vous ne voulez pas me dire ? »

George regarda le gouverneur avec un sourire d'incrédulité.

« Votre secret ! continua le gouverneur, voilà un secret bien sûr et bien gardé, qu'un secret confié à dix mille personnes ! »

George continua de regarder le gouverneur, mais cette fois sans sourire.

« Écoutez-moi, reprit le gouverneur, vous vouliez vous perdre, j'ai voulu vous sauver. J'ai été trouver l'oncle de Sara, je l'ai pris à part et je lui ai dit : Vous avez mal apprécié M. George Munier, vous l'avez repoussé insolemment, vous l'avez forcé de rompre ouvertement avec nous, et vous avez eu tort, car M. George Munier était un homme distingué, au cœur élevé, à l'âme grande ; il y avait

quelque chose à faire de cette organisation-là , et la preuve , tenez , c'est que M. George Munier tient à cette heure notre vie à tous entre ses mains , c'est qu'il est le chef d'une vaste conspiration , c'est que demain à dix heures du soir , c'était hier que je lui parlais ainsi , M. George Munier marchera sur Port-Louis à la tête de dix mille nègres. C'est que comme nous n'avons que dix-huit cents hommes de troupes , à moins que le hasard ne m'envoie une de ces idées préservatrices comme il en arrive parfois aux hommes de génie , nous sommes tous perdus ; c'est qu'après-demain enfin , M. George Munier , que vous méprisez à cette heure comme descendant d'une race d'esclaves , sera notre maître peut-être , et peut-être ne voudra pas de vous pour esclaves à son tour. Eh bien ! vous pouvez empêcher tout cela , monsieur , lui ai-je dit , vous pouvez sauver la colonie ; revenez sur le passé , accordez à M. George la main de votre nièce que vous lui avez refusée , et s'il accepte , s'il veut bien accepter , car les rôles étant changés , les prétentions peuvent être changées aussi , eh bien , vous aurez non-seulement votre vie , votre liberté , votre fortune , mais encore la liberté , la vie et la fortune de tous. Voilà ce que je lui ai dit , et alors , sur mes prières , sur mes instances , sur mes ordres , il a consenti. Mais ce que j'avais

prévu est arrivé, vous étiez engagé trop avant, vous n'avez pas pu reculer. »

George avait suivi le discours du gouverneur avec un étonnement progressif, mais cependant avec un calme parfait.

« Ainsi, lui dit-il quand il eut fini, vous savez tout, milord ?

— Mais vous le voyez, ce me semble, et je ne crois pas avoir rien oublié.

— Non, reprit George en souriant, non, vos espions sont bien instruits, et je vous fais mon compliment sur la façon dont votre police est faite.

— Eh bien ! maintenant, dit le gouverneur, maintenant que vous connaissez le motif qui m'a fait agir, il en est temps encore, acceptez la main de Sara, réconciliez-vous avec sa famille, renoncez à vos projets insensés, et je ne sais rien, j'ignore tout, j'ai tout oublié.

— Impossible, dit George.

— Mais songez donc avec quelle espèce de gens vous êtes engagé !

— Vous oubliez, milord, que ces hommes dont vous parlez avec tant de mépris sont mes frères à moi ; que, méprisés par les blancs comme leurs inférieurs, ils m'ont reconnu, eux, pour leur chef ; vous oubliez qu'au moment où ces hommes

m'ont fait l'abandon de leur vie , je leur ai , moi , voué la mienne.

— Ainsi vous refusez ?

— Je refuse.

— Malgré mes prières ?

— Excusez-moi , milord , mais je ne puis les écouter.

— Malgré votre amour pour Sara et malgré l'amour de Sara pour vous ?

— Malgré toutes choses.

— Réfléchissez encore.

— C'est inutile , mes réflexions sont faites.

— C'est bien , maintenant , monsieur , dit lord Murrey , une dernière question.

— Dites.

— Si j'étais à votre place et que vous fussiez à la mienne , que feriez-vous ?

— Comment cela ?

— Oui , si j'étais George Munier , chef d'une révolte , et vous lord William Murrey , gouverneur de l'île de France ; si vous me teniez dans vos mains comme je vous tiens dans les miennes , dites , je vous le demande une seconde fois , que feriez-vous ?

— Ce que je ferais , milord , je laisserais sortir d'ici celui qui y est venu sur votre parole , croyant être appelé à un rendez-vous et non être attiré

dans un guet-apens; puis, le soir, si j'avais foi dans la justice de ma cause, j'en appellerais à Dieu, afin que Dieu décidât entre nous.

— Eh bien! vous auriez tort, George, car du moment où j'aurais tiré l'épée, vous ne pourriez plus me sauver; du moment où j'aurais allumé la révolte il faudrait éteindre la révolte dans mon sang. Non, George, non, je ne veux pas qu'un homme comme vous meure sur un échafaud, entendez-vous bien? meure comme un rebelle vulgaire, dont les intentions seront calomniées, dont le nom sera flétri, et pour vous sauver d'un pareil malheur, pour vous arracher à votre destinée, vous êtes mon prisonnier, monsieur, je vous arrête.

— Milord, s'écria George en regardant autour de lui s'il n'y avait pas quelque arme dont il pût s'emparer et avec laquelle il pût se défendre.

— Messieurs, dit le gouverneur en haussant la voix, messieurs, entrez, et emparez-vous de cet homme. »

Quatre soldats entrèrent, conduits par un caporal, et entourèrent George.

« Conduisez monsieur à la Police, dit le gouverneur, mettez-le dans la chambre que j'ai fait préparer ce matin, et tout en veillant sévèrement

sur lui , ayez soin que ni vous ni personne ne manquiez aux égards qui lui sont dus. »

A ces mots , le gouverneur salua George , et sortit de l'appartement.

XXII.

LA RÉVOLTE.

Tout ce qui venait de se passer s'était passé si rapidement et d'une manière si inattendue, que George n'avait pas même eu le temps de se préparer à ce qui lui arrivait. Mais grâce à son admirable puissance sur lui-même, il cacha sous un impassible et éternel sourire d'insoucieux dédains les différentes émotions dont il était assailli.

Le prisonnier et ses gardes sortirent par une

porte de derrière, au seuil de laquelle attendait la voiture du gouverneur ; mais soit hasard, soit prévoyance, Miko-Miko passait juste devant cette porte au moment même où George montait dans la voiture. Le jeune homme et son messenger habituel échangèrent un regard.

Comme l'avait ordonné le gouverneur, George fut conduit à la Police. C'est un grand bâtiment dont le nom indique la destination, et qui est situé dans la rue du Gouvernement, un peu plus bas que la Comédie. George y fut déposé dans la chambre indiquée par le gouverneur.

C'était une chambre visiblement préparée d'avance, ainsi que l'avait dit lord William, et il était même évident qu'on avait eu l'intention de la rendre aussi confortable que possible. L'ameublement en était propre et le lit presque élégant ; rien dans cette chambre ne sentait la prison. Seulement les fenêtres en étaient grillées.

Dès que la porte fut refermée sur George et que le prisonnier se trouva seul, il alla droit à cette fenêtre : elle était élevée de vingt pieds à peu près et donnait sur l'hôtel Coignet. Comme de son côté une des fenêtres de l'hôtel Coignet se trouvait juste en face de la chambre de George, le prisonnier pouvait voir jusqu'au fond de l'appartement

situé en face, et avec d'autant plus de facilité que cette fenêtre était ouverte.

George revint de la fenêtre à la porte, écouta et entendit que l'on posait une sentinelle dans le corridor.

Alors il retourna à la fenêtre et l'ouvrit.

Aucune sentinelle n'était placée dans la rue : on s'en rapportait aux barreaux de la garde du prisonnier. En effet les barreaux étaient de taille à rassurer la plus inquiète surveillance.

Il n'y avait donc pas espérance de fuir sans un secours étranger.

Mais ce secours étranger, George l'attendait sans doute ; car, laissant sa fenêtre ouverte, il demeura les yeux constamment fixés sur l'hôtel Coignet, qui, comme nous l'avons dit, s'élève en face de la Police. En effet, son espérance ne fut pas trompée : au bout d'une heure il vit Miko-Miko, son bambou sur l'épaule, traverser la chambre en face de la sienne, conduit par un domestique de l'hôtel. Le jeune homme et lui n'échangèrent qu'un regard, mais ce regard, si rapide qu'il fût, ramena la sérénité sur le front de George.

A partir de ce moment, George parut à peu près aussi tranquille que s'il eût été dans son appartement à Moka ; cependant, de temps en temps, u

observateur attentif eût remarqué qu'il fronçait le sourcil et passait sa main sur son front. C'est que sous cette apparence sereine un monde d'idées grossissait dans son esprit, et, comme une mer qui monte, venait battre son cerveau de son flux et de son reflux.

Cependant les heures passèrent sans que rien indiquât au prisonnier qu'aucun préparatif se fit dans la ville. On n'entendait ni le roulement du tambour, ni le froissement des armes. Deux ou trois fois George courut à sa fenêtre, trompé par un bruit analogue à un roulement, mais à chaque fois il vit qu'il se trompait et que le bruit qu'il avait pris pour le roulement du tambour était le bruit que faisaient en passant dans la rue des voitures chargées de tonneaux.

La nuit venait, et, à mesure que venait la nuit, George, plus agité et plus inquiet, allait avec un mouvement fébrile, qu'il cherchait d'autant moins à réprimer qu'il était seul, de la porte à la fenêtre; la porte était toujours gardée par la sentinelle, la fenêtre n'avait toujours pour gardien que ses barreaux.

De temps en temps George portait la main à sa poitrine, et une légère contraction de son visage indiquait qu'il éprouvait un de ces serremments de cœur instantanés dont l'homme le plus brave ne

peut se rendre maître dans les circonstances supérieures de la vie; alors sans doute il pensait à son père qui ignorait le danger qu'il courait, et à Sara qui, sans le savoir, l'avait attiré dans ce danger. Quant au gouverneur, quoique George gardât contre lui une de ces rages froides et concentrées qu'un joueur qui a perdu garde contre son adversaire, il ne pouvait se dissimuler qu'il avait, dans cette occasion, déployé envers lui non-seulement tous les ménagements aristocratiques qui étaient dans ses habitudes, mais encore qu'il n'était arrivé à le faire arrêter qu'après lui avoir offert toutes les voies de salut qui étaient en son pouvoir.

Ce qui n'empêchait pas que George ne fût arrêté sous la prévention de haute trahison.

Sur ces entrefaites, les ténèbres commencèrent à s'épaissir; George tira sa montre, il était huit heures et demie du soir : dans une heure et demie la révolte devait éclater.

Tout à coup George releva la tête et fixa de nouveau ses yeux sur l'hôtel Coignet : dans la chambre située en face de la sienne, il avait vu se mouvoir une ombre; cette ombre lui fit un signe; George se dérangea de devant la fenêtre, et un paquet, franchissant la rue et passant à travers les barreaux, vint tomber au milieu de l'appartement.

George ne fit qu'un bond et ramassa le paquet : il se composait d'une corde et d'une lime ; c'était là ce secours extérieur que George attendait. George tenait sa liberté entre ses mains, seulement George voulait être libre pour l'heure du danger.

Il cacha la corde entre ses matelas, et, comme l'obscurité était tout à fait venue, il commença à limer un de ses barreaux.

Les barreaux étaient assez écartés l'un de l'autre pour qu'un barreau manquant George pût passer par la brèche faite.

C'était une lime sourde, on n'entendit aucun bruit, et comme vers les sept heures on lui avait apporté à souper, George avait la presque certitude de ne pas être dérangé.

Cependant l'œuvre s'avancait lentement : neuf heures, neuf heures et demie, dix heures sonnèrent. Pendant que le prisonnier sciait la barre de fer, depuis quelque temps, vers l'extrémité de la rue du Gouvernement, du côté de la rue de la Comédie et du port, il lui semblait avoir vu s'allumer de grandes lueurs. Au reste, pas une patrouille ne sillonnait la ville, aucun soldat attardé ne regagnait sa caserne. George ne comprenait rien à cette apathie du gouverneur ; il le connaissait trop pour penser qu'il n'avait pas pris toutes

ses précautions, et cependant, comme nous l'avons dit, la ville paraissait sans défense aucune et comme abandonnée à elle-même.

A dix heures cependant, il lui sembla entendre grandir une rumeur qui venait du côté du camp malabare : c'était de ce côté que les révoltés, rassemblés, on se le rappelle, sur le bord de la rivière des Lataniers, devaient arriver. George redoubla d'efforts, le barreau était déjà complètement scié par en bas, et il venait de l'entamer par en haut.

La rumeur continua de grandir, il n'y avait plus à se tromper : c'était le bruit que font en se mêlant les voix de plusieurs milliers d'hommes. Laïza avait tenu parole ; un sourire de joie passa sur les lèvres de George, un éclair d'orgueil illumina son front ; on allait donc combattre. Peut-être n'y aurait-il pas victoire, mais au moins il allait y avoir lutte.

Et George allait se mêler à cette lutte, car le barreau ne tenait plus qu'à un fil.

Il écouta donc, l'oreille tendue et le cœur palpitant ; le bruit s'approchait de plus en plus, et cette lueur qu'il avait déjà remarquée allait s'agrandissant. Le feu était-il au Port-Louis ? C'était impossible, car nul cri de détresse ne se faisait entendre.

De plus, quoiqu'on entendit toujours cette rumeur, qui, chose étrange, semblait plutôt une rumeur joyeuse qu'un bruit menaçant, aucun bruit d'armes ne retentissait, et la rue où était située la Police était restée solitaire.

George attendit un quart d'heure encore, espérant toujours que quelques coups de fusil retentiraient et termineraient son incertitude, en lui annonçant qu'on en était aux mains; mais cette même rumeur étrange bruissait toujours sans que le bruit tant attendu s'y mêlât.

Le prisonnier pensa alors que l'important pour lui était d'abord de fuir. Avec un dernier ébranlement, le barreau céda. George attachait fortement la corde à sa base, jeta le barreau devant lui pour s'en faire une arme, passa par l'ouverture, se laissa glisser le long de la corde, toucha la terre sans accident, ramassa le barreau, et s'élança dans une des rues transversales.

A mesure que George s'avancait vers la rue de Paris qui traverse tout le quartier septentrional de la ville, il voyait s'augmenter cette lueur, il entendait redoubler ce bruit; enfin, il arriva à l'angle d'une rue ardemment éclairée, et tout lui fut expliqué.

Toutes les rues qui donnaient sur le camp malabare, c'est-à-dire sur le point par lequel les ré-

voltés devaient pénétrer dans la ville, étaient illuminées comme pour un jour de fête, et, de place en place, en face des maisons principales, avaient été placés des tonneaux d'arak, d'eau-de-vie et de rhum défoncés, comme pour une distribution gratis.

Les nègres s'étaient rués comme un torrent sur le Port-Louis, poussant des clameurs de rage et de vengeance. Mais, en arrivant, ils avaient trouvé les rues illuminées; mais ils avaient vu ces tonneaux tentateurs. Un instant, les ordres de Laïza et l'idée que toutes ces boissons étaient empoisonnées les avaient retenus; mais bientôt le naturel l'avait emporté sur la discipline et même sur la crainte. Quelques hommes s'étaient débandés et s'étaient mis à boire. A leurs cris de joie, les autres nègres n'avaient pas pu tenir leurs rangs; toute cette multitude, qui suffisait pour anéantir Port-Louis, s'était répandue en un instant, éparpillée en une seconde, se groupant autour des tonneaux avec des cris de joyeuse rage, buvant à pleines mains cette eau-de-vie, ce rhum, cet arak, éternel poison des races noires, à la vue duquel un nègre ne sait pas résister, en échange duquel il vend ses enfants, son père, sa mère, et finit souvent par se vendre lui-même.

De là venaient ces cris à l'étrange expression

que George n'avait pu comprendre. Le gouverneur avait mis en pratique le conseil donné par Jacques lui-même, et comme on le voit, il s'en était bien trouvé. La révolte entrée dans la ville s'était amortie avant de traverser le quartier qui s'étend de la petite montagne au Trou-Fanfaron, et était venue mourir à cent pas de l'hôtel du Gouvernement.

A la vue de l'étrange spectacle qui se déroulait sous ses yeux, George ne conserva plus aucun doute sur l'issue de son entreprise; il se souvint de la prédiction de Jacques, et se sentit frissonner à la fois de colère et de honte. Ces hommes avec lesquels il comptait changer la face des choses, bouleverser l'île, et venger deux siècles d'esclavage par une heure de victoire et par un avenir de liberté, ces hommes étaient là, riant, chantant, dansant, désarmés, ivres, chancelants; ces hommes, trois cents soldats armés de fouets pouvaient maintenant les reconduire au travail; et ces hommes étaient dix mille.

Ainsi tout ce long travail de George sur lui-même était perdu; toute cette haute étude de son propre cœur, de sa propre force et de sa propre valeur était inutile; toute cette supériorité de caractère donnée par Dieu, d'éducation acquise sur les hommes, tout cela venait se briser devant les

instincts d'une race qui aimait mieux l'eau-de-vie que la liberté.

George sentit aussitôt le néant de ses ambitions ; son orgueil, un instant, l'avait transporté sur une montagne, et lui avait fait voir à ses pieds tous les royaumes de la terre ; puis, tout avait disparu, ce n'était qu'une vision. Et George se retrouvait juste à la même place où son orgueil trompeur l'avait pris.

Il serrait son barreau de fer entre ses mains ; il se sentait pris d'une envie féroce de se jeter au milieu de tous ces misérables et de briser ces crânes abrutis, qui n'avaient pas eu la force de résister à la grossière tentation dont il était la victime.

Des groupes de curieux qui, sans doute, ne comprenaient rien à cette fête improvisée que le gouverneur donnait aux esclaves, regardaient tout cela bouche et yeux béants. Chacun demandait à son voisin ce que cela voulait dire, sans que son voisin, aussi ignorant que lui, pût ni lui répondre, ni lui donner la moindre explication.

George courut de groupe en groupe, plongeant ses regards jusqu'au fond de ces longues rues, illuminées et pleines de nègres ivres, poussant des rumeurs insensées. Il cherchait, au milieu de toute cette foule d'êtres immondes, un homme, un seul

homme, sur lequel il comptait encore au milieu de la dégradation générale. Cet homme, c'était Laïza !

Tout à coup George entendit une grande rumeur qui venait du côté de la Police; puis une fusillade assez vive s'engagea, d'un côté, avec la régularité que la troupe de ligne a l'habitude de mettre dans cet exercice, de l'autre, avec le capricieux petillement qui accompagne le feu des troupes irrégulières.

Enfin, il y avait donc un endroit où l'on se battait.

George s'élança de ce côté; en cinq minutes il se trouva dans la rue du Gouvernement. Il ne s'était pas trompé. Cette petite troupe qui se battait était conduite par Laïza : par Laïza, qui, ayant su que George était prisonnier, avait à la tête de quatre cents hommes d'élite fait le tour de la ville, et avait marché sur la Police pour le délivrer.

Sans doute ce mouvement avait été prévu, car aussitôt qu'on vit paraître la petite troupe de révoltés à une extrémité de la rue, un bataillon anglais s'était mis en mouvement et avait marché contre elle.

Laïza s'était bien douté qu'on ne lui laisserait pas enlever George sans combat, mais il avait

compté sur la diversion que devait faire le reste de sa troupe arrivant par les rues adjacentes au camp malabare ; mais cette diversion, comme nous l'avons vu, lui avait manqué par les causes que nous avons dites.

George s'élança d'un seul bond au milieu des combattants, appelant à grands cris : Laïza ! Laïza ! Il avait donc trouvé un nègre digne d'être un homme ; il avait donc rencontré une nature égale à la sienne.

Les deux chefs se joignirent au milieu du feu ; et là, sans chercher un abri contre la fusillade, insoucians aux balles qui sifflaient autour d'eux, ils échangèrent quelques-unes de ces paroles courtes et pressées, comme en demandent les situations suprêmes.

En un instant, Laïza fut au courant de tout ; il secoua la tête, et se contenta de dire :

« Tout est perdu ! »

George voulut lui rendre quelques espérances, voulut essayer quelques efforts sur les buveurs ; mais Laïza laissant échapper un sourire de profond dédain :

« Ils boivent, dit-il ; à moins que l'eau-de-vie ne leur manque, il n'y a rien à espérer. »

Or les tonneaux avaient été défoncés en asscz

grande quantité pour que l'eau-de-vie ne leur manquât pas.

Toute lutte devenait inutile sur le point où elle s'était engagée, puisque George, que Laïza venait délivrer, était libre; on n'avait donc qu'à regretter la perte d'une douzaine d'hommes, déjà mis hors de combat, et qu'à donner le signal de la retraite.

Mais la retraite était devenue impossible par la rue du Gouvernement; tandis que la troupe de Laïza faisait face au bataillon anglais qui s'était opposé à son entreprise, un autre détachement, embusqué dans la poudrière, en sortait, tambour battant, et venait fermer le chemin par lequel Laïza et ses hommes étaient arrivés. Il fallut donc se jeter dans les rues qui environnent le palais de justice, et regagner par là les environs de la petite montagne et le camp malabare.

A peine George, Laïza et leurs hommes eurent-ils fait deux cents pas qu'ils se trouvèrent dans les rues illuminées et garnies de tonneaux. La scène était encore plus immonde que la première fois; l'ivresse avait fait des progrès.

Puis au bout de chaque rue on voyait étinceler dans les ténèbres les baïonnettes d'une compagnie anglaise.

George et Laïza se regardèrent avec ce sourire

qui signifie : Il ne s'agit plus ici de vaincre, mais de mourir et de bien mourir.

Cependant tous deux voulurent tenter un dernier effort; ils s'élancèrent dans la rue principale, essayant de rallier les révoltés à leur petite troupe. Mais quelques-uns à peine étaient en état d'entendre les cris et les exhortations de leurs chefs; les autres les méconnaissaient entièrement, chantaient d'une voix animée, et dansaient sur leurs jambes tremblantes, tandis que le plus grand nombre, arrivé au dernier degré de l'ivresse, roulait par la rue, perdant de minute en minute le peu de sentiment qui lui restait.

Laïza avait pris un fouet, et frappait à tour de bras sur les misérables; George appuyé sur le barreau de fer, la seule arme qu'il eût touchée, les regardait immobile et dédaigneux, pareil à la statue du Mépris.

Au bout de quelques minutes, tous deux demeurèrent convaincus qu'il n'y avait plus rien à espérer, et que chaque minute qu'ils perdaient pourrait être autant d'années retranchées à leur existence; d'ailleurs quelques hommes de leur troupe, entraînés par l'exemple, fascinés par la vue de la boisson enivrante, étourdis par l'odeur alcoolique qui leur montait au cerveau, commençaient à les abandonner à leur tour. Il n'y avait

donc pas de temps à perdre pour quitter la ville, et encore était-il évident que déjà peut-être on en avait trop perdu.

George et Laïza rassemblèrent la petite troupe qui leur était restée fidèle, trois cents hommes à peu près, puis, se mettant à leur tête, ils marchèrent résolument vers l'extrémité de la rue, qui, comme nous l'avons dit, était fermée par un mur de soldats. Arrivés à quarante pas des Anglais, ils virent les fusils s'abaisser vers eux, un rayon de flammes éclata sur toute la ligne, puis aussitôt une grêle de balles fouilla leurs rangs; dix ou douze hommes tombèrent encore, mais les autres chefs restèrent debout, et poussé à la fois par leurs deux voix puissantes, le cri : En avant ! retentit.

Lorsqu'ils furent à vingt pas, le feu du second rang suivit le feu du premier rang et fit parmi les révoltés un ravage plus grand encore. Mais presque aussitôt les deux troupes se joignirent, et alors la lutte corps à corps commença.

Ce fut une affreuse mêlée : on sait quelles troupes sont les Anglais, et comment ils meurent là où ils ont été placés. Mais d'un autre côté ils avaient affaire à des hommes désespérés, qui savaient que, prisonniers, une mort ignominieuse les attendait, et qui, par conséquent, voulaient mourir libres.

George et Laïza faisaient des miracles d'audace et de courage : Laïza avec son fusil, qu'il avait pris par le canon, et dont il se servait comme d'un fléau, George, avec le barreau qu'il avait arraché à sa fenêtre et dont de son côté il se servait comme d'une masse d'armes ; leurs hommes au reste les secondaient à merveille, se ruant sur les Anglais à coups de baïonnette, tandis que les blessés se traînaient entre les combattants, et venaient en rampant couper à coups de couteau les jarrets de leurs ennemis.

La lutte dura ainsi pendant dix minutes, furieuse, acharnée, mortelle, sans que nul pût dire de quel côté serait l'avantage ; mais cependant le désespoir l'emporta sur la discipline, les rangs anglais s'ouvrirent comme une digue qui se rompt, et laissèrent passer le torrent qui se répandit aussitôt hors de la ville. George et Laïza, qui étaient à la tête de l'attaque, restèrent en arrière pour soutenir la retraite. Enfin on arriva au pied de la petite montagne ; c'était un endroit trop escarpé et trop couvert pour que les Anglais osassent s'y aventurer. Aussi firent-ils une halte ; de leur côté les révoltés reprirent haleine. Une vingtaine de noirs se rallièrent autour des deux chefs, tandis que les autres s'éparpillaient de tous côtés ; il ne s'agissait plus de combattre, mais de se mettre en

sûreté dans les grands bois. George indiqua le quartier de Molla où était l'habitation de son père comme le rendez-vous général de ceux qui voudraient se rallier à lui , annonçant qu'il en partirait le lendemain au point du jour pour gagner le quartier du Grand-Port où se trouvent , comme nous l'avons dit , les plus épaisses forêts.

George donnait aux misérables débris de cette troupe , avec laquelle il avait un instant espéré conquérir l'île, ces dernières instructions , et la lune glissant dans l'intervalle de deux nuages répandait un instant sa lumière sur le groupe qu'il commandait sinon de la taille , du moins de la voix et du geste , quand tout à coup un buisson situé à une quarantaine de pas des fugitifs s'enflamma , la détonation d'une arme à feu se fit entendre , et George tomba aux pieds de Laïza , frappé d'une balle dans le côté.

En même temps un homme , dont on put un instant suivre dans l'ombre la course rapide , s'élança du buisson tout fumant encore dans un ravin qui s'étendait derrière lui , le suivit dans toute sa longueur , caché à tous les yeux , puis reparaisant à son extrémité , regagna par un circuit les rangs des soldats anglais , arrêtés au bord du ruisseau des Pucelles.

Mais si rapide qu'eût été la course de l'assassin ,

Laïza l'avait reconnu, et avant qu'il ne perdît tout à fait connaissance, le blessé put lui entendre murmurer ces trois mots accompagnés d'un geste de menace, calme mais implacable :

« Antonio le Malais! »

XXIII.

UN COEUR DE PÈRE.

Pendant que les différents événements que nous venons de raconter s'accomplissaient au Port-Louis, Pierre Munier attendait anxieusement à Moka le résultat terrible que lui avait laissé entrevoir son fils : habitué, comme nous l'avons dit, à cette éternelle suprématie des blancs, il avait fini par considérer cette suprématie non-seulement comme un droit acquis, mais comme une supério-

rité naturelle. Quelle que fût la confiance que lui inspirait son fils, il ne pouvait donc croire que quels que fussent son courage et sa volonté, ces obstacles, qu'il regardait comme insurmontables, s'aplaniraient devant lui.

Depuis le moment où, comme nous l'avons vu, George avait pris congé de lui, il était donc tombé dans une apathie profonde; l'excès même des émotions qui se pressaient dans son cœur et la diversité des pensées qui se heurtaient dans son esprit, l'avaient jeté dans une insensibilité apparente qui ressemblait à de l'idiotisme. Deux ou trois fois il lui vint bien l'idée d'aller lui-même au Port-Louis et de voir de ses propres yeux ce qui allait s'y passer; mais il faut, pour marcher à l'encontre d'une certitude, une force de volonté que n'avait point le pauvre père : s'il ne se fût agi que d'aller au-devant d'un danger, Pierre Munier y aurait couru.

La journée se passa donc dans des angoisses d'autant plus profondes qu'elles furent tout intérieures, et que celui qui les éprouvait n'osait dire à personne, pas même à Télémaque, les causes de cet accablement sur lequel on l'interrogeait; de temps en temps seulement il se levait de son fauteuil, s'en allait le front courbé vers la fenêtre ouverte, jetait du côté de la ville un long regard

comme s'il pouvait voir, écoutait comme s'il pouvait entendre, puis ne voyant rien, n'entendant rien, il poussait un soupir et revenait, les lèvres muettes et les yeux atones, s'asseoir dans son fauteuil.

L'heure du dîner arriva. Télémaque, chargé des soins ordinaires de la maison, fit mettre le couvert, fit servir la table, fit apporter le dîner; mais toutes ces différentes opérations s'accomplirent sans que celui pour lequel elles s'accomplissaient soulevât seulement les yeux; puis lorsque tout cela fut prêt, Télémaque laissa passer un quart d'heure, et voyant que son maître demeurait dans la même apathie, il lui toucha légèrement l'épaule; Pierre Munier tressaillit, et se levant vivement :

« Eh bien! sait-on quelque chose? » dit-il.

Télémaque montra à son maître le dîner qui était servi; mais Pierre Munier sourit tristement, secoua la tête et retomba dans sa rêverie. Le nègre comprit qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et, sans oser en demander l'explication, roula ses deux gros yeux blancs autour de lui comme pour chercher quelque signe qui pût le mettre sur les traces de cet événement inconnu; mais chaque chose était à sa place accoutumée, et tout était calme comme à l'ordinaire, seulement il était visible que l'attente de quelque grand mal-

heur était venue s'asseoir le matin au foyer domestique.

La journée s'écoula ainsi. Télémaque, espérant toujours que la faim reprendrait ses droits, laissa le dîner servi ; mais Pierre Munier était trop profondément absorbé pour s'occuper d'autre chose que de sa propre pensée ; seulement il y eut un moment où Télémaque , voyant de grosses gouttes de sueur perlées sur le front de son maître , crut qu'il avait chaud , et lui présenta un verre d'eau et de vin ; mais Pierre Munier écarta doucement le verre de la main en disant :

« Tu n'as rien appris encore ? »

Télémaque secoua la tête, regarda tour à tour le plafond et le plancher, comme pour demander alternativement à chacun d'eux s'ils en savaient plus que lui ; puis voyant que chacun d'eux restait muet, il sortit pour demander aux autres nègres s'ils n'étaient pas mieux renseignés que lui sur l'objet inconnu de la secrète inquiétude de son maître.

Mais à son grand étonnement il s'aperçut qu'il n'y avait plus un seul nègre à l'habitation. Il courut aussitôt vers la grange où ils avaient l'habitude de se rassembler pour faire la berloque. La grange était déserte ; il revint alors par les cases,

mais il ne retrouva dans les cases que les femmes et les enfants.

Il les interrogea et il apprit qu'aussitôt la journée finie, les nègres, au lieu de se reposer comme ils avaient l'habitude de le faire, s'étaient armés et étaient partis par groupes séparés, mais s'avancant tous dans la direction de la rivière des Lata-niers. Alors il revint à l'habitation.

Au bruit que fit Télémaque en ouvrant la porte, le vicillard se retourna :

« Eh bien ? » demanda-t-il.

Alors Télémaque lui raconta l'absence des nègres, et comment tous s'étaient acheminés en armes vers le même point.

« Oui ! oui ! dit Pierre Munier. Hélas ! oui. »

Ainsi il n'y avait plus de doute, et ce renseignement concourait encore à faire croire au pauvre père qu'il en était arrivé à ce moment où tout se décidait pour lui à la ville ; car depuis le retour de George, le vicillard, en revoyant son fils si beau et si brave, si confiant en lui-même, si riche du passé, si sûr de l'avenir, avait tellement identifié sa vie à la vie de son enfant, qu'il en était arrivé à se convaincre qu'ils vivaient de la même existence, et qu'il ne comprenait pas qu'il pût jamais supporter la perte de son fils, ou même son absence.

Oh ! comme il se reprochait d'avoir laissé partir le matin George sans l'interroger, sans avoir pénétré au fond de sa pensée, sans connaître à quels dangers il allait s'exposer ! Comme, il se reprochait de ne pas lui avoir demandé à le suivre ! Mais cette idée que son fils allait entreprendre une lutte ouverte avec les blancs, l'avait si fort anéanti, que , dans le premier moment, il avait senti toutes ses forces morales l'abandonner. C'était, nous l'avons dit, dans la nature de cette âme naïve, de n'avoir de puissance que devant les dangers physiques.

Cependant la nuit était venue, et les heures s'écoulaient sans apporter aucune nouvelle ni consolante ni terrible. Dix heures, onze heures, minuit sonnèrent. Quoique l'obscurité qui s'étendait au dehors, et que rendaient plus profonde encore les lumières allumées dans l'appartement, empêchât de rien distinguer à dix pas de distance, Pierre Munier continuait d'aller, à des intervalles presque réguliers, mais se rapprochant cependant sans cesse l'un de l'autre, de son fauteuil à la fenêtre, et de la fenêtre à son fauteuil. Télémaque, véritablement inquiet, s'était installé dans la même chambre ; mais si dévoué que fût le fidèle domestique, il n'avait pu résister au sommeil, et il dormait sur une chaise, appuyé contre la mu-

raillé où sa silhouette se dessinait comme un dessin au charbon.

A deux heures du matin un chien de garde qu'on laissait ordinairement errer la nuit autour de l'habitation, mais que ce soir-là la préoccupation générale avait maintenu à la chaîne, fit entendre un hurlement bas et plaintif. Pierre Munier tressaillit et se leva; mais au lugubre bruit que la superstition des noirs regarde comme l'annonce certaine d'un malheur prochain, les forces lui manquèrent, et pour ne pas tomber il fut forcé de s'appuyer sur la table. Au bout de cinq minutes le chien fit entendre un second hurlement plus bruyant, plus triste et plus prolongé que le premier; puis, à égale distance du second, un troisième plus funèbre et plus lamentable encore que les deux premiers.

Pierre Munier, pâle, sans voix, la sueur au front, resta les yeux fixés sur la porte sans faire un pas vers elle, mais comme un homme qui attend le malheur et qui sait que c'est par là qu'il va entrer.

Au bout d'un instant on entendit le bruit des pas d'un assez grand nombre de personnes; ces pas se rapprochèrent de l'habitation, mais lents et mesurés. Il sembla au pauvre père que ces pas étaient ceux d'hommes qui suivaient un convoi.

Bientôt la première chambre sembla se remplir de monde ; seulement cette foule , quelle qu'elle fût , était muette. Cependant , au milieu du silence , le vieillard crut entendre une plainte , et il lui sembla que dans cette plainte il reconnaissait la voix de son fils.

« George ! s'écria-t-il , George , au nom du ciel , est-ce toi ? Réponds , parle , viens ! »

— Me voilà , mon père ! dit une voix faible , mais cependant calme , me voilà ! »

Au même instant la porte s'ouvrit et George parut , mais s'appuyant contre la porte , et si pâle que Pierre Munier crut un instant que c'était l'ombre de son fils qu'il avait évoquée et qui lui apparaissait , de sorte qu'au lieu d'aller à George , le vieillard fit un pas en arrière.

« Au nom du ciel , murmura-t-il , qu'as-tu et que t'est-il arrivé ? »

— Une blessure grave , mais tranquillisez-vous , mon père , qui n'est pas mortelle , puisque , vous le voyez , je marche et je me tiens debout ; mais je ne puis pas me tenir debout longtemps. » Puis il ajouta tout bas : « A moi , Laïza , les forces me manquent. »

Et il se laissa tomber dans les bras du nègre. Pierre Munier s'élança vers son fils , mais George était déjà évanoui.

En effet, avec cette force de volonté qui était devenue le signe distinctif du caractère de George, il avait voulu, tout faible et presque mourant qu'il était, se montrer debout à son père, et cette fois ce n'était pas par un de ces sentiments d'orgueil qu'on retrouvait si souvent en lui, mais parce que, connaissant l'amour profond que lui portait le vieillard, il tremblait qu'en le voyant couché, le coup qu'il recevrait de cette vue ne lui fût fatal. Malgré les représentations de Laïza, il avait donc abandonné le brancard sur lequel les nègres l'avaient transporté en se relayant à travers les défilés de la montagne du Pouce; puis, avec un courage surhumain, avec cette volonté puissante qui commandait chez lui-même à la faiblesse physique, il s'était dressé, s'était cramponné au mur, et comme il avait décidé que cela devait être, il s'était montré debout à son père.

Et, en effet, comme il l'avait pensé, le coup avait été ainsi moins violent pour le vieillard.

Mais cette volonté de fer avait cependant plié sous la douleur, et épuisé par l'effort qu'il avait fait, George était, comme nous l'avons dit, retombé évanoui dans les bras de Laïza.

Ce fut quelque chose de terrible à voir, même pour des hommes, que la douleur de ce père; douleur sans plainte, sans sanglots, muette, pro-

fonde et morne. On posa George sur un canapé. Le vieillard s'agenouilla devant lui, passa son bras sous la tête de son enfant, et attendit les yeux fixés sur ses yeux fermés, la respiration suspendue devant son haleine absente, tenant la main pendante du blessé dans son autre main; ne demandant rien, ne s'inquiétant d'aucun détail, ne s'informant d'aucun résultat; tout était dit pour lui, son fils était là blessé, sanglant, évanoui; qu'avait-il besoin d'apprendre et que lui faisaient les causes devant ce formidable résultat?

Laïza se tenait debout à l'angle d'un buffet, appuyé sur son fusil, et regardant de temps en temps du côté de la fenêtre si le jour ne revenait pas.

Les autres nègres qui s'étaient respectueusement retirés, après avoir déposé George sur son canapé, se tenaient dans la chambre voisine et passaient leurs têtes noires par la porte; d'autres étaient groupés en dehors devant la fenêtre; beaucoup étaient blessés plus ou moins dangereusement, mais aucun ne semblait se souvenir de sa blessure.

A chaque instant leur nombre s'augmentait, car tous les fugitifs, après s'être d'abord éparpillés pour éviter la poursuite des Anglais, avaient, par différents chemins, regagné l'habitation, comme,

les uns après les autres, des moutons dispersés regagnent le parc. A quatre heures du matin il y avait près de deux cents nègres autour de l'habitation.

Cependant George était revenu à lui, et avait, par quelques mots, essayé de rassurer son père, mais cela d'une voix si faible que, quelque bonheur qu'éprouvât le vieillard de l'entendre parler, il lui avait fait signe de se taire; puis il s'était informé alors de quel genre était la blessure et quel était le médecin qui l'avait pansée; alors, en souriant et par un faible mouvement de tête, George lui avait indiqué Laïza.

On sait que dans les colonies certains nègres passent pour d'habiles chirurgiens et que, quelquefois même, les colons blancs les envoient chercher de préférence aux gens de l'art; c'est tout simple, ces hommes primitifs, semblables à nos bergers qui disputent souvent leurs pratiques aux plus habiles, se trouvant sans cesse en face de la nature, surprennent, comme les animaux, quelques-uns de ses secrets qui restent voilés aux regards des autres hommes. Or Laïza passant dans toute l'île pour un habile chirurgien, les nègres attribuaient sa science à la force de certaines paroles secrètes ou de certains enchantements magiques; les blancs, à sa connaissance de certaines herbes

et de certaines plantes dont il connaissait seul les noms et la propriété. Pierre Munier fut donc plus tranquille lorsqu'il sut que c'était Laïza qui avait pansé la blessure de son fils.

Cependant le moment où le jour allait paraître approchait, et à mesure que le temps s'écoulait, Laïza paraissait de plus en plus inquiet. Enfin, il n'y put pas tenir plus longtemps, et, sous prétexte de tâter le pouls du malade, il s'approcha de lui et lui parla tout bas.

« Que demandez-vous, et que voulez-vous, mon ami ? demanda Pierre Munier.

— Ce qu'il veut, mon père, aussi bien il faut vous le dire, il veut que je ne tombe pas aux mains des blancs, et il me demande si je me sens assez fort pour être porté dans les grands bois.

— Te transporter dans les grands bois ! s'écria le vieillard, faible comme tu es, c'est impossible.

— Il n'y a cependant pas d'autre parti à prendre, mon père ; à moins que vous ne préféreriez me voir arrêter sous vos yeux, et...

— Et quoi ? demanda Pierre Munier avec anxiété, que te veulent-ils et que peuvent-ils te faire ?

— Ce qu'ils me veulent, mon père ? se venger de ce qu'un misérable mulâtre a eu la prétention

de lutter contre eux, et est arrivé peut-être à les faire trembler un instant. Ce qu'ils peuvent me faire ? Oh ! presque rien ! ajouta George en souriant, ils peuvent me trancher la tête à la plaine Verte. »

Le vieillard pâlit ; puis on le vit frémir de tout son corps ; il était évident qu'il se livrait en lui un combat terrible. Enfin, il releva le front, secoua la tête, et, regardant le blessé :

« Te prendre ! murmura-t-il ; te trancher la tête ! me prendre mon enfant ! me le tuer ! tuer mon George ! Et tout cela parce qu'il est plus beau qu'eux, plus brave qu'eux, plus instruit qu'eux... Ah ! qu'ils y viennent donc !... »

Et le vieillard, avec une énergie, dont cinq minutes auparavant on l'aurait cru incapable, s'élança vers sa carabine, suspendue à la muraille, et saisissant l'arme oisive depuis seize ans :

« Oui ! oui ! qu'ils y viennent ! s'écria-t-il, et nous verrons. Ah ! vous lui avez tout pris, messieurs les blancs, à ce pauvre mulâtre ; vous lui avez pris sa considération, et il n'a rien dit ; vous lui eussiez pris sa vie, qu'il n'eût rien dit encore ; mais vous voulez lui prendre son fils ; vous voulez lui prendre son enfant, pour l'emprisonner, pour le torturer, pour lui trancher la tête ! Oh ! venez, messieurs les blancs, et nous allons voir ! Nous

avons cinquante ans de haine entre nous ; venez, venez, il est temps que nous fassions nos comptes !

— Bien, mon père ! bien ! s'écria George en se relevant sur son coude et en regardant le vieillard d'un œil fiévreux ; bien ! je vous reconnais.

— Eh bien ! oui ! aux grands bois, dit-il, et nous verrons s'ils osent nous y suivre. Oui, mon fils, oui, viens ; mieux valent les grands bois que les villes. On y est sous l'œil de Dieu ; que Dieu nous voie donc et nous juge. Et vous, enfants, continua le mulâtre en s'adressant aux nègres, m'avez-vous toujours trouvé bon maître ?

— Oh ! oui, oui, s'écrièrent d'une seule voix tous les nègres.

— M'avez-vous dit cent fois que vous m'étiez dévoués non pas comme des esclaves, mais comme des enfants ?

— Oui, oui.

— Eh bien ! c'est à cette heure qu'il s'agit de me prouver votre dévouement.

— Ordonne, maître, ordonne, dirent tous les nègres.

— Entrez, entrez tous. » La chambre se remplit de noirs. « Tenez, continua le vieillard, voilà mon fils qui a voulu vous sauver, vous faire libres, vous faire hommes ; voilà sa récompense. Et main-

tenant ce n'est pas le tout, ils veulent venir me le prendre, blessé, sanglant, à l'agonie; voulez-vous le défendre? voulez-vous le sauver? voulez-vous mourir pour lui et avec lui?

— Oh! oui, oui, crièrent toutes les voix.

— Aux grands bois alors, aux grands bois, dit le vieillard.

— Aux grands bois! » crièrent tous les nègres.

Alors on rapprocha le brancard de feuillage du canapé où était couché George; on y déposa le blessé, quatre nègres en saisirent les quatre portants. George sortit de la maison accompagné de Laïza, et prit la tête du cortège, puis tous les nègres le suivirent, puis enfin Pierre Munier sortit le dernier, laissant l'habitation ouverte, abandonnée et veuve de toute créature humaine.

Le cortège, qui se composait de deux cents nègres à peu près, suivit quelque temps le chemin qui mène du Port-Louis au Grand-Port, puis après une demi-heure de marche à peu près, il prit à droite, s'avançant vers la base du piton du Milieu, afin de joindre la source de la rivière des Créoles.

Avant de s'engager derrière la montagne, Pierre Munier, qui avait continué de faire l'arrière-garde, s'arrêta un instant, gravit un monticule et

jeta un dernier regard sur cette belle habitation qu'il abandonnait. Il embrassa dans un coup d'œil ces riches plaines de cannes, de manioc et de maïs, ces magnifiques bosquets de pamplemousses, de jameroses, et de takamakass; ce splendide horizon de montagnes qui fermait son immense propriété comme une muraille gigantesque. Il pensa qu'il avait fallu trois générations d'hommes comme lui, laborieux comme lui, estimés comme lui, pour faire de ce quartier le paradis de l'île, poussa un soupir, essuya une larme; puis, détournant les yeux et secouant la tête, il regagna, le sourire sur les lèvres, le brancard où l'attendait l'enfant blessé pour lequel il abandonnait tout cela.

XXIV.

LES GRANDS BOIS.

Au moment où la troupe fugitive atteignait la source de la rivière des Créoles, le jour se levait et les rayons du soleil oriental éclairaient le sommet granitique du piton du Milieu ; avec lui s'éveillait toute la population des forêts. A chaque pas les tanrecks se levaient sous les pieds des nègres et regagnaient leurs terriers, les singes s'élançaient de branche en branche et attei-

gnaient les extrémités les plus flexibles des va-coas, des filaos et des tamariniers; puis, se suspendant et se balançant par la queue, allaient, franchissant une grande distance, s'accrocher avec une adresse merveilleuse à quelque autre arbre qui leur donnait un asile plus touffu. Le coq des bois se levait à grand bruit, battant l'air de son vol pesant, tandis que les perroquets gris semblaient le railler de leur cri moqueur, et que le cardinal, pareil à une flamme volante, passait, rapide comme un éclair et étincelant comme un rubis; enfin, comme d'habitude, la nature, toujours jeune, toujours insoucieuse, toujours féconde, semblait, par sa sereine tranquillité et son calme bonheur, une éternelle ironie de l'agitation et des douleurs de l'homme.

Après trois ou quatre heures de marche, la troupe fit une halte sur un plateau au pied d'une montagne sans nom, dont la base vient mourir sur les bords de la rivière. La faim commençait à se faire sentir; heureusement chacun dans la route avait fait chasse; les uns, à coups de bâton, avaient assommé des tanrecks dont en général les nègres sont fort friands; d'autres avaient tué des singes ou des coqs de bois; enfin Laïza avait blessé un cerf, à la poursuite duquel quatre hommes s'étaient mis, et qu'ils avaient rapporté au

bout d'une heure : il y avait donc des provisions pour toute la troupe.

Laïza profita de cette halte pour panser le blessé ; de temps en temps il s'était écarté du brancard pour aller cueillir quelque herbe ou quelque plante dont lui seul connaissait la propriété. Arrivé au lieu du repos, il réunit sa récolte, plaça la première collection qu'il venait de rassembler dans un creux de rocher, puis, avec une pierre arrondie, il broya les simples qu'il venait de cueillir à peu près comme il eût fait dans un mortier. Cette opération terminée, il en exprima le suc, y trempa un linge, et, levant l'appareil mis la veille, il plaça les compresses nouvellement imbibées sur la double plaie ; car par bonheur encore la balle n'était point restée dans la blessure, et, entrée un peu au-dessous de la dernière côte gauche, elle était sortie un peu au-dessus de la hanche.

Pierre Munier suivit cette opération avec une anxiété profonde. La blessure était grave, mais n'était point mortelle ; il y avait plus : il était visible, à l'inspection des chairs, qu'en supposant qu'aucun organe important n'eût été lésé à l'intérieur, la guérison serait plus rapide peut-être qu'elle ne l'eût été entre les mains d'un médecin des villes. Le pauvre père n'en passa pas moins

par toutes les angoisses qu'une pareille vue devait éveiller en lui, tandis que George, au contraire, malgré les douleurs qu'un pareil pansement devait lui faire éprouver, ne fronça pas même le sourcil, et réprima jusqu'au moindre frissonnement de la main que son père tenait entre les siennes.

Le pansement fini et le repas achevé, on se mit en route. On approchait des grands bois, mais encore fallait-il les atteindre; la petite troupe, retardée par le transport du blessé, transport que les accidents du terrain rendaient fort difficile, ne s'avancait que lentement, et, depuis le départ de l'habitation, avait laissé une trace facile à suivre.

On marcha une heure encore à peu près en suivant les bords de la rivière des Créoles, puis on prit à gauche, et l'on commença de se trouver dans la lisière des forêts, car jusque-là on n'avait traversé que des espèces de taillis : à mesure que l'on avançait, des mimosas se reproduisant en touffes nombreuses, des fougères gigantesques poussant dans les intervalles des arbres, s'élevant aussi haut qu'eux, et des lianes d'une grosseur prodigieuse tombant du haut des takamakas comme des serpents qui s'y seraient accrochés par la queue, commençaient à annoncer qu'on entrait dans la région des grands bois.

Bientôt la forêt devint de plus en plus épaisse, les troncs des arbres se rapprochèrent, les fougères s'enlacèrent les unes aux autres, les lianes formèrent comme des barreaux, à travers lesquels le passage devint de plus en plus difficile, surtout pour les hommes qui portaient le braucard ; à tout moment, George, témoin des difficultés que présentait la marche, faisait un mouvement pour descendre, mais à chaque fois, Laïza le lui défendait avec un tel accent de fermeté, et son père joignait les mains avec un tel geste de prière, que, pour ne point blesser le dévouement de l'un et pour ne pas heurter la tendresse de l'autre, le blessé reprenait sa place et laissait essayer de nouvelles tentatives qui devenaient de moment en moment plus pénibles, et qui quelquefois demeuraient longtemps infructueuses.

Cependant les difficultés qu'éprouvaient les fugitifs à pénétrer dans l'intérieur de ces forêts vierges, étaient presque pour eux une garantie de sécurité, puisque ces difficultés devaient, pour ceux qui les poursuivaient, exister plus grandes encore, car ceux qui fuyaient étaient des nègres habitués à de pareilles courses, tandis que ceux qui les poursuivaient étaient des soldats anglais accoutumés à manœuvrer dans le Champ-de-Mars et dans le Champ-de-Lort.

Cependant on arriva à un endroit tellement épais, tellement fourré, tellement compacte, que toute tentative de transition devint inutile; longtemps la petite troupe longea cette espèce de muraille à travers laquelle la hache seule aurait pu ouvrir un passage; mais ce passage ouvert pour les uns l'était également pour les autres, et, en offrant une issue à la fuite, il offrait un moyen à la poursuite.

Tout en cherchant, on trouva un ajoupa (1), et sous cet ajoupa les restes d'un feu fumant encore : il était évident que des nègres marrons rôdaient dans les environs, et, à en juger par la fraîcheur des traces qu'ils avaient laissées, ne devaient même pas être fort loin.

Laïza se mit sur leur piste. On connaît l'habileté des sauvages pour suivre à travers les grandes solitudes la trace d'un ami ou d'un ennemi : Laïza, courbé sur la terre, retrouva chaque brin d'herbe plié sous le talon, chaque caillou sorti de son alvéole par le choc du pied, chaque branche détournée de son inclinaison par la pression du passant; mais enfin il arriva de son côté à un emplacement où toute trace manquait. D'un côté était un ruisseau qui descendait de la montagne

(1) Espèce de hangar bâti par les chasseurs.

et allait se jeter dans la rivière des Créoles ; de l'autre un amas de rochers, de pierres et de broussailles pareil à un mur, au sommet duquel la forêt paraissait plus pressée encore que partout ailleurs, et derrière Laïza le chemin qu'il venait de suivre.

Laïza traversa le ruisseau et chercha vainement de l'autre côté la trace qui l'avait conduit jusqu'à sa rive. Les nègres, car ils étaient plusieurs, n'avaient donc pas été plus loin.

Laïza essaya de gravir la muraille, et il y parvint ; mais arrivé au sommet, il reconnut l'impossibilité de faire suivre à une troupe, parmi laquelle se trouvaient plusieurs blessés, un pareil chemin. Il redescendit donc, et convaincu que ceux à la recherche desquels il s'était mis ne pouvaient être loin, il poussa les différents cris auxquels les nègres marrons ont l'habitude de se reconnaître entre eux, et attendit.

Au bout d'un instant, il lui sembla, au plus épais des broussailles qui recouvraient les pierres formant la muraille que nous avons décrite, reconnaître un léger frémissement ; tout autre qu'un homme habitué aux mystères de la solitude eût certes pris cette vacillation de quelques branches pour un caprice du vent ; mais alors le mouvement eût eu lieu de leur extrémité à leur base, tandis qu'au contraire le mouvement semblait naître à

leur base et venait mourir à leur extrémité. Laïza ne s'y trompa point et ses regards s'arrêtèrent sur le buisson. Bientôt son doute se changea en certitude : à travers les branches il avait distingué deux yeux inquiets qui, après avoir parcouru tout l'horizon qu'ils pouvaient atteindre, se fixèrent sur lui; alors Laïza renouvela le signal qu'il avait déjà fait entendre une fois : aussitôt un homme glissa comme un serpent entre les pierres disjointes, et Laïza se trouva en face d'un nègre marron.

Les deux noirs n'échangèrent que quelques paroles, puis Laïza retourna sur ses pas et rejoignit la petite troupe, qui fit à son tour, guidée par lui, le même chemin qu'il venait de faire, et qui arriva bientôt à l'endroit où il avait trouvé le nègre.

Une ouverture produite par le dérangement de quelques pierres avait amené un passage dans la muraille; ce passage donnait entrée dans une grotte immense.

Les fugitifs passèrent deux à deux à travers ce défilé facile à défendre. Derrière le dernier, le nègre remit les pierres dans le même ordre où elles étaient auparavant, de manière à ce qu'on ne vit aucune trace du passage; puis, se cramponnant à son tour aux broussailles et aux aspé-

rités des pierres, il escalada la muraille et disparut dans la forêt.

Deux cents hommes venaient de s'engloutir dans les entrailles de la terre sans que l'œil le plus exercé pût dire par quel endroit ils avaient passé.

Soit par un de ces hasards naturels qui se rencontrent parfois sans que la main de l'homme ait aidé en rien aux effets qu'ils produisent, soit, au contraire, par un long et prévoyant travail des nègres marrons, le sommet de la montagne dans les flancs de laquelle la petite troupe venait de disparaître était défendu d'un côté par une roche perpendiculaire pareille à un rempart, et d'un autre côté par cette haie gigantesque composée de troncs d'arbres, de lianes et de fougères, qui avait d'abord arrêté la marche de nos fugitifs ; la seule entrée véritablement praticable était donc celle que nous avons décrite, et, comme nous l'avons dit, cette entrée disparaissait entièrement derrière les pierres qui l'obstruaient et les broussailles qui voilaient les pierres : il résultait donc du soin avec lequel elle était cachée à tous les yeux que les colons armés pour leur propre compte, ou les troupes anglaises qui, pour le compte du gouvernement, donnaient la chasse aux nègres marrons, étaient passés cent fois sans la

remarquer devant cette ouverture connue des seuls esclaves fugitifs.

Mais une fois de l'autre côté du rempart de la haie ou de la caverne, l'aspect du sol changeait entièrement. C'étaient toujours de grands bois, de hautes forêts, de puissants abris, mais au milieu desquels on pouvait du moins se frayer une route. Au reste, aucune des premières nécessités de la vie ne manquait dans ces vastes solitudes ; une cascade qui avait sa source au sommet du piton, tombait majestueusement de soixante pieds de haut, et après s'être brisée en poussière sur les rocs, qu'elle rongeait dans sa chute éternelle, elle coulait quelque temps en paisibles ruisseaux, puis, s'enfonçant tout à coup dans les entrailles de la terre, elle allait reparaître au delà de l'enceinte ; les cerfs, les sangliers, les daims, les singes et les tanrecks abondaient ; enfin, aux endroits où, à travers le dôme immense de feuillage, glissaient quelques rayons de soleil, ces rayons de soleil allaient éclairer des pamplemousses chargés d'oranges, ou des vacoas chargés de ces choux-palmistes dont la queue est si frêle, que du jour où le fruit est mûr il tombe à la plus légère secousse ou au moindre vent.

Si les fugitifs parvenaient à cacher leur retraite, ils pouvaient donc espérer y vivre sans

manquer de rien jusqu'au moment où George serait guéri, et où cette guérison amènerait une résolution quelconque. Au reste, quelle que fût la résolution du jeune homme, les malheureux esclaves dont George avait fait ses compagnons étaient décidés à s'attacher à sa fortune jusqu'au bout.

Mais tout blessé qu'était George, il avait gardé son sang-froid ordinaire et il n'avait pas examiné la retraite à laquelle il venait demander un abri, sans calculer tout le parti qu'on pourrait tirer d'une pareille position pour la défendre. Une fois de l'autre côté de la caverne, il avait donc fait arrêter le brancard, et appelant Laïza d'un signe de la main, il lui avait indiqué comment, après avoir défendu l'ouverture extérieure de ce défilé, on pouvait encore par un retranchement défendre l'ouverture intérieure, puis en outre miner encore la caverne avec la poudre qu'on avait eu le soin d'emporter de Moka. Le plan de cet ouvrage fut aussitôt tracé et entrepris, car George ne se dissimulait pas que, selon toute probabilité, on ne le traiterait point en fugitif ordinaire, et il avait assez d'orgueil pour croire que les blancs ne se regarderaient pas comme vainqueurs tant qu'ils ne le tiendraient pas pieds et poings liés en leur pouvoir.

On se mit donc aussitôt à l'œuvre de défense , que présida passivement George et activement Pierre Munier.

Pendant ce temps, Laïza faisait le tour de la montagne; partout, comme nous l'avons dit, elle était défendue, soit par des palissades naturelles, soit par des roches escarpées : en un seul endroit ces rochers étaient abordables, avec des échelles d'une quinzaine de pieds, encore le chemin qui conduisait au pied de cette muraille naturelle bordait-il un précipice; ce chemin eût été facile à défendre, mais la troupe était trop peu nombreuse et avait besoin d'être répandue sur trop de points à la fois pour que l'on fit des dispositions militaires en dehors de ce que l'on pouvait appeler la forteresse.

Laïza reconnut donc que c'était ce point, et l'entrée par la caverne, qui devaient surtout être gardés avec le plus de soin.

La nuit s'approchait, Laïza laissa dix hommes à ce poste important, et revint rendre compte à George de sa course autour de la montagne.

Il trouva George dans une espèce de cabane qu'on lui avait bâtie à la hâte avec des branches d'arbres; le retranchement était déjà presque creusé, et malgré l'obscurité qui s'avancait rapidement, on continuait d'y travailler avec activité.

Vingt-cinq hommes furent répartis en sentinelle autour de l'enceinte, on devait les relever de deux heures en deux heures; Pierre Munier resta à son poste de la caverne, et Laïza, après avoir posé un nouvel appareil sur la blessure de George, retourna au sien.

Puis chacun attendit les événements nouveaux qu'allait sans doute amener la nuit.

XXV.

JUGE ET BOURREAU.

En effet , dans une guerre de surprise comme celle qui allait avoir lieu entre les révoltés et ceux qui ne manqueraient pas de les poursuivre, la nuit devaitsurtout être l'auxiliaire de l'attaque et la terreur de la défense.

Celle dans laquelle on venait d'entrer était belle et sereine; cependant la lune, arrivée à son der-

nier quartier, ne devait se lever que vers les onze heures.

Pour des hommes moins préoccupés du danger qu'ils couraient, et surtout moins habitués à de pareils aspects, c'eût été un majestueux spectacle que cette dégradation successive de la lumière au milieu des vastes solitudes et du paysage agreste que nous avons essayé de peindre. D'abord l'obscurité commença de monter des endroits inférieurs, s'élevant comme une marée le long des troncs d'arbres, aux flancs des rochers, sur les pentes de la montagne, conduisant le silence avec elle, et chassant peu à peu les dernières clartés du jour qui se réfugièrent au sommet du piton, s'y balancèrent un instant comme les flammes d'un volcan, puis s'éteignirent à leur tour submergées par cette mer de ténèbres.

Cependant, pour des yeux habitués à la nuit, cette obscurité n'était pas complète; pour des oreilles habituées à la solitude, ce silence n'était point absolu. La vie ne s'éteint jamais tout entière dans la nature; aux bruits des jours qui s'endorment succèdent les bruits de la nuit qui s'éveillent: au milieu de ce grand murmure que font, en se mêlant ensemble, le frémissement des feuilles et la plainte des ruisseaux, passent d'autres rumeurs, causées par la voix ou par les pas des animaux de

ténèbres. Voix sombres, pas furtifs et inattendus, qui inspirent aux cœurs les plus fermes cette émotion mystérieuse que le raisonnement ne peut combattre, parce que la vue ne peut rassurer.

Or aucune de ces rumeurs confuses n'échappait à l'oreille exercée de Laïza, chasseur sauvage, et par conséquent homme de la solitude et voyageur de la nuit : la nuit et la solitude avaient peu de mystères pour ses yeux et de secrets pour ses oreilles : il reconnaissait le grignotement du tanreck, rongeur des racines d'arbres, les pas du cerf se rendant à la source accoutumée, ou le battement des ailes de la chauve-souris dans la clairière, et deux heures s'écoulèrent sans qu'aucun de ces bruits pussent le tirer de son immobilité.

Au reste, chose étrange ! c'était dans cette partie de la montagne qu'habitaient alors deux cents hommes à peu près, que le silence était le plus absolu, et que la solitude semblait la plus parfaite. Les douze nègres de Laïza étaient couchés la face contre terre, de façon à ce que lui-même les distinguait à peine dans l'obscurité rendue plus épaisse encore par l'ombre des arbres, et quoique quelques-uns dormissent, on eût dit que pendant leur sommeil même, la prudence retenait leur souffle qu'on pouvait entendre à peine. Quant à lui, appuyé tout debout contre un énorme tamarinier

dont les branches flexibles se projetaient, non-seulement sur le chemin qui longeait les rochers, mais encore sur le précipice qui s'étendait au delà du chemin, il pouvait défier l'œil le plus exercé de distinguer son corps du tronc de l'arbre géant avec lequel, grâce à la nuit et à la couleur de sa peau, il était entièrement confondu.

Laïza se tenait depuis une heure à peu près dans ce silence et dans cette immobilité, lorsqu'il entendit derrière lui le bruit que faisaient les pas de plusieurs hommes sur une terre toute parsemée de cailloux et de branches sèches ; d'ailleurs, ces pas, quoique retenus, ne semblaient pas avoir la prétention de se dissimuler tout à fait : il se retourna donc, avec assez d'insouciance, comprenant que ce devait être une patrouille qui venait à lui. En effet, ses yeux, habitués aux ténèbres, distinguèrent bientôt six ou huit hommes qui s'approchaient, et à la tête desquels, à sa grande taille et aux vêtements qui le couvraient, il reconnut Pierre Munier.

Laïza sembla se détacher de l'arbre contre lequel il était appuyé et marcha à lui.

« Eh bien ! lui dit-il, les hommes que vous avez envoyés à la découverte sont-ils revenus ?

— Oui, et les Anglais nous poursuivent.

— Où sont-ils ?

— Ils étaient campés, il y a une heure, entre le piton du Milieu et la source de la rivière des Créoles.

— Ils sont sur nos traces?

— Oui, et demain nous aurons probablement de leurs nouvelles.

— Plus tôt, répondit Laïza.

— Comment, plus tôt?

— Oui, si nous avons mis nos coureurs en campagne, ils en ont de leur côté fait autant que nous.

— Eh bien?

— Eh bien! il y a des hommes qui rôdent dans les environs.

— Comment le savez-vous? avez-vous entendu leur voix? avez-vous reconnu leur pas?

— Non, mais j'ai entendu passer un cerf et j'ai reconnu à la rapidité de sa course qu'il s'était levé d'effroi.

— Ainsi vous croyez que quelque rôdeur nous traque?

— J'en suis sûr. Silence!

— Quoi?

— Écoutez...

— En effet, j'entends du bruit.

— C'est le vol d'un coq des bois qui s'élève à deux cents pas de nous.

— De quel côté?

— Là, dit Laïza en étendant la main dans la direction d'un bouquet de bois dont on voyait les cimes s'élever du fond du ravin. Tenez, continua le nègre, le voilà qui s'abat à trente pas de nous, de l'autre côté du chemin qui passe au bas du rocher.

— Et vous croyez que c'est un homme qui l'a fait lever?

— Un homme ou plusieurs hommes, répondit Laïza. Je ne puis préciser le nombre.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. Vous croyez qu'il a été effrayé par une créature humaine?

— Les animaux reconnaissent d'instinct le bruit que font les autres animaux, et ne s'en effrayent point, répondit Laïza.

— Ainsi?...

— Ainsi on se rapproche... Eh! tenez, entendez-vous? ajouta le nègre en baissant la voix.

— Qu'est-ce? demanda le vicillard en usant de la même précaution.

— Le bruit d'une branche sèche qui vient de se briser sous le pied de l'un d'eux... Silence, car ils sont maintenant assez près de nous pour entendre le bruit de notre voix. Cachez-vous derrière le

tronc de ce tamarinier, moi, je me remets à mon poste. »

Et Laïza reprit la place qu'il venait de quitter, tandis que Pierre Munier se glissait derrière l'arbre et que les nègres qui l'accompagnaient, perdus dans l'ombre des arbres, demeuraient debout, muets et immobiles comme des statues.

Il se fit un silence d'un instant, pendant lequel aucun mouvement ne troubla le calme de la nuit; mais quelques secondes s'étaient à peine écoulées que l'on entendit le bruit d'un caillou qui se détachait de la terre et roulait sur la pente rapide du précipice. Laïza sentit contre sa joue l'haleine de Pierre Munier. Celui-ci allait parler sans doute, mais le nègre lui saisit le bras avec force : le vieillard comprit alors qu'il fallait se taire, et il se tut.

Au même instant, le coq des bois s'envola bruyamment une seconde fois en caquetant, et, passant par-dessus la cime du tamarinier, gagna les régions élevées de la montagne.

Le rôdeur se trouvait à vingt pas à peine de ceux dont sans doute il cherchait les traces. Laïza et Pierre Munier étaient sans haleine; les autres nègres semblaient de marbre.

En ce moment une lueur argentée commença d'éclairer les cimes de la chaîne de montagnes

qu'à travers les éclaircies de la forêt on voyait se dresser à l'horizon. Bientôt la lune apparut derrière le morne des Créoles, et commença, échan-crée par sa décroissance, à s'avancer dans le ciel.

Tout au contraire des ténèbres, qui avaient monté de bas en haut, la lumière descendait cette fois de haut en bas, mais cette lumière n'atteignait que les endroits découverts, laissant, à part quelques portions du sol qu'elle éclairait à travers les gerçures du feuillage, le reste de la forêt dans une obscurité profonde.

En ce moment, il se fit un léger mouvement dans les branches d'un buisson qui bordait le chemin et s'élevait au haut du talus, dont la pente rapide conduisait, comme nous l'avons dit, à un précipice ; puis, peu à peu, ces branches s'écartèrent et donnèrent passage à la tête d'un homme.

Malgré l'obscurité, moins grande d'ailleurs à cet endroit que ne couvrait le feuillage d'aucun arbre, Pierre Munier et Laïza remarquèrent en même temps le mouvement imprimé au buisson, car leurs deux mains, qui se cherchaient, se rencontrèrent et se serrèrent en même temps.

L'espion resta un instant immobile ; puis, il allongea de nouveau la tête, interrogea des yeux et de l'oreille tout l'espace découvert, fit encore un mouvement en avant, et, rassuré par le silence

qui le faisait croire à la solitude, il se dressa sur ses genoux, écouta de nouveau, et ne voyant et n'entendant rien, finit par se relever tout à fait.

Laïza serra plus fortement alors la main de Pierre Munier pour lui recommander une plus grande prudence, car pour lui il n'y avait plus de doute, cet homme cherchait leur trace.

En effet, arrivé sur le bord du chemin, le rôdeur de nuit se courba de nouveau, interrogeant la terre pour savoir si elle n'avait gardé aucun vestige de la marche de plusieurs hommes; il toucha du plat de la main le gazon pour voir s'il n'était pas froissé; il toucha du bout du doigt les cailloux, pour s'assurer s'ils n'avaient point été ébranlés dans leurs alvéoles; enfin, comme si l'air à son tour eût pu conserver des traces de ceux qu'il cherchait, il leva la tête, fixant son regard sur le tamarinier, contre le tronc et sous l'ombre duquel Laïza était caché.

En ce moment un rayon de la lune passa entre deux cimes d'arbres et vint éclairer le visage de l'espion.

Alors, avec un mouvement prompt comme l'éclair, Laïza dégagea sa main droite de la main de Pierre Munier, et s'élançant d'un seul bond de manière à saisir par son extrémité une des branches les plus flexibles de l'arbre qui l'abritait, il

plongea, avec la rapidité de l'aigle qui s'abat, jusqu'au pied du rocher, saisit l'espion par la ceinture, et redonnant d'un coup de pied l'impulsion à la branche, qui se redressa, il remonta avec lui comme l'aigle remonte avec sa proie; puis laissant glisser sa main le long du rameau à l'écorce lisse et polie, il revint tomber au pied de l'arbre, au milieu de ses compagnons, tenant toujours son prisonnier qui, son couteau à la main, cherchait vainement à blesser son vainqueur, comme le serpent cherche vainement à mordre le roi des airs, qui, des profondeurs d'un marais, l'emporte dans son aire voisine du ciel.

Alors et malgré l'obscurité, chacun du premier coup d'œil reconnut le prisonnier; c'était Antonio le Malais. Tout cela s'était passé d'une façon si rapide et si inattendue qu'Antonio n'avait pas jeté un cri.

Enfin Laïza tenait donc en sa puissance son ennemi mortel; Laïza allait donc punir d'un seul coup le traître et l'assassin.

Il le pressait sous son genou, il le regardait avec cette terrible ironie du vainqueur dans laquelle le vaincu peut comprendre qu'il n'a plus rien à espérer, quand tout à coup on entendit le lointain aboiement d'un chien.

Sans relâcher la main par laquelle il lui serrait

la gorge, sans relâcher la main par laquelle il lui maintenait le poignet, Laïza releva la tête et tendit l'oreille du côté par où venait le bruit.

A ce bruit Laïza sentit frissonner Antonio.

« Chaque chose a son temps, murmura Laïza comme se parlant à lui-même; puis, s'adressant aux nègres qui l'entouraient : Attachez d'abord cet homme à un arbre, dit-il, il faut que je parle à M. Munier. »

Les nègres saisirent Antonio par les pieds et par les mains, et le garrottèrent avec des lianes contre le tronc d'un takamakas. Laïza s'assura qu'il était bien lié, et conduisant le vieillard à quelques pas, il étendit la main du côté où, pour la première fois, s'était fait entendre l'abolement du chien.

« Avez-vous entendu ? lui dit-il.

— Quoi ? demanda le vieillard.

— L'abolement d'un chien.

— Non.

— Écoutez ! il se rapproche.

— Oui, cette fois je l'ai entendu.

— On nous chasse comme des cerfs.

— Comment ! tu crois que c'est nous que l'on poursuit ?

— Et qui voulez-vous que ce soit ?

— Quelque chien échappé qui chasse pour son propre compte.

— Après tout, c'est encore possible ! murmura Laïza ; écoutons. »

Il y eut un instant de silence à la fin duquel un nouvel aboiement retentit dans la forêt, plus rapproché que les deux premiers.

« C'est nous qu'on poursuit, dit Laïza.

— Et à quoi le reconnais-tu ?

— Ce n'est point l'aboiement d'un chien qui chasse, dit Laïza, c'est le hurlement d'un chien qui cherche son maître. Les démons auront trouvé dans quelque case de nègre un chien à la chaîne, et ils l'auront pris pour guide ; si le nègre est avec nous, nous sommes perdus.

— C'est la voix de Fidèle, murmura Pierre Munier en tressaillant.

— Oui, oui, je la reconnais maintenant, dit Laïza. Je l'ai déjà entendue : c'est celle d'un chien qui a hurlé lorsque hier soir nous avons rapporté votre fils blessé à Moka.

— En effet, j'ai oublié de l'emmener quand nous sommes partis ; cependant, si c'était Fidèle, il me semble qu'il accourrait plus vite. Écoute comme la voix se rapproche lentement.

— Ils le tiennent en laisse, ils le suivent, il mène un régiment tout entier peut-être

derrière lui. Il ne faut pas lui en vouloir à ce pauvre animal, ajouta en riant d'un rire sombre le nègre d'Anjouan, il ne peut pas aller plus vite; mais soyez tranquille, il arrivera.

— Eh bien ! que faut-il faire ? demanda Pierre Munier.

— Si vous aviez quelque vaisseau qui vous attendit à Grand-Port, comme nous n'en sommes qu'à huit ou dix lieues, je vous dirais que nous avons encore le temps d'y arriver; mais vous n'avez de ce côté aucune chance de fuite, n'est-ce pas?

— Aucune.

— Alors il faut se défendre, et s'il est possible, ajouta le nègre d'une voix sombre, mourir en se défendant.

— Viens donc, dit Pierre Munier qui ne trouvait tout son courage que du moment où il ne s'agissait plus que de combattre; viens donc, car le chien les conduira à l'ouverture de la caverne, et quand ils seront là ils ne seront pas encore entrés.

— C'est bien, dit Laïza, allez donc aux retranchements.

— Mais pourquoi ne viens-tu pas avec moi ?

— Moi, il faut que je reste ici quelques minutes encore.

— Cependant tu nous rejoindras ?

— Au premier coup de fusil qui sera tiré, re-

tournez-vous, et vous me verrez à vos côtés. »

Le vieillard tendit la main à Laïza, car le danger commun avait effacé entre eux toute distance, puis il jeta son fusil sur son épaule, et, suivi de son escorte, il s'achemina à grands pas vers l'entrée de la caverne.

Laïza le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il se fût perdu tout à fait dans les ténèbres, puis, revenant à Antonio, que d'après son ordre, les nègres avaient garrotté à un arbre :

« Et maintenant, Malais, dit-il, à nous deux !

— A nous deux ! dit Antonio d'une voix tremblante ; et que veut donc Laïza à son ami et à son frère ?

— Je veux qu'il se rappelle ce qui a été dit, le soir du yamsé, sur le bord de la rivière des Lataniers.

— Il a été dit beaucoup de choses, et mon frère Laïza a été bien éloquent, car chacun s'est rendu à son avis.

— Et parmi toutes ces choses, Antonio se rappelle-t-il le jugement qui a été rendu d'avance contre les traîtres ? »

Antonio frissonna de tout son corps, et malgré la couleur cuivrée de sa peau, on eût pu le voir pâlir s'il eût fait jour.

« Il paraît que mon frère a perdu la mémoire,

reprit Laïza avec un accent d'ironie terrible ; eh bien ! moi, je vais la lui rendre : il a été dit. . .

Sont-ce bien les propres paroles du serment, et mon frère se les rappelle-t-il ?

— Je me les rappelle, dit Antonio d'une voix à peine intelligible.

— Alors, réponds aux questions que je vais te faire, dit Laïza.

— Je ne te connais pas le droit de m'interroger, tu n'es pas mon juge, s'écria Antonio.

— Alors, ce n'est pas toi que j'interrogerai, reprit Laïza ; puis se tournoant vers les nègres qui étaient couchés autour de lui sur la terre : Levez-vous, vous autres, dit-il, et répondez. »

Les nègres obéirent, et l'on vit surgir dix ou douze figures noires qui se rangèrent silencieusement en demi-cercle devant l'arbre où était garrotté Antonio.

« Ce sont des esclaves, s'écria Antonio, et je ne dois pas être jugé par des esclaves, je ne suis pas un nègre, moi, je suis libre, moi, c'est à un tribunal à me juger si j'ai commis un crime, et non à vous.

— Assez, dit Laïza, nous allons te juger d'abord, et ensuite tu en appelleras à qui tu voudras. »

Antonio se tut : et, pendant le moment de si-

lence qui suivit l'injonction que Laïza venait de lui faire, on entendit les aboiements du chien qui se rapprochaient.

« Puisque le coupable ne veut pas répondre, dit Laïza aux nègres qui entouraient Antonio, c'est à vous de répondre pour lui. Qui est-ce qui a dénoncé la conspiration au gouverneur, parce qu'un autre que lui en avait été nommé le chef ?

— Antonio le Malais, répondirent tous les nègres d'une voix sourde, mais d'une seule voix.

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Antonio. Ce n'est pas vrai : je le jure, je le proteste !

— Silence, dit Laïza du même ton impératif. Puis il reprit : Qui est-ce qui, après avoir dénoncé la conspiration au gouverneur, a tiré sur notre chef, au bas de la petite montagne, le coup de fusil qui l'a blessé ?

— Antonio le Malais, répondirent tous les nègres.

— Qui m'a vu ? s'écria le Malais. Qui ose dire que c'était moi ? qui peut dans la nuit reconnaître un homme d'un autre homme ?

— Silence, » dit Laïza ; puis, reprenant avec le même accent calme son interrogatoire : « Enfin, dit-il, après avoir dénoncé la conspiration au gouverneur, après avoir tenté d'assassiner notre chef, qui est-ce qui venait encore, la nuit, ramper

comme un serpent autour de notre retraite, pour découvrir quelque ouverture par laquelle les soldats anglais pussent entrer?

— Antonio le Malais, reprirent encore une fois les nègres avec ce même accent de conviction qui ne les avait pas encore quittés un instant.

— Je venais pour rejoindre mes frères, s'écria le prisonnier, je venais pour partager leur sort quel qu'il fût; je le jure, je le proteste.

— Croyez-vous ce qu'il dit? demanda Laïza.

— Non, non, non! répétèrent toutes les voix.

— Mes bons amis, mes chers amis, dit Antonio, écoutez-moi, je vous en supplie!

— Silence! » dit Laïza. Puis il continua, de ce même accent solennel qu'il avait toujours conservé, et qui indiquait la grandeur de la mission qu'il s'était imposée : « Antonio n'est donc pas une fois, mais trois fois traître; Antonio aurait donc mérité trois fois la mort si l'on pouvait mourir trois fois. Antonio, prépare-toi donc à paraître devant le Grand-Esprit, car tu vas mourir!

— C'est un assassinat! s'écria Antonio, et vous n'avez pas le droit d'assassiner un homme libre; d'ailleurs, les Anglais ne peuvent pas être loin, j'appellerai, je crierai. A moi!... à moi!... Ils veulent m'égorger! ils veulent... »

Laïza saisit la gorge du Malais, et étouffa ses cris

entre ses doigts de fer; puis, tournant la tête vers les nègres :

« Préparez une corde, » dit-il.

En entendant cet ordre qui lui présageait le sort qui l'attendait, Antonio fit un si violent effort, qu'il brisa une partie des liens qui le retenaient. Mais il ne put se dégager du plus terrible de tous, de la main de Laïza. Cependant, au bout de quelques secondes, le nègre comprit aux convulsions qu'il sentait courir dans tout le corps d'Antonio, que s'il continuait de le serrer ainsi, la corde deviendrait bientôt inutile. Il lâcha donc la gorge du prisonnier qui laissa tomber sa tête sur sa poitrine comme un homme qui râle.

— J'ai dit que je te laisserais du temps pour paraître devant le Grand-Esprit, dit Laïza; tu as dix minutes, prépare-toi.

Antonio voulut prononcer quelques paroles, mais sa voix le trahit.

On entendait les aboiements du chien, qui, à chaque instant, se rapprochait.

« Où est la corde? dit Laïza.

— La voici, répondit un nègre en présentant à Laïza l'objet qu'il demandait.

— Bien, » dit-il.

Et comme l'office du juge était fini, l'office du bourreau commença.

Läiza prit une des plus fortes branches du tamarinier, la ramena à lui, y fixa fortement l'une des extrémités de la corde, fit à l'autre un nœud coulant qu'il passa autour du cou d'Antonio, ordonna à deux hommes de maintenir la branche, et s'étant assuré que le condamné, malgré la rupture de deux ou trois des lianes qui l'attachaient, était maintenu encore, il l'invita une seconde fois à se préparer à la mort.

Cette fois la parole était revenue au condamné; mais au lieu de s'en servir pour implorer la miséricorde de Dieu, ce fut pour faire un dernier appel à la pitié des hommes qu'il éleva la voix !

« Eh bien, oui, mes frères, oui, mes amis, dit-il changeant de tactique, et essayant d'obtenir par des aveux la vie qu'on avait refusée à ses dénégations, oui, je suis bien coupable, je le sais, et vous avez le droit de me traiter comme vous le faites; mais vous pardonnerez à votre ancien camarade, n'est-ce pas? à celui qui vous faisait tant rire pendant les veillées; au pauvre Antonio, qui vous racontait de si belles histoires et qui vous chantait de si joyeuses chansons? Que deviendrez-vous désormais sans lui? qui vous amusera? qui vous distraira? qui vous fera oublier la fatigue de la journée? Grâce! mes amis, grâce pour le pauvre

Antonio ! La vie ! la vie ! mes amis ; je vous la demande à genoux !

— Pense au Grand-Esprit, dit Laïza, car tu n'as plus que cinq minutes à vivre, Antonio.

— Au lieu de ces cinq minutes, Laïza, non bon Laïza, reprit Antonio d'une voix suppliante, donne-moi cinq ans, et pendant ces cinq ans je serai ton esclave ; je te servirai, je serai sans cesse à tes ordres, je serai toujours prêt à tes commandements, et quand j'y manquerai, quand je commettrai la moindre faute, eh bien ! alors, tu me puniras, et je supporterai le fouet, les verges, la corde sans me plaindre, et je dirai que tu es un bon maître, car tu m'auras donné la vie. Oh ! la vie, la vie, Laïza, la vie !

— Écoute, Antonio, dit Laïza, entends-tu les aboiements de ce chien ?

— Oui ; et tu crois que c'est moi qui ai donné le conseil de le détacher ? Eh bien ! non, tu te trompes, je te le jure.

— Antonio, dit Laïza, cette idée ne serait pas venue même à un blanc de se servir d'un chien pour poursuivre son propre maître ; Antonio, cette idée est encore de toi. »

Le Malais poussa un profond gémissement, puis au bout d'un instant, comme s'il eût espéré fléchir son ennemi à force d'humilité.

« Eh bien ! oui, dit-il, c'est moi, le Grand-Esprit m'avait abandonné, l'orgueil de la vengeance m'avait rendu fou. Il faut avoir pitié d'un fou, Laïza, au nom de ton frère Nazim, pardonne-moi !

— Et qui encore avait dénoncé Nazim, lorsque Nazim a voulu fuir ? Ah ! voilà un nom que tu as eu bien tort de prononcer, Antonio. Antonio, les cinq minutes sont écoulées. Malais, tu vas mourir.

— Oh ! non, non, non, moi pas mourir, dit Antonio, grâce, Laïza ; grâcé, mes amis, grâce ! »

Mais sans écouter les plaintes, les supplications et les prières du condamné, Laïza tira son couteau, et d'un seul coup trancha tous les liens qui retenaient Antonio ; au même instant, et sur un ordre de lui, les deux hommes lâchèrent la branche qui se tendit, enlevant avec elle le malheureux Antonio.

Un cri terrible, un cri suprême, un cri dans lequel semblaient s'être réunies toutes les forces du désespoir, retentit et alla se perdre, lugubre, solitaire, désolé, dans les profondeurs des forêts : tout était fini, et le corps d'Antonio n'était plus qu'un cadavre se balançant au bout d'une corde au-dessus du précipice.

Laïza resta un instant encore immobile et regardant le mouvement de vibration de la corde, qui se calmait peu à peu ; puis, lorsqu'elle fut ar-

rivée à peu près à tracer sur l'azur du ciel une ligne perpendiculaire et immobile, il prêta de nouveau l'oreille aux aboiements du chien, qui n'était plus qu'à cinq cents pas à peine de la caverne ; il ramassa son fusil, qu'il avait posé à terre, et se retournant vers les autres nègres :

« Allons, mes amis, dit-il, nous voilà vengés ; maintenant, nous pouvons mourir. »

Et, les précédant d'un pas rapide, il marcha avec eux vers les retranchements.

XXVI.

LA CHASSE AUX NÈGRES.

Laïza ne s'était pas trompé, et le chien, en suivant les traces de son maître, avait conduit les Anglais droit à l'ouverture de la caverne ; arrivé là il s'était élancé au milieu des buissons et s'était mis à gratter et à mordre les pierres. Les Anglais avaient compris alors qu'ils étaient au terme de leur course.

Aussitôt ils avaient fait avancer des soldats

armés de pioches, et les soldats s'étaient mis à l'œuvre. Au bout d'un instant, une ouverture assez large pour qu'un homme pût y passer était pratiquée.

Un soldat allongea le haut du corps, afin de regarder par l'ouverture. Aussitôt un coup de fusil se fit entendre, et le soldat tomba la poitrine traversée d'une balle; un second soldat succéda au premier et tomba comme lui; un troisième s'avança à son tour et eut le même sort.

Il était visible que les révoltés, en donnant eux-mêmes le signal de l'attaque, étaient décidés à une défense désespérée.

Les assaillants commencèrent à prendre leurs précautions : en s'abritant le plus qu'ils purent, ils élargirent la brèche de manière à pouvoir passer à plusieurs de front; les tambours battirent, et les grenadiers se présentèrent la baïonnette en avant.

Mais l'avantage était si grand pour les assiégés, qu'en un instant la brèche fut encombrée de morts, et qu'on fut obligé d'enlever les cadavres pour faire place à un nouvel assaut.

Cette fois, les Anglais pénétrèrent jusqu'au milieu de la caverne, mais ce ne fut que pour laisser un plus grand nombre de morts encore qu'à la première fois; à l'abri derrière le retranchement

qu'avait fait élever George, les nègres dirigés par Laïza et Pierre Munier tiraient à coup sûr.

Pendant ce temps, George, retenu par sa blessure, couché dans sa cabane, maudissait l'inactivité à laquelle il était réduit; cette odeur de poudre qui l'enveloppait, ce bruit de la mousqueterie qui petillait à son oreille, tout, jusqu'à cette charge incessante que battaient les Anglais, lui donnait cette ardente fièvre du combat qui fait que l'homme joue sa vie sur un caprice du hasard. Mais ici c'était bien pis, car ce n'était pas une cause étrangère qui se débattait, ce n'était pas le caprice d'un roi qu'il s'agissait de soutenir ou l'honneur d'une nation qu'il fallait venger : non, c'était sa propre cause que ces hommes défendaient, et lui, lui George, l'homme au cœur hardi, l'homme à l'esprit entreprenant, ne pouvait rien, ni en action, ni même en conseil; George mordait le matelas sur lequel il était couché, George pleurait de rage.

A la seconde attaque, et quand les Anglais pénétrèrent jusqu'au milieu de la caverne, ils firent du point où ils étaient arrivés quelques décharges sur les retranchements; or comme la cabane où George était couché se trouvait directement placée derrière eux, deux ou trois balles traversèrent en sifflant les parois de feuillage. Ce bruit, qui eût effrayé tout autre, consola et enorgueillit George;

lui aussi courait donc un danger, et s'il ne pouvait pas rendre la mort, il pouvait du moins mourir.

Les Anglais avaient momentanément cessé l'attaque, mais il était évident qu'ils préparaient un nouvel assaut, et l'on entendait aux coups sourds et retentissants de la pioche qu'ils n'avaient point abandonné leur projet : en effet, au bout d'un instant, une partie des parois extérieures de la caverne s'écroula, et l'ouverture se trouva agrandie du double; aussitôt le tambour retentit de nouveau, et à la lueur de la lune on vit briller une troisième fois les haïonnettes à l'entrée de la caverne.

Pierre Munier et Laïza se regardèrent cette fois; il était évident que la lutte allait devenir terrible.

« Quelle est votre dernière ressource? demanda Laïza.

— La caverne est minée, dit le vieillard.

— En ce cas, nous avons encore quelque chance de salut, mais au moment décisif faites alors ce que je vous dirai, ou nous sommes tous perdus, car il n'y a pas de retraite possible avec un blessé.

— Eh bien! je me ferai tuer près de lui! dit le vieillard.

— Mieux vaut vous sauver tous les deux.

— Ensemble ?

— Ensemble ou séparément, peu importe.

— Je ne quitterai pas mon fils, Laïza, je t'en prévien.

— Vous le quitterez, si c'est son seul moyen de salut.

— Que veux-tu dire ?

— Plus tard je m'expliquerai. »

Puis se retournant vers les nègres :

« Allons, enfants, dit-il, voilà le moment suprême arrivé. Feu sur les habits rouges, et ne perdez pas un coup; dans une heure la poudre et les balles seront rares. »

Au même instant la fusillade éclata. Les nègres, en général, sont d'excellents tireurs; aussi exécutèrent-ils à la lettre la recommandation de Laïza, et les rangs des Anglais commencèrent-ils à s'éclaircir; mais, à chaque décharge, les rangs se resserraient avec une discipline admirable, et la colonne, retardée par la difficulté du passage, continuait de s'avancer dans le souterrain. Au reste, pas un coup de fusil n'était tiré de la part des Anglais; ils paraissaient décidés cette fois à enlever les retranchements à la baïonnette.

La situation, grave pour tous, l'était doublement pour George, grâce à l'impuissance à laquelle il s'était condamné. Il s'était d'abord soulevé sur

son coude , puis il s'était mis sur ses genoux ; enfin il était parvenu à se dresser sur ses pieds ; mais , parvenu à ce point , sa faiblesse était si grande qu'il lui semblait que la terre manquait sous lui , et qu'il était forcé de se cramponner de ses mains aux branches qui l'entouraient. Tout en reconnaissant le courage de quelques hommes dévoués qui accompagnaient sa fortune jusqu'au bout , il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce courage froid et impassible des Anglais qui continuaient de marcher comme à une parade , quoiqu'à chaque pas qu'ils faisaient ils fussent obligés de resserrer les rangs. Enfin il comprit que , pour cette fois , ils ne reculeraient plus , et que dans cinq minutes , malgré le feu qui en sortait , ils allaient aborder les retranchements. Alors l'idée que c'était pour lui , pour lui forcé de rester spectateur impassible du combat , que tous ces hommes allaient se faire tuer , se présenta à son esprit comme un remords ; il essaya de faire un pas en avant pour se jeter entre les combattants , et , en se livrant , puisque , selon toute probabilité , c'était à lui seul qu'on en voulait , faire cesser le carnage ; mais il sentit qu'il ne pourrait parcourir un tiers de la distance qui le séparait des Anglais. Il voulut crier aux assiégés de cesser le feu , aux assiégeants de ne pas aller plus loin , et qu'il se rendait ; mais sa

voix affaiblie se perdit dans le bruit de la fusillade. D'ailleurs, dans ce moment, il vit son père se lever tout debout, et, de la moitié de sa taille, dépasser la hauteur des retranchements; puis, une branche de sapin enflammée à la main, faire quelques pas à la rencontre des Anglais; puis, au milieu du feu et de la fumée, approcher de la terre l'étrange flambeau. Aussitôt une traînée de flamme courut sur la terre et disparut en s'enfonçant dans le sol; enfin, au même instant, la terre s'agita, une explosion terrible se fit entendre, un cratère flamboyant s'ouvrit sous les pieds des Anglais, la voûte de la caverne s'ouvrit et s'affaissa, les rochers qui pesaient sur elle s'enfoncèrent avec elle, et, aux cris du reste du régiment encore de l'autre côté de l'ouverture, le passage souterrain disparut dans un immense chaos.

« Et maintenant, dit Laïza, pas un instant à perdre !

— Ordonne, que faut-il faire ?

— Fuyez vers Grand-Port, tâchez de trouver asile dans un vaisseau français; moi, je me charge de George.

— Je te l'ai dit, je ne quitterai pas mon fils.

— Et moi, je vous l'ai dit, vous le quitterez; car, en restant, vous le perdez.

— Comment cela ?

— Avec votre chien qu'ils ont toujours, ils vous suivent partout, vous relancent au plus sombre des forêts, vous atteignent au plus profond des cavernes, et George blessé sera bientôt rejoint; mais au contraire fuyez de votre côté, ils croient que votre fils vous accompagne, alors c'est à vous qu'ils s'attachent, c'est après vous qu'ils s'acharnent, c'est vous qu'ils rejoignent peut-être; moi, pendant ce temps, je profite de la nuit; avec quatre hommes dévoués, j'emporte George d'un autre côté; nous gagnons les bois qui environnent le morne du Bambou. Si vous avez quelque moyen de nous sauver, vous allumerez un feu sur l'île des Oiseaux; alors nous descendons sur un radeau la grande rivière, et vous venez avec une chaloupe nous recevoir à son embouchure. »

Pierre Munier avait écouté tout ce plaidoyer les yeux fixes, la respiration suspendue, serrant les mains de Laïza entre ses mains, puis, à ses dernières paroles, lui jetant les bras au cou :

« Laïza ! Laïza ! s'écria-t-il ; oui, oui, je te comprends, il n'y a que ce moyen : toute la meute anglaise sur moi, c'est cela, et tu sauves mon George.

— Je le sauve ou je meurs avec lui, dit Laïza, voilà tout ce que je puis vous promettre.

— Et je sais que tu tiendras ce que tu promets.

Attends seulement que j'aïlle encore une fois embrasser mon enfant, et je pars.

— Non, non, dit Laïza; si vous le voyez vous ne voudrez plus le quitter; s'il sait que vous vous exposez pour sauver sa vie, il ne voudra pas le permettre : partez, partez; et vous tous suivez-le; quatre hommes seulement avec moi, les plus forts, les plus vigoureux, les plus dévoués. »

Une douzaine d'hommes se présentèrent.

Laïza en désigna quatre; puis, comme Pierre Munier hésitait à partir :

« Les Anglais! les Anglais! dit-il au vieillard; dans un instant les Anglais seront ici.

— Ainsi, à l'embouchure de la grande rivière! s'écria Pierre Munier.

— Oui, si nous ne sommes ni tués ni pris.

— Adieu, George, adieu, cria Pierre Munier; et, suivi des nègres qui restaient, il s'élança du côté de la montagne des Créoles.

— Mon père, s'écria George, où allez-vous? que faites-vous? pourquoi ne venez-vous pas mourir avec votre fils? Mon père; attendez-moi, me voilà! »

Mais Pierre Munier était déjà loin, et ces derniers mots surtout furent dits d'une voix si faible que le vieillard ne put les entendre.

Laïza courut au blessé; il le trouva sur ses genoux.

« Mon père ! » murmura George, et il retomba évanoui.

Laïza ne perdit pas de temps ; cet évanouissement était presque un bonheur. Sans doute George jouissant de sa raison n'eût pas voulu disputer plus longtemps sa vie à ceux qui le poursuivaient ; il eût regardé cette fuite isolée comme honteuse, Mais sa faiblesse le mettait à la merci de Laïza. Laïza le coucha, toujours évanoui, sur son brancard ; chacun des nègres qu'il avait gardés près de lui saisit un des portants, et lui-même, marchant devant pour montrer le chemin, il se dirigea vers le quartier des trois flots, d'où il comptait, en suivant le cours de la grande rivière, gagner le piton de Bambou.

Ils n'avaient pas fait un quart de lieue qu'ils entendirent les aboiements du chien.

Laïza fit un geste, les porteurs s'arrêtèrent. George était toujours évanoui, ou du moins si faible qu'il ne paraissait faire aucune attention à ce qui se passait.

Ce que Laïza avait prévu arrivait : les Anglais avaient escaladé l'enceinte, et ils comptaient se servir du chien pour rejoindre les fuyards une se-

conde fois comme ils l'avaient déjà fait une première.

Il y eut un moment d'angoisse pendant lequel Laïza écouta les aboiements du chien. Pendant quelques minutes ces aboiements restèrent stationnaires. Le chien était parvenu à l'endroit où l'on avait combattu, puis deux ou trois fois les aboiements se rapprochèrent. Le chien allait des retranchements à la cabane, où George blessé était demeuré quelque temps, et où son père était venu le visiter; enfin, les aboiements s'éloignèrent vers le sud, c'était la direction qu'avait prise Pierre Munier; la ruse de Laïza avait réussi, les chasseurs s'étaient trompés de piste, ils suivaient le père et abandonnaient le fils.

La situation dont on venait de sortir était d'autant plus grave que pendant cette halte d'un instant les premiers rayons du jour avaient commencé à paraître, et que la mystérieuse obscurité de la forêt commençait à s'éclaircir. Certes, si George eût été sain et sauf, agile et fort, comme il l'était, l'embarras eût été moindre, car, ruse, courage, adresse, tout se fût trouvé en égale proportion, entre ceux qui étaient poursuivis et ceux qui les poursuivaient; mais la blessure de George rendait la partie inégale, et Laïza ne se dissimulait pas que la situation était des plus critiques.

Une crainte surtout le préoccupait : c'est que les Anglais, comme la chose était probable, n'eussent pris pour auxiliaires des esclaves dressés à la chasse des nègres marrons, et ne leur eussent fait quelque promesse comme celle de la liberté, par exemple, si George tombait entre leurs mains. Alors il perdait une partie de ses avantages d'homme de la nature en face de ces autres hommes fils de la nature comme lui, et pour qui, comme pour lui, la solitude n'avait pas de secrets et la nuit pas de mystères.

Aussi pensa-t-il qu'il n'y avait pas un instant à perdre, et aussitôt ses incertitudes fixées sur la direction qu'avaient prise ceux qui les poursuivaient, il se remit en marche, marchant toujours vers l'est.

La forêt avait un aspect étrange, et tous les animaux paraissaient partager la préoccupation de l'homme ; la fusillade qui avait retenti toute la nuit avait réveillé les oiseaux dans les branches, les sangliers dans leurs bauges, les daims dans les halliers, tout était sur pied, tout partait d'effroi, et l'on eût dit tous les êtres animés atteints d'une espèce de vertige. On marcha ainsi deux heures.

Au bout de deux heures il fallut faire halte : les nègres s'étaient battus toute la nuit, et n'avaient

pas mangé depuis la veille à quatre heures. Laïza s'arrêta sous les ruines d'un ajoupa, qui, sans aucun doute, avait servi cette nuit même de retraite à des nègres marrons, car, en remuant un monceau de cendres, qui paraissait le résultat d'un assez long séjour, on y retrouva du feu. Trois des nègres se mirent en chasse des tanrecks. Le quatrième s'occupa de rallumer le foyer. Laïza chercha des herbes pour renouveler l'appareil du blessé.

Si fort de corps, si puissant d'esprit que fût George, l'âme avait cependant été vaincue par la matière : il avait la fièvre, il avait le délire, il ignorait ce qui se passait autour de lui et il ne pouvait aider ceux qui essayaient de le sauver ni par le conseil ni par l'exécution.

Cependant le pansement de sa blessure parut lui apporter quelque repos. Quant à Laïza, il ne paraissait soumis à aucun des besoins physiques de la nature. Il y avait soixante heures qu'il n'avait dormi, et il ne paraissait pas avoir besoin de sommeil ; il y avait vingt heures qu'il n'avait mangé, et il ne semblait pas avoir faim.

Les nègres revinrent les uns après les autres, rapportant six ou huit tanrecks, qu'ils s'apprêtèrent à faire rôtir devant l'immense foyer que leur compagnon avait allumé ; la fumée qu'il occasion-

nait inquiétait bien un peu Laïza, mais il pensait que n'ayant laissé aucune trace derrière lui, il devait être à deux ou trois lieues au moins de l'endroit où avait eu lieu le combat, et qu'en supposant même que cette fumée fût découverte, elle le serait par quelque poste assez éloigné pour qu'il eût le temps de fuir avant que ce poste ne les eût rejoints.

Quand le repas fut prêt, les nègres appelèrent Laïza, qui jusque-là était resté assis près de George. Laïza se leva, et en portant les yeux sur le groupe qu'il s'apprêtait à joindre, il s'aperçut que l'un des nègres avait reçu à la cuisse une blessure qui saignait encore. Aussitôt toute sa sécurité disparut : on avait pu les suivre à la trace comme on suit un daim blessé, non pas que l'on se doutât de l'importance de la capture que l'on pouvait faire en les suivant, mais parce qu'un prisonnier, quel qu'il fût, était de trop grande importance, à cause des renseignements qu'il pouvait donner, pour que les Anglais ne fissent pas tout au monde pour se procurer ce prisonnier.

Au moment où cette réflexion venait de le frapper, et où il ouvrait la bouche pour ordonner à ses quatre nègres accroupis autour du feu de se remettre en route, un petit bouquet de bois, plus touffu que le reste de la forêt, et sur lequel

ses yeux inquiets s'étaient déjà plus d'une fois arrêtés, s'enflamma, une vive fusillade se fit entendre, cinq ou six balles sifflèrent autour de lui; un des nègres tomba la face dans le feu; les trois autres se levèrent, mais au bout de cinq ou six pas l'un d'eux tomba à son tour, puis un autre encore à dix pas de là. Le quatrième seul s'enfuit sain et sauf et disparut dans le bois.

A l'aspect de la fumée, au bruit des coups, au sifflement des balles, Laïza n'avait fait qu'un bond de l'endroit où il se trouvait jusqu'au brancard de George, et prenant le blessé dans ses bras, comme il eût fait d'un enfant, il s'élança à son tour dans la forêt sans que sa course parût un instant ralentie par le fardeau qu'il portait.

Mais aussitôt, huit ou dix soldats anglais, escortés de cinq ou six nègres, bondirent hors du bouquet de bois et se mirent à la poursuite des fugitifs, dans l'un desquels ils avaient reconnu George qu'ils savaient blessé. Comme l'avait prévu Laïza, le sang les avait guidés. Ils étaient venus, suivant sa trace; ils étaient arrivés à demi-portée de fusil de l'ajoupa, et là ils avaient ajusté à coup posé, et, comme on l'a vu, bien ajusté, puisque trois nègres sur quatre avaient été, sinon tués, du moins mis hors de combat.

Alors commença une course désespérée, car quelle que fût la force et l'agilité de Laïza, il était évident que s'il ne parvenait pas à se faire perdre de vue par ceux qui le poursuivaient, ceux-ci finiraient par le rejoindre; malheureusement il courait deux chances presque également fatales; en s'enfonçant dans les grandes épaisseurs, les bois pouvaient devenir tellement touffus qu'il lui fût presque impossible d'aller plus loin; en se jetant dans les clairières, il se livrait à la fusillade de ses ennemis: cependant il préféra ce dernier parti.

Dans les premières minutes, et par la puissance de son élan, Laïza s'était trouvé presque hors de portée, et s'il n'eût eu affaire qu'à des Anglais, sans doute il leur eût échappé; mais quoique ce fût à regret peut-être que les nègres le poursuivaient, comme ils étaient poussés par les baïonnettes des soldats, il leur fallait marcher; ils poursuivaient donc le gibier humain, qu'ils chassaient, sinon par enthousiasme, du moins par crainte.

De temps en temps, lorsqu'à travers les arbres on découvrait Laïza, quelques coups de fusil éclataient, et on voyait les balles effleurer les arbres autour de lui, ou sillonner la terre sous ses pas; mais comme par enchantement aucune de ces

balles ne l'atteignait, et sa course semblait, si l'on peut le dire, en raison du danger auquel il venait d'échapper.

Enfin, on arriva sur le bord d'une clairière : une pente rapide, et presque découverte, garnie à son sommet d'un nouveau fourré d'arbres, se présentait à gravir ; mais arrivé au sommet de cette pente, Laïza du moins pouvait disparaître derrière quelque roche, se laisser glisser dans quelque ravin, et se soustraire ainsi à la vue de ceux qui le poursuivaient ; mais aussi pendant tout l'intervalle qui séparait les arbres des arbres, Laïza restait découvert et exposé au feu.

Il n'y avait cependant pas à balancer : se jeter à droite ou se jeter à gauche, c'était perdre du terrain ; le hasard avait jusque-là servi les fugitifs, le même bonheur pouvait les accompagner encore.

Laïzas'élança dans la clairière ; de leur côté ceux qui le poursuivaient, comprenant la chance qui leur était donnée de tirer à découvert, redoublaient de vitesse. Ils arrivèrent à la lisière ; Laïza était à cent cinquante pas d'eux à peu près.

Alors, comme si l'ordre eût été donné, chacun s'arrêta, mit en joue et fit feu. Laïza parut n'être point touché, et continua sa course. Les soldats avaient encore le temps de recharger

leurs armes avant qu'il ne disparût; ils glissèrent en hâte une cartouche dans le canon de leur fusil.

Pendant ce temps, Laïza gagnait énormément de terrain; il était évident que s'il échappait à la seconde décharge, comme il avait échappé à la première, et qu'il atteignît le bois sain et sauf, toutes les chances étaient pour lui. Vingt-cinq pas à peine le séparaient de la lisière du bois, et pendant cette halte d'un instant, il en avait gagné cent cinquante sur ses adversaires. Tout à coup il disparut dans un pli du terrain; mais malheureusement la sinuosité ne se prolongeait ni à droite ni à gauche, il la suivit cependant tant qu'il put, pour dérouter ses ennemis; mais arrivé à l'extrémité du petit ravin, dont l'épaulement l'avait protégé, force lui fut de gravir de nouveau le talus, et par conséquent de reparaitre. En ce moment, dix ou douze coups de fusil partirent ensemble, et il sembla aux chasseurs d'hommes qu'ils le voyaient chanceler. En effet, après avoir fait quelques pas encore, Laïza s'arrêta, chancela de nouveau, tomba sur un genou, puis sur deux, posa à terre George, toujours évanoui, puis se relevant tout debout, il se retourna vers les Anglais, étendit les deux mains vers eux avec un geste de dernière menace et de suprême malédiction, et tirant

son couteau de sa ceinture, il se l'enfonça jusqu'au manche dans la poitrine.

Les soldats s'élancèrent en poussant de grands cris de joie, comme font les chasseurs à l'hallali. Quelques secondes encore Laïza resta debout, puis tout à coup il tomba comme un arbre qui se déracine ; la lame du couteau lui avait traversé le cœur.

En arrivant aux deux fugitifs, les soldats trouvèrent Laïza mort et George expirant : par un dernier effort, George, pour ne pas tomber vivant aux mains de ses ennemis, avait arraché l'appareil de sa blessure, et le sang en coulait à flots.

Quant à Laïza, outre le coup de couteau qu'il s'était donné dans le cœur, il avait reçu une balle qui lui traversait la cuisse, et une autre qui lui perçait de part en part la poitrine.



XXVII.

LA RÉPÉTITION.

Tout ce qui se passa pendant les deux ou trois jours qui suivirent la catastrophe que nous venons de raconter ne laissa qu'un souvenir bien vague dans l'esprit de George; son esprit, égaré par le délire, n'avait plus que de vagues perceptions qui ne lui permettaient ni de calculer le temps, ni d'enchaîner les événements les uns aux autres. Un matin seulement il se réveilla comme

d'un sommeil agité par de terribles rêves, et, en ouvrant les yeux, il reconnut qu'il était dans une prison.

Le chirurgien-major du régiment en garnison à Port-Louis était près de lui.

Cependant, en rappelant tous ses souvenirs, George parvint à retrouver par grandes masses les événements qui s'étaient passés, comme on entrevoit dans le brouillard des lacs, des montagnes, des forêts; tout lui était bien présent jusqu'au moment où il avait été blessé. Son entrée à Moka, son départ avec son père, n'étaient pas non plus tout à fait sortis de sa mémoire; mais, à partir de l'arrivée dans les grands bois, tout était vague, indistinct, pareil à un rêve.

Seulement la réalité incontestable, positive et fatale, était qu'il se trouvait aux mains de ses ennemis.

George était trop dédaigneux pour faire aucune question, trop hautain pour demander aucun service. Il ne put donc rien savoir de ce qui s'était passé; cependant il avait au fond de son cœur de terribles préoccupations :

Son père était-il sauvé?

Sara l'aimait-elle toujours?

Ces deux pensées remplissaient tout son être : quand l'une s'éloignait, c'était pour faire place à

l'autre; c'étaient deux marées incessantes qui montaient tour à tour battre son cœur; c'était un flux et un reflux éternels.

Mais rien n'apparaissait à l'extérieur de cette tempête de l'âme. Le visage de George restait pâle, froid et calme comme celui d'une statue de marbre, et cela non-seulement en face de ceux qui visitaient sa prison, mais encore en face de lui-même.

Lorsque le médecin eut reconnu que le blessé était assez fort pour soutenir un interrogatoire, il en prévint l'autorité, et le lendemain le juge d'instruction, accompagné d'un greffier, se présenta devant George. George ne pouvait quitter le lit encore, mais il n'en fit pas moins les honneurs de sa chambre aux deux magistrats, avec une patience pleine de dignité; et, se soulevant sur son coude, il déclara qu'il était prêt à répondre à toutes les questions qui lui seraient adressées.

Nos lecteurs connaissent trop le caractère de George pour penser qu'un seul instant l'idée se soit présentée à lui de nier aucun des faits qui lui étaient imputés. Non-seulement il répondit avec la plus grande véracité à toutes les questions faites, mais encore il s'engagea, non pas pour le jour, il se sentait trop faible encore, mais pour le lende-

main, à dicter lui-même au greffier l'historique détaillé de toute la conspiration. L'offre était trop gracieuse pour que la justice la refusât.

George avait un double but en faisant cette proposition : d'abord d'activer la marche du procès , ensuite de prendre toute la responsabilité pour lui.

Le lendemain, les deux magistrats se représentèrent. George fit le récit auquel il s'était engagé ; seulement , comme il passait sous silence les propositions qu'était venu lui faire Laïza, le juge d'instruction l'interrompt en lui faisant observer qu'il omettait une circonstance à sa décharge, laquelle, attendu la mort de Laïza , ne se trouvait plus être à la charge de personne.

Ce fut ainsi que George apprit la mort de Laïza et les circonstances qui avaient accompagné cette mort ; car, pour lui, comme nous l'avons dit , toute cette partie de sa vie était demeurée dans l'obscurité.

Il ne prononça pas une seule fois le nom de son père , et le nom de son père ne fut pas une seule fois prononcé , et à plus forte raison , comme on le pense bien , le nom de Sara.

Cette déclaration de George rendait parfaitement inutile tout autre interrogatoire.

George cessa donc de recevoir toute visite, excepté celle du docteur.

Un matin, en entrant, le docteur trouva George debout.

« Monsieur, lui dit-il, je vous avais défendu de vous lever avant quelques jours, vous êtes trop faible.

— C'est-à-dire, mon cher docteur, répondit George, que vous me faites l'injure de me confondre avec les accusés ordinaires, lesquels retardent autant qu'ils peuvent le jour du jugement ; mais moi, je vous l'avouerai franchement, j'ai hâte d'en finir, et, en conscience, croyez-vous que ce soit la peine d'être si bien guéri pour mourir ? Quant à moi, il me semble que pourvu que j'aie assez de force pour monter convenablement sur l'échafaud, c'est tout ce que les hommes peuvent me demander et tout ce que je puis demander à Dieu.

— Mais qui vous dit que vous serez condamné à mort ? dit le docteur.

— Ma conscience, docteur : j'ai joué une partie dont ma tête était l'enjeu ; j'ai perdu, je suis prêt à payer, voilà tout.

— N'importe, dit le docteur, mon opinion est que vous avez encore besoin de quelques jours de

soins, avant de vous exposer aux fatigues des débats et aux émotions d'un jugement. »

Mais le même jour George écrivit au juge d'instruction qu'il était parfaitement guéri; et par conséquent à la disposition de la justice.

Le surlendemain, les débats commencèrent.

George, en arrivant devant ses juges, regarda avec inquiétude autour de lui, et reconnut avec joie qu'il était le seul accusé.

Puis son regard parcourut avec assurance toute la salle; la ville tout entière assistait à l'audience, à l'exception de M. de Malmédie, de Henri et de Sara.

Quelques assistants paraissaient plaindre l'accusé; mais la plupart des visages n'avaient d'autre expression que celle de la haine satisfaite.

Quant à George, il était calme et hautain comme toujours. Sa mise était comme d'ordinaire : une redingote et une cravate noires, un gilet et un pantalon blancs.

Son double ruban était noué à sa boutonnière.

On lui avait nommé un avocat d'office, car George avait refusé de faire aucun choix, son intention n'étant point qu'on essayât même de plaider sa cause.

Ce que George dit ne fut point une défense, ce fut l'histoire de toute sa vie : il ne cacha point

qu'il était revenu à l'île de France dans l'intention de combattre, par tous les moyens possibles, le préjugé qui pesait sur les hommes de couleur ; seulement il ne dit pas un seul mot des causes qui avaient hâté l'exécution de son projet.

Un juge lui fit quelques questions au sujet de M. de Malmédie ; mais George demanda la permission de n'y pas répondre.

Quelque facilité que George donnât au tribunal, les débats n'en durèrent pas moins trois jours : même quand ils n'ont rien à dire, il faut toujours que les avocats parlent.

L'avocat général parla quatre heures ; il foudroya George.

George écouta toute cette longue sortie avec le plus grand calme, inclinant de temps en temps la tête en forme d'aveu.

Puis, lorsque le discours du ministère public fut terminé, le président demanda à George s'il n'avait rien à dire.

« Rien, répondit George, sinon que monsieur l'avocat général a été fort éloquent. »

L'avocat général s'inclina à son tour.

Le président annonça que les débats étaient clos, et l'on reconduisit George à sa prison, le jugement devant être prononcé en l'absence de l'accusé, et devant lui être signifié ensuite.

George rentra dans sa prison et demanda du papier et de l'encre pour écrire son testament. Comme les jugements anglais n'entraînent pas la confiscation, il pouvait disposer de sa part de fortune.

Il laissa au docteur qui l'avait soigné trois mille livres sterling ;

Au directeur de la prison, mille livres sterling ;

A chacun des guichetiers, mille piastres.

C'était une fortune pour chacun.

Il laissa à Sara un petit anneau d'or qui lui venait de sa mère.

Comme il allait signer son nom au bas de l'écrit mortuaire, le greffier entra ; George se leva, tenant la plume à la main ; le greffier lut le jugement. Comme George s'en était toujours douté, il était condamné à la peine de mort.

La lecture finie, George salua, se rassit et signa son nom sans qu'il fût possible de voir la plus légère altération entre l'écriture du corps de l'acte et celle de la signature.

Puis il alla devant une glace et se regarda pour voir s'il était plus pâle qu'auparavant. C'était le même visage pâle, mais calme. Il fut content de lui et se sourit à lui-même en murmurant :

« Eh bien ! je croyais qu'il y avait plus d'émotion que cela à s'entendre condamner à mort. »

Le docteur vint le voir et lui demanda par habitude comment il allait.

« Mais fort bien, docteur, lui répondit George ; vous avez fait là une merveilleuse cure , et il est fâcheux qu'on ne vous donne pas le temps de l'achever. »

Alors il s'informa si le mode d'exécution était changé depuis l'occupation anglaise : c'était toujours le même, et cette assurance fit grand plaisir à George ; ce n'était pas cette ignoble potence de Londres et cette immonde guillotine de Paris. Non, l'exécution avait au Port-Louis une allure pittoresque et poétique qui n'humiliait pas George. Un nègre servant de bourreau décapitait avec une hache. C'était ainsi qu'étaient morts Charles I^{er} et Marie Stuart, Cinq-Mars et de Thou. Le mode de mort est beaucoup dans la manière dont on supporte la mort.

Puis il passa avec le docteur à une discussion physiologique sur la probabilité d'une souffrance physique postérieure à la décapitation ; le docteur soutint que la mort devait être instantanée ; mais George était d'un avis contraire, et il cita deux exemples à l'appui de son opinion. Une fois en Égypte il avait vu décapiter un esclave : le patient était à genoux, le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup, et la tête alla rouler à sept ou huit pas

de là ; aussitôt le corps s'était redressé sur ses pieds, avait fait deux ou trois pas insensés en battant l'air de ses bras, et était retombé, non pas mort tout à fait, mais agonisant encore. Un autre jour que, dans le même pays, il assistait à une exécution pareille, il avait, avec son éternelle volonté d'investigation, ramassé la tête au moment où elle venait d'être séparée du corps, et la soulevant par les cheveux jusqu'à la hauteur de sa bouche, il lui avait demandé en arabe : Souffres-tu ? A cette demande l'œil du patient s'était rouvert, et ses lèvres avaient remué, essayant d'articuler une réponse. George était donc convaincu que la vie survivait de quelques instants au moins à l'exécution.

Le docteur finit par se ranger de son avis, car c'était aussi le sien ; seulement il avait cru devoir donner au condamné la seule consolation que pût lui donner encore la promesse d'une mort douce et facile.

La journée s'écoula pour George comme s'étaient écoulées les journées précédentes, seulement il écrivit à son père et à son frère. Un instant il prit la plume pour écrire à Sara ; mais quel que fût le motif qui le retint, il s'arrêta, repoussa le papier et laissa tomber sa tête dans ses mains ; il resta longtemps ainsi, et quelqu'un qui lui eût vu

relever le front, ce qu'il fit avec le mouvement hautain et dédaigneux qui lui était habituel, se fût aperçu que ses yeux étaient légèrement rougis, et qu'une larme mal essuyée tremblait au bout de ses longs cils noirs.

C'est que depuis le jour où il avait, chez le gouverneur, refusé d'épouser la belle créole, non-seulement il ne l'avait pas revue, mais encore il n'avait pas entendu reparler d'elle.

Cependant il ne pouvait croire qu'elle l'eût oublié !

La nuit vint, George se coucha à son heure habituelle, et s'endormit du même sommeil que les autres nuits : le matin, en se levant, il fit appeler le directeur de la prison.

« Monsieur, lui dit-il, j'aurais une grâce à vous demander.

— Laquelle ? dit le directeur.

— Je voudrais causer un instant avec le bourreau.

— Il me faut l'autorisation du gouverneur.

— Oh ! dit George en souriant, faites-la-lui demander de ma part ; lord Murrey est un gentleman, et il ne refusera pas cette grâce à un ancien ami. »

Le directeur sortit en promettant de faire la démarche demandée.

Derrière le directeur entra un prêtre.

George avait ces idées religieuses qu'ont de nos jours à peu près tous les hommes de notre âge, c'est-à-dire que tout en négligeant les pratiques extérieures de la religion, il était au fond du cœur profondément impressionnable aux choses saintes : ainsi une église sombre, un cimetière isolé, un cercueil qui passait, étaient pour son âme des impressions certes plus graves que ne l'eût été un de ces événements qui bouleversent souvent l'esprit du vulgaire des hommes.

Le prêtre était un de ces vieillards vénérables qui ne s'occupent pas de vous convaincre, mais qui parlent avec conviction ; c'était un de ces hommes qui, élevés au milieu des grandes scènes de la nature, ont cherché et trouvé le Seigneur dans ses œuvres ; c'était enfin un de ces cœurs se-reins qui attirent à eux les cœurs souffrants pour les soutenir et les consoler, en prenant pour eux-mêmes une part de leurs douleurs.

Aux premiers mots que George et le vieillard échangèrent, tous deux ils se tendirent la main.

C'était une causerie intime et non une confession que le vieillard venait réclamer du jeune homme : mais, hautain en face de la force, George était humble devant la faiblesse. George s'accusa de son orgueil ; c'était, comme Satan,

son seul péché, et comme Satan, ce péché l'avait perdu.

Mais aussi, à cette heure même, c'était cet orgueil qui le soutenait, c'était cet orgueil qui le faisait fort, c'était cet orgueil qui le faisait grand.

Il est vrai que la grandeur, selon les hommes, n'est pas la grandeur selon Dieu.

Vingt fois le nom de Sara se présenta sur les lèvres du jeune homme ; mais toujours il repoussa ce nom jusqu'au fond de son cœur, sombre abîme où s'engloutissaient tant d'émotions, et dont son visage, comme une couche de glace, recouvrait la profondeur.

Pendant que le prêtre et le condamné causaient, la porte s'ouvrit et le directeur parut.

« L'homme que vous avez fait demander, dit-il, est là et attend que vous puissiez le recevoir. »

George pâlit quelque peu, et un léger frisson courut par tout son corps.

Cependant il fut presque impossible de s'apercevoir de ce qu'il venait d'éprouver.

« Faites entrer, » dit-il.

Le prêtre voulut se retirer, mais George le retint.

« Non, restez, lui dit-il, ce que j'ai à dire à cet homme peut se dire devant vous. »

Puis cette âme orgueilleuse avait peut-être be-

soin, pour conserver toute sa force, d'avoir un témoin de ce qui allait se passer.

Un nègre d'une haute taille et de proportions herculéennes fut introduit : il était nu, à l'exception de son langouti qui était d'étoffe rouge, ses gros yeux sans expression dénotaient l'absence de toute intelligence. Il se retourna vers le directeur, qui l'avait introduit, et regardant alternativement le prêtre et George :

« Auquel des deux ai-je affaire ? demanda-t-il.

— Au jeune homme, répondit le directeur ; et il sortit.

— Vous êtes l'exécuteur ? fit froidement George.

— Oui, répondit le nègre.

— C'est bien. Venez ici, mon ami, et répondez-moi. »

Le nègre fit deux pas en avant.

« Vous savez que vous m'exécuterez demain ? dit George.

— Oui, répondit le nègre, à sept heures du matin.

— Ah ! ah ! c'est à sept heures du matin ; merci du renseignement. J'avais demandé des informations là-dessus, et l'on avait refusé de m'en donner. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. »

Le prêtre se sentait défaillir.

« Je n'ai jamais vu d'exécution, dit George ; or, comme je désire que les choses se passent convenablement, je vous ai envoyé chercher pour que nous fassions ensemble ce que l'on appelle en termes de théâtre une répétition. »

Le nègre ne comprenait pas ; George fut forcé de lui expliquer plus clairement ce qu'il désirait.

Alors le nègre figura le billot par un tabouret, conduisit George à la distance du billot où il devait se mettre à genoux, lui indiqua la façon dont il fallait qu'il y plaçât la tête, et lui promit de la lui trancher d'un seul coup.

Le vieillard voulut se lever pour sortir ; il n'avait pas la force de supporter cette étrange épreuve, dans laquelle les deux acteurs principaux conservaient une égale impassibilité, l'un par abrutissement d'esprit, l'autre par force de cœur. Mais les jambes lui manquèrent, et il retomba sur son fauteuil.

Les renseignements mortuaires donnés et reçus, George tira de son doigt un diamant.

« Mon ami, dit-il au nègre, comme je n'ai pas d'argent ici et que je ne veux pas que vous ayez tout à fait perdu votre temps, prenez cette bague.

— Il m'est défendu de rien recevoir des condamnés, dit le nègre, mais j'hérite d'eux ; laissez-

la à votre doigt, et demain, quand vous serez mort, je la tirerai.

— Très-bien ! dit George, et il remit impassiblement la bague à son doigt.

Le nègre sortit.

George se retourna du côté du prêtre. Le prêtre était pâle comme la mort.

« Mon fils, lui dit le vieillard, je suis bien heureux d'avoir rencontré une âme comme la vôtre : c'est la première fois que j'accompagne un condamné à l'échafaud. Je craignais de faiblir. Vous me soutiendrez, n'est-ce pas ?

— Soyez tranquille, mon père, » répondit George.

D'ailleurs, c'était le prêtre d'une petite église située sur la route, et dans laquelle les condamnés s'arrêtent ordinairement pour entendre une dernière messe. On appelait cette église l'église du Saint-Sauveur.

Et le prêtre sortit à son tour en promettant de revenir le soir.

George resta seul.

Ce qui se passa alors dans l'âme et sur le visage de cet homme, nul ne le sait ; peut-être la nature, cette impitoyable créancière, reprit-elle ses droits. Peut-être fut-il aussi faible qu'il venait d'être fort. Peut-être, la toile une fois tombée

entre le public et l'acteur, toute cette impassibilité apparente disparut-elle pour faire place à une angoisse réelle. Mais il est probable qu'il n'en fut point ainsi, car lorsque le guichetier rouvrit la porte pour apporter à George son dîner, il le trouva roulant dans ses mains un cigarito avec autant de calme et de tranquillité qu'aurait pu le faire un hidalgo à la Puerta del Sol, ou un fashionable sur le boulevard de Gand.

George dîna comme d'habitude : seulement il rappela le geôlier pour lui recommander de lui faire préparer un bain pour le lendemain six heures, et de le réveiller à cinq heures et demie.

Souvent en lisant, soit dans l'histoire, soit dans le journal, qu'on avait réveillé tel ou tel condamné le jour de son exécution, souvent, disons-nous, George s'était demandé si ce condamné, qu'on était obligé de réveiller, était bien réellement endormi. Le moment était venu de s'en assurer par lui-même. Et sur ce point encore, George allait savoir à quoi s'en tenir.

A neuf heures le prêtre rentra. George était couché et lisait. Le prêtre lui demanda quel était le livre dans lequel il cherchait ainsi une préparation à la mort, si c'était le Phédon ou la Bible ; George le lui tendit : c'était Paul et Virginie.

Chose étrange que dans ce moment terrible, ce

fût justement cette calme et poétique histoire que le condamné avait été choisir.

Le prêtre resta jusqu'à onze heures avec George. Pendant ces deux heures ce fut presque toujours George qui parla, expliquant au prêtre comment il comprenait Dieu, et développant ses théories sur l'immortalité de l'âme : dans l'état ordinaire de la vie, George était éloquent ; pendant cette soirée suprême, il fut sublime.

C'était le condamné qui enseignait ; c'était le prêtre qui écoutait.

A onze heures, George rappela au prêtre que l'heure était venue de se retirer, lui faisant observer que, pour avoir toutes ses forces le lendemain matin, il avait besoin de prendre quelque repos.

Au moment où le vieillard sortit, un violent combat parut se livrer dans le cœur de George ; il rappela le prêtre, le prêtre rentra, mais George fit un effort sur lui-même.

« Rien, dit-il, mon père, rien. »

George mentait ; c'était toujours le nom de Sara qui demandait à s'échapper de sa bouche.

Mais cette fois encore le vieillard sortit sans l'avoir entendu.

Le lendemain, lorsqu'à cinq heures et demie le

guichetier entra dans la chambre de George, il trouva George profondément endormi.

« C'était vrai, dit George en se réveillant, un condamné peut dormir sa dernière nuit. »

Mais jusqu'à quelle heure avait-il veillé pour arriver à ce résultat ! nul ne le sait.

On apporta le bain.

En ce moment le docteur entra.

« Vous le voyez, docteur, dit-il, je me règle sur l'antiquité : les Athéniens prenaient un bain au moment de marcher au combat.

— Comment vous trouvez-vous ? lui demanda celui-ci, lui adressant une de ces questions banales qu'on adresse aux gens lorsqu'on ne sait que leur dire.

— Mais, très-bien, docteur, répondit George en souriant, et je commence à croire que je ne mourrai pas de ma blessure. »

Alors il prit son testament tout cacheté et le lui remit :

« Docteur, ajouta-t-il, je vous ai nommé mon exécuteur testamentaire ; vous trouverez sur ce chiffon de papier trois lignes qui vous concernent ; j'ai voulu vous laisser un souvenir de moi. »

Le docteur essuya une larme et balbutia quelques mots de remerciement.

George se mit au bain.

« Docteur, dit-il au bout d'un instant, combien, dans l'état normal, le pouls d'un homme calme et bien portant bat-il de fois à la minute ?

— Mais, répondit le docteur, de soixante-quatre à soixante-six fois.

— Tâtez le mien, dit George ; je suis curieux de savoir l'effet que l'approche de la mort produit sur mon sang. »

Le docteur tira sa montre , prit le poignet de George, et compta les pulsations. »

« Soixante-huit, dit-il au bout d'une minute.

— Allons, allons, dit George, je suis assez satisfait ; et vous, docteur ?

— C'est miraculeux ! répondit celui-ci ; vous êtes donc de fer ? »

George sourit orgueilleusement.

« Ah ! messieurs les blancs , dit-il , vous avez hâte de me voir mourir ; je le conçois, ajouta-t-il, peut-être aviez-vous besoin d'une leçon de courage : je vous la donnerai. »

Le geôlier entra annonçant au condamné qu'il était six heures.

« Mon cher docteur, dit George, voulez-vous permettre que je sorte du bain ? cependant ne vous éloignez pas , je serai bien aise de vous serrer la main avant de quitter la prison. »

Le docteur se retira.

George, resté seul, sortit du bain, passa un pantalon blanc, des bottes vernies, et une chemise de batiste dont il rabattit lui-même le col; puis il s'approcha d'une petite glace, arrangea ses cheveux, sa moustache, sa barbe, avec autant et même plus de soin qu'il n'eût fait pour aller dans un bal.

Puis il alla frapper lui-même à la porte pour indiquer qu'il était prêt.

Le prêtre entra et regarda George. Jamais le jeune homme n'avait été si beau : ses yeux jetaient des flammes, son front semblait rayonnant.

« O mon fils ! mon fils ! dit le prêtre, gardez-vous de l'orgueil ; l'orgueil a perdu votre corps, prenez garde qu'il ne perde encore votre âme.

— Vous prierez pour moi, mon père, dit George, et Dieu, j'en suis sûr, n'a rien à refuser aux prières d'un saint homme comme vous. »

George alors aperçut le bourreau qui se tenait dans l'ombre de la porte.

« Ah ! c'est vous, mon ami, dit-il, approchez. »

Le nègre était enveloppé dans un grand manteau et cachait sa hache sous son manteau.

« Votre hache coupe bien ? demanda George.

— Oui, répondit le bourreau, soyez tranquille.

— C'est bon ! » dit le condamné.

Il aperçut alors que le nègre cherchait à sa

main le diamant qu'il lui avait promis la veille, et dont, par hasard, le chaton était tourné en dedans.

« Soyez tranquille à votre tour, dit-il en tournant le chaton en dehors, vous aurez votre bague. »

Puis il alla vers un petit secrétaire, l'ouvrit et en tira deux lettres : c'étaient les deux lettres qu'il avait écrites, l'une à son père, l'autre à son frère.

Il les remit au prêtre.

Une fois encore il parut avoir quelque chose à lui dire, posa la main sur son épaule, le regarda fixement, remua les lèvres comme s'il allait parler ; mais cette fois encore sa volonté fut plus forte que son émotion, et le nom qui voulait s'échapper de sa poitrine vint mourir sur sa bouche, si faible que personne ne l'entendit.

En ce moment six heures sonnèrent.

« Allons, » dit George, et il sortit de sa prison suivi par le prêtre et par le bourreau.

Au bas de l'escalier il rencontra le docteur qui l'attendait pour lui dire un dernier adieu.

George lui tendit la main, et se penchant à son oreille :

« Je vous recommande mon corps, » lui dit-il.
Et il s'élança dans la cour.

XXVIII.

L'ÉGLISE DU SAINT-SAUVEUR.

La porte de la rue, comme on le comprend bien, était encombrée de curieux. Les spectacles sont rares au Port-Louis, et tout le monde avait voulu voir, sinon mourir, du moins passer le condamné.

Le directeur de la prison s'était informé auprès de George de quelle façon il désirait être conduit à l'échafaud. George lui avait répondu qu'il dé-

sirait marcher à pied , et il avait obtenu cette grâce : c'était une dernière gracieuseté du gouverneur.

Huit artilleurs à cheval l'attendaient à la porte. Dans toutes les rues par lesquelles il devait passer, des soldats anglais faisaient la haie de chaque côté de la rue, gardant le prisonnier et contenant les curieux.

Lorsqu'il parut il se fit une grande rumeur; cependant, contre l'attente de George, ce n'était pas l'accent de la haine qui dominait dans le bruit qui accueillit sa présence; il y avait de tout, mais surtout de l'intérêt et de la pitié.

C'est qu'il y a toujours une puissante fascination dans l'homme beau et fier en face de la mort.

George marcha d'un pas ferme, la tête haute et le visage calme; disons-le, il se passait pourtant à cette heure quelque chose de terrible dans son cœur.

Il pensait à Sara.

A Sara, qui n'avait pas cherché à le voir, qui ne lui avait pas écrit un mot, qui ne lui avait pas donné un souvenir.

A Sara, dans laquelle il avait cru, et à laquelle il devait sa dernière déception.

Il est vrai qu'avec l'amour de Sara il eût re-

gretté la vie; l'oubli de Sara, c'était la lie de son calice.

Et puis, à côté de son amour trahi, murmurait son orgueil déçu.

Il avait donc échoué en toutes choses, sa supériorité ne l'avait mené à aucun but.

Le résultat de cette longue lutte, c'était l'échafaud, où il marchait abandonné de tous.

Quand on parlerait de lui, on dirait : C'était un insensé.

De temps en temps, tout en marchant, tout en regardant, un sourire passait sur ses lèvres, répondant à ses pensées. Ce sourire, pareil en dehors à tous les sourires, était bien amer en dedans.

Et cependant il espérait à tous les angles de rues, il la cherchait à toutes les fenêtres.

Elle qui avait laissé tomber son bouquet devant lui lorsque, emporté par Antrim, lorsque, vainqueur, il courait au triomphe, ne laisserait-elle donc pas tomber une larme sur son chemin, lorsque, vaincu, il marchait à l'échafaud.

Mais nulle part il n'apercevait rien.

Il suivit ainsi la rue de Paris dans toute sa longueur; puis, il prit à droite, et s'avança vers l'église du Saint-Sauveur.

Elle était tendue de noir comme pour un convoi

funéraire : c'était bien en effet quelque chose comme cela. Un condamné qui marche à l'échafaud, qu'est-ce autre chose qu'un cadavre vivant ?

En arrivant devant la porte, George tressaillit. Près du bon vieux prêtre qui l'attendait sous le porche était une femme vêtue de noir, voilée de noir.

Cette femme, en costume de veuve, que faisait-elle là ? qu'attendait-elle là ?

Malgré lui George doubla le pas ; ses yeux étaient fixés sur cette femme et ne pouvaient s'en détacher. Puis, à mesure qu'il approchait, son cœur battait plus fort ; son pouls, si calme devant la mort, devenait fiévreux devant cette femme.

Au moment où il mit le pied sur la première marche de la petite église, elle-même fit un pas au-devant de lui. George franchit les quatre marches d'un bond, leva le voile, jeta un grand cri et tomba à genoux.

C'était Sara.

Sara étendit la main d'un mouvement lent et solennel : il se fit un grand silence dans toute cette foule.

« Écoutez, dit-elle, sur le seuil de l'église où il entre, sur le seuil du tombeau où il est prêt d'entrer, à la face de Dieu et des hommes, je vous prends tous à témoin que moi, Sara de Malmédie,

je viens demander à M. George Munier s'il veut bien me prendre pour femme.

— Sara, s'écria George en éclatant en sanglots, Sara, tu es la plus digne, la plus noble, la plus généreuse de toutes les femmes. »

Puis se relevant de toute sa hauteur et l'enveloppant de son bras, comme s'il eût craint de la perdre :

» Viens, ma veuve, » dit-il ; et il l'entraîna dans l'église.

Si jamais triomphateur fut fier de son triomphe, ce fut George. En un instant, en une seconde tout était changé pour lui : d'un mot Sara venait de le mettre au-dessus de tous ces hommes qui le regardaient passer en souriant. Ce n'était plus un pauvre insensé, impuissant à atteindre un but impossible et mourant avant de l'avoir atteint. C'était un vainqueur frappé au moment de sa victoire ; c'était Épaminondas arrachant le javelot mortel de sa poitrine, mais de son dernier regard voyant fuir l'ennemi.

Ainsi, par la seule puissance de sa volonté, par la seule influence de sa valeur personnelle, lui, mulâtre, s'était fait aimer d'une femme blanche, et sans qu'il eût fait un pas vers elle, sans qu'il eût essayé d'influencer sa détermination par un mot, par une lettre, par un signe. Cette femme

était venue l'attendre sur le chemin de l'échafaud, et à la face de tous, ce qui ne s'était jamais vu peut-être dans la colonie, elle l'avait choisi pour époux.

Maintenant George pouvait mourir, George était récompensé de son long combat; il avait lutté corps à corps avec le préjugé, et, tout en frappant George mortellement, le préjugé avait été tué dans sa lutte.

Aussi toutes ces pensées rayonnaient-elles au front de George tandis qu'il entraînait Sara. Ce n'était plus le condamné prêt à monter sur l'échafaud; c'était le martyr s'élançant au ciel.

Une vingtaine de soldats formaient la haie dans l'église; quatre soldats gardaient le chœur; George passa au milieu d'eux sans les voir, et vint s'agenouiller avec Sara devant l'autel.

Le prêtre commença la messe nuptiale; mais George n'écoutait point les paroles du prêtre; George tenait la main de Sara, et, de temps en temps, il se retournait vers la foule et jetait sur elle un regard de souverain mépris.

Puis il revenait à Sara, pâle et mourante; à Sara, dont il sentait frissonner la main dans la sienne, et il l'enveloppait tout entière d'un regard plein de reconnaissance et d'amour, tout en étouffant un soupir, car il songeait, lui qui allait mou-

rir, à ce que serait une vie tout entière passée avec une pareille femme.

C'eût été le ciel ! mais le ciel n'est pas fait pour les vivants.

Cependant la messe s'avavançait, lorsque George, en se retournant, aperçut Miko-Miko qui faisait tout ce qu'il pouvait, non point par ses paroles, mais par ses gestes, pour fléchir les soldats qui gardaient l'entrée du chœur, et pour arriver jusqu'à George. C'était un dernier dévouement qui venait demander un coup d'œil, un serrement de main pour récompense. George s'adressa en anglais à l'officier, et lui demanda pour le bon Chinois la permission d'arriver jusqu'à lui.

Il n'y avait aucun inconvénient à accorder cette demande au condamné ; aussi, sur un signe de l'officier, les soldats s'écartèrent, et Miko-Miko, s'élança dans le chœur.

On a vu quelle reconnaissance le pauvre marchand avait vouée à George dès le premier jour où il l'avait vu. Cette reconnaissance l'avait été chercher prisonnier à la Police ; elle venait une dernière fois se manifester en lui au pied de l'échafaud.

Miko-Miko se jeta aux genoux de George, et George lui tendit la main.

Miko-Miko prit cette main entre les siennes et

y appuya ses lèvres ; mais en même temps George sentit que le Chinois lui glissait entre les mains un petit billet. George tressaillit.

Aussitôt, comme si le Chinois n'eût demandé que cette dernière faveur, et que satisfait de l'avoir obtenue il ne demandât point autre chose, il s'éloigna sans avoir prononcé une seule parole.

George tenait le billet dans sa main, et son sourcil se fronçait : ce billet, que voulait-il dire ? Ce billet avait une grande importance sans doute ; mais George n'osait le regarder.

De temps en temps, en voyant Sara si belle, si dévouée, si détachée de tout amour terrestre, une douleur inouïe et inéprouvée jusqu'alors prenait George au cœur et l'étreignait comme avec une griffe de fer ; c'est que malgré lui, en songeant au bonheur qu'il perdait, il se rattachait à la vie, et tout en sentant son âme prête à monter au ciel, il sentait son cœur enchaîné sur la terre.

Alors il lui prenait des terreurs de mourir dans le désespoir.

Puis ce billet qui lui brûlait la main, ce billet qu'il n'osait lire de peur d'être vu par les soldats qui le gardaient, ce billet lui semblait devoir contenir une espérance, quoique dans sa situation toute espérance était insensée.

Cependant il était impatient de lire ce billet ;

mais cependant, grâce à cette force qu'il conservait toujours sur lui-même, cette impatience ne se traduisait par aucun signe extérieur; seulement sa main crispée froissait le billet avec tant de force que ses ongles lui entraient dans la chair.

Sara priait.

On en était au lever-Dieu. Le prêtre leva l'hostie consacrée, l'enfant de chœur fit entendre sa sonnette, tout le monde s'agenouilla.

George profita de ce moment, et en s'agenouillant aussi, il ouvrit la main.

Le billet contenait cette seule ligne :

« Nous sommes là. Tiens-toi prêt. »

La première phrase était écrite de la main de Jacques, la seconde de la main de Pierre Munier.

Au même instant et comme George étonné, seul au milieu de toute la foule, relevait la tête et regardait autour de lui, la porte de la sacristie s'ouvrit toute grande, huit marins s'élancèrent, saisissant les quatre soldats du chœur, et leur appuyant à chacun deux poignards sur la poitrine. Jacques et Pierre Munier bondirent; Jacques enlevant Sara dans ses bras, Pierre entraînant George par la main. Les deux époux se trouvèrent dans la sacristie; les huit marins y rentrèrent à leur tour,

en faisant un rempart des quatre soldats anglais, qu'ils tenaient devant eux et qu'ils présentaient aux coups de leurs camarades. Jacques et Pierre refermèrent la porte. Une autre porte donnait sur la campagne; à cette porte deux chevaux tout sellés attendaient; c'étaient Antrim et Yambo.

« A cheval! cria Jacques, à cheval tous deux, et ventre à terre jusqu'à la baie du Tombeau!

— Mais toi, mon frère? s'écria George.

— Qu'ils viennent nous prendre au milieu de mes braves marins, » dit Jacques en posant Sara sur sa selle, tandis que Pierre Munier forçait son fils de monter à cheval; puis élevant la voix: « A moi! mes Lascars, cria-t-il, à moi! »

A l'instant même on vit accourir, des bois de la montagne Longue, cent vingt hommes armés jusqu'aux dents.

« Partez, dit Jacques à Sara, partez, emmenez-le, sauvez-le...

— Mais vous? dit Sara.

— Nous, nous vous suivons, soyez tranquille.

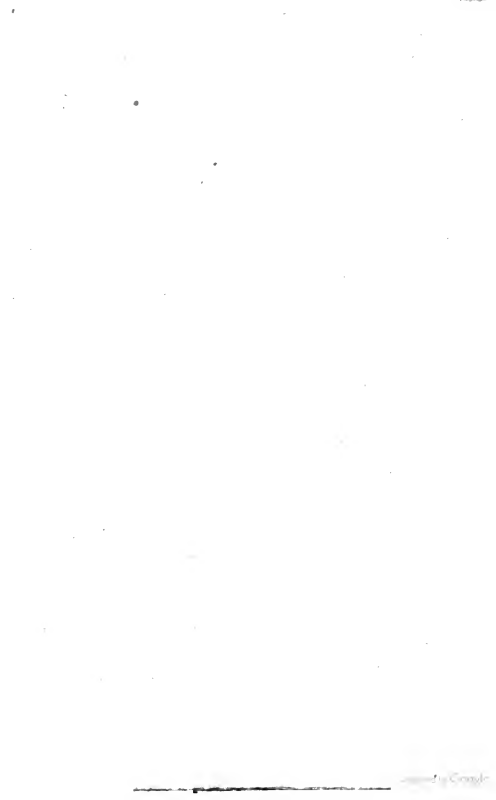
— George, dit Sara, au nom du ciel, viens! et la jeune fille lança son cheval au galop.

— Mon père! s'écria George, mon père!

— Sur ma vie, je réponds de tout, » dit Jacques en fouettant Antrim du plat de son sabre.

Et Antrim partit comme le vent, emportant son

cavalier, qui en moins de dix secondes disparut avec Sara derrière le camp malabare, tandis que Pierre Munier, Jacques et ses marins le suivaient avec une telle rapidité, qu'avant que les Anglais ne fussent revenus de leur étonnement, la petite troupe était déjà de l'autre côté du ruisseau des Pucelles, c'est-à-dire hors de portée de fusil.



XXIX.

LE LEICESTER.

Vers les cinq heures du soir du même jour où s'étaient passés les événements que nous venons de raconter, la corvette *la Calypso*, marchant sous toutes ses voiles de plus près, faisait route vers l'est-nord-est, serrant le vent qui, selon la coutume de ces parages, soufflait de l'est.

Outre ses dignes matelots, et maître Tête-de-Fer, leur premier lieutenant, que nos lecteurs

connaissent, sinon de vue, du moins de réputation, son équipage s'était recruté de trois autres personnages. Ces personnages étaient Pierre Munier, George et Sara.

Pierre Munier se promenait avec Jacques du mât d'artimon au grand mât, et du grand mât au mât d'artimon.

George et Sara étaient à l'arrière, assis l'un à côté de l'autre. Sara avait sa main dans les mains de George; George regardait Sara, et Sara regardait le ciel.

Il faudrait s'être trouvé dans l'horrible situation à laquelle venaient d'échapper les deux amants, pour pouvoir analyser les sensations de suprême bonheur et de joie infinie qu'ils éprouvaient en se trouvant libres sur cet immense océan, qui les emportait loin de leur patrie, il est vrai, mais loin d'une patrie qui, comme une marâtre, ne s'était occupée d'eux que pour les persécuter de temps en temps. Cependant un soupir douloureux sortait de la bouche de l'un et faisait tressaillir l'autre : le cœur longtemps torturé n'ose point tout à coup reprendre confiance dans son bonheur.

Cependant ils étaient libres, cependant ils n'avaient au-dessus d'eux que le ciel, au-dessous d'eux que la mer, et ils fuyaient de toute la vi-

tesse de leur léger navire cette île de France qui avait failli leur être si fatale.

Pierre et Jacques causaient; mais George et Sara ne disaient rien; quelquefois l'un d'eux laissait échapper le nom de l'autre, et voilà tout.

De temps en temps Pierre Munier s'arrêtait et les regardait avec une expression d'indicible ravissement; le pauvre vieillard avait tant souffert qu'il ne savait comment il avait la force de supporter son bonheur,

Jacques, moins sentimental, regardait du même côté; mais il était évident que ce n'était pas le tableau que nous venons de décrire qui attirait ses regards, lesquels passaient par-dessus la tête de George et de Sara, et allaient fouiller l'espace dans la direction de Port-Louis.

Jacques non-seulement n'était pas au niveau de la joie générale, mais il y avait même des moments où il devenait soucieux, et où il passait sa main sur son front comme pour en écarter un nuage.

Quant à Tête-de-Fer, il causait tranquillement assis près du timonier: le bon Breton aurait fendu la tête du premier qui eût hésité une seconde à accomplir un ordre donné par lui; mais à part cette exigence bien naturelle, il n'était pas fier, donnait la main à tout le monde et parlait au premier venu.

Tout le reste de l'équipage avait repris cette expression insoucieuse qui, après le combat ou la tempête, redevient l'aspect habituel de la physiologie des marins; les hommes de service étaient sur le pont, les autres dans la batterie.

Pierre Munier, tout absorbé qu'il était dans le bonheur de George et de Sara, n'était point sans avoir remarqué l'inquiétude de Jacques; plus d'une fois il avait suivi ses regards; et comme il ne voyait absolument rien dans la direction où ils se fixaient que quelques gros nuages amassés au couchant, il crut que c'étaient les nuages qui inquiétaient Jacques.

« Serions-nous menacés d'une tempête? demanda-t-il à son fils au moment où celui-ci jetait vers l'horizon un de ces regards interrogateurs dont nous avons parlé.

— D'une tempête, dit Jacques, ah! par ma foi, s'il ne s'agissait que d'une tempête, *la Calypso* s'en soucierait autant que ce goëland qui passe, mais nous sommes menacés de quelque chose de mieux que cela.

— Et de quoi donc sommes-nous menacés? demanda Pierre Munier avec inquiétude. J'avais cru, moi, que du moment où nous avions mis le pied sur ton bâtiment nous étions sauvés.

— Dame! répondit Jacques, le fait est que

nous avons plus de chance maintenant que nous n'en avions il y a douze heures, quand nous étions cachés dans les bois de la petite montagne, et quand George disait son *Confiteor* dans l'église du Saint-Sauveur. Mais cependant, sans vouloir vous inquiéter, mon père, je ne puis pas dire que notre tête tienne encore bien solidement à nos épaules. » Puis, sans adresser spécialement la parole à personne : « Un homme à la barre de perroquet ! » ajouta-t-il.

Trois matelots s'élancèrent aussitôt, l'un d'eux atteignit en quelques secondes à l'endroit désigné, les deux autres redescendirent.

« Et que crains-tu donc, Jacques ? reprit le vieillard ; penses-tu qu'ils tenteraient de nous poursuivre ?

— Justement, mon père, reprit Jacques, et cette fois vous avez touché l'endroit sensible. Ils ont là, dans le Port-Louis, une certaine frégate qu'on appelle *le Leicester*, une vieille connaissance à moi, et j'ai peur, je vous l'avouerai, qu'elle ne nous laisse point partir comme cela sans nous proposer une petite partie de quilles que nous serons bien forcés d'accepter.

— Mais il me semble reprit Pierre Munier, que nous avons au moins, dans tous les cas, vingt-cinq à trente milles d'avance sur elle, et qu'au train

dont nous allons, nous serons bientôt hors de vue.

— Jetez le loch ! » dit Jacques.

Trois matelots s'occupèrent à l'instant même de cette opération que Jacques suivit avec un intérêt visible ; puis, lorsqu'elle fut terminée :

« Combien de nœuds ? demanda-t-il.

— Dix nœuds, capitaine, répondit un des matelots.

— Oui, certainement, c'est fort joli pour une corvette qui serre le vent, et il n'y a peut-être dans toute la marine anglaise qu'une frégate qui puisse filer un quart de nœud de plus à l'heure, malheureusement cette frégate est justement celle à laquelle nous aurions affaire, dans le cas où il prendrait au gouverneur l'idée de nous faire poursuivre.

— Oh ! si cela dépend du gouverneur, on ne nous poursuivra certes pas, reprit Pierre Munier ; tu sais bien que le gouverneur était l'ami de ton frère.

— Parfaitement. Ce qui ne l'a pas empêché de le faire condamner à mort.

— Pouvait-il faire autrement sans manquer à son devoir ?

— Cette fois, mon père, il s'agit de bien autre chose que de son devoir ; cette fois c'est son amour-

propre qui est en jeu. Oui, sans doute, si le gouverneur avait un droit de grâce, il eût fait grâce à George, car faire grâce c'était faire preuve de supériorité; mais George s'est échappé de ses mains, au moment où certes il croyait le bien tenir. La supériorité dans cette circonstance a donc été du côté de George; le gouverneur voudra prendre sa revanche.

— Une voile! cria le matelot en vigie.

— Ah! dit Jacques en faisant un signe de tête à son père. Et où cela? continua-t-il en levant la tête.

— Sous le vent à nous, répondit le matelot.

— A quelle hauteur? demanda Jacques.

— A la hauteur de l'île aux Tonneliers, à peu près.

— Et d'où vient-elle?

— Elle sort de Port-Louis, qu'on dirait.

— Voilà notre affaire, murmura George en regardant son père. Je vous l'avais bien dit que nous n'étions pas hors de leurs griffes.

— Qu'y a-t-il donc? demanda Sara.

— Rien, répondit George; il paraît que nous sommes poursuivis, voilà tout.

— Oh! mon Dieu! s'écria Sara, me l'aurez-vous rendu si miraculeusement pour me le reprendre? C'est impossible! »

Pendant ce temps, Jacques avait pris sa lunette et était monté dans la grande hune.

Il regarda quelque temps avec la plus grande attention vers le point indiqué par la vigie ; puis, repoussant les uns dans les autres tous les tubes de l'instrument avec la paume de la main, il descendit en sifflotant et revint prendre sa place près de son père.

« Eh bien ? demanda le vieillard.

— Eh bien ! dit Jacques, je ne m'étais pas trompé, nos bons amis les Anglais sont en chasse ; heureusement, ajouta-t-il en regardant l'horloge, heureusement que dans deux heures il fera nuit serrée, et que la lune ne se lève qu'à minuit et demi.

— Alors tu crois que nous parviendrons à leur échapper ?

— Nous ferons ce que nous pourrons pour cela, mon père, soyez tranquille. Oh ! je ne suis pas fier, moi ; je n'aime pas les affaires où il n'y a que des coups à gagner ; et dans celle-là, le diable m'emporte si je reviens sur mes préventions !

— Comment ! Jacques, s'écria George, tu fuirais devant l'ennemi ? toi l'intrépide ! toi l'invaincu !

— Mon cher, je fuirai toujours devant le diable, quand il aura les poches vides et deux pouces de

cornes de plus que moi. Oh! quand il aura les poches pleines, c'est différent, je risquerai quelque chose.

— Mais sais-tu qu'on dira que tu as eu peur?

— Et je répondrai que c'est pardieu vrai. D'ailleurs à quoi bon nous frotter à ces gaillards-là? S'ils nous prennent, notre procès est fait, et ils nous pendront aux vergues depuis le premier jusqu'au dernier; si, au contraire, nous les prenons, nous sommes forcés de les couler bas, eux et leur bâtiment.

— Comment! les couler bas?

— Sans doute; qu'est-ce que tu veux que nous en fassions? Si c'étaient des nègres on les vendrait; mais des blancs, à quoi est-ce bon?

— Oh! Jacques! mon bon frère! vous ne feriez pas une pareille chose, n'est-ce pas?

— Sara, ma petite sœur, dit Jacques, nous ferons ce que nous pourrons; d'ailleurs, le moment venu, si le moment vient, nous vous placerons dans un petit endroit charmant, d'où vous ne verrez rien du tout de ce qui se passera: en conséquence, ce sera pour vous comme si rien ne s'était passé. »

Puis se retournant du côté du bâtiment :

» Oui, oui, le voilà qui pointe; on voit la tête de ses huniers; voyez-vous, tenez, là, mon père?

— Je ne vois rien qu'un point blanc qui se balance sur une vague et qui m'a tout l'air d'une mouette.

— Eh bien ! c'est justement cela, votre mouette est une belle et bonne frégate de trente-six. Mais, vous le savez, la frégate est aussi un oiseau, seulement c'est un aigle au lieu d'être une hirondelle.

— Mais n'est-ce point quelque autre bâtiment, un navire marchand, par exemple ?

— Un navire marchand ne serrerait pas le vent.

— Mais nous le serrons bien, nous ?

— Oh ! nous, c'est autre chose : nous ne pouvions pas passer devant Port-Louis, c'était nous jeter dans la gueule du loup ; il nous a donc fallu faire route au plus près.

— Ne peux-tu augmenter la vitesse de la corvette ?

— Elle porte tout ce qu'elle peut porter en ce moment, mon père. Quand nous aurons vent arrière, nous ajouterons encore quelques chiffons de toile, et nous gagnerons deux nœuds ; mais la frégate alors en fera autant, et cela reviendra au même : *le Leicester* doit gagner un mille sur nous, je le connais de vieille date.

— Alors il nous rejoindra demain dans la journée ?

— Oui, si nous ne lui échappons pas cette nuit.

— Et crois-tu que nous lui échapperons ?

— C'est selon le capitaine qui la commandera.

— Mais enfin s'il nous rejoint ?

— Eh bien ! alors, mon père, ce sera une question d'abordage : car, vous comprenez, un combat d'artillerie ne peut pas nous aller, à nous. D'abord *le Leicester*, si c'est lui, et c'est lui, je parierais cent nègres contre dix, à quelque chose comme une douzaine de canons de plus que nous ; en outre, il a Bourbon, l'île de France, Rodrigue, pour se réparer. Nous, nous avons la mer, l'espace, l'immensité. Toute terre nous est ennemie. Nous avons donc besoin de nos ailes avant tout.

— Et en cas d'abordage ?

— Alors la chance se rétablit. D'abord nous avons des canons obusiers, ce qui n'est peut-être pas bien scrupuleusement permis sur un bâtiment de guerre, mais qui est un des privilèges que nous autres pirates nous concédons à nous-mêmes de notre autorité privée. Ensuite, comme la frégate est sur le pied de paix, elle n'a probablement que deux cent soixante et dix hommes d'équipage, et nous en avons, nous, deux cent soixante, ce qui, comme vous le voyez, surtout avec des drôles pareils aux miens, remet au moins les choses sur le pied d'égalité. Tranquillisez-vous donc, mon

père, et comme voilà la cloche qui sonne, que cela ne nous empêche pas de souper. »

En effet, il était sept heures du soir, et le signal du repas venait de se faire entendre avec sa ponctualité accoutumée.

George prit donc le bras de Sara, Pierre Munnier les suivit, et tous trois descendirent dans la cabine de Jacques, transformée à cause de la présence de Sara en salle à manger.

Jacques demeura un instant en arrière pour donner quelques ordres à maître Tête-de-Fer, son second.

C'était quelque chose de curieux à voir, même pour tout autre œil que pour l'œil d'un marin, que l'intérieur de *la Calypso*. Comme un amant embellit sa maîtresse par tous les moyens possibles, Jacques avait embelli sa corvette de tous les atours dont on peut enrichir une nymphe de la mer. Les escaliers d'acajon étaient luisants comme des glaces, les garnitures de cuivre, frottées trois fois par jour, brillaient comme de l'or; enfin tous les instruments de carnage, haches, sabres, mousquetons, disposés en dessins fantastiques autour des sabords par lesquels les canons accroupis allongeaient leur cou de bronze, semblaient des ornements disposés par un habile décorateur dans l'atelier de quelque peintre en réputation.

Mais c'était surtout la cabine du capitaine qui était remarquable par son luxe. Maître Jacques était, comme nous l'avons dit, un garçon fort sensuel, et comme les gens qui, dans les circonstances extrêmes, savent très-bien se passer de tout, il aimait assez, dans les occasions ordinaires, à jouir voluptueusement de tout. Or la cabine de Jacques, destinée à servir à la fois de salon, de chambre à coucher et de boudoir, était un modèle dans ce genre.

D'abord de chaque côté, c'est-à-dire à bâbord et à tribord, régnaient deux larges divans, sous lesquels se cachaient avec leurs affûts deux pièces de canon, qu'on ne pouvait deviner que du dehors. Un de ces deux divans servait de lit, l'autre de canapé; l'entre-deux des fenêtres était une belle glace de Venise avec son cadre rococo figurant des Amours enroulés avec des fleurs et des fruits; enfin, au plafond pendait une lampe d'argent, enlevée sans doute à l'autel de quelque madone, mais dont le travail précieux dénotait la plus belle époque de la renaissance.

Les divans et les parois des murailles étaient recouverts d'une magnifique étoffe de l'Inde, à fond rouge, et sur laquelle serpentaient ces belles fleurs d'or sans envers qui semblaient brodées par l'aiguille des fées.

Cette chambre avait été galamment cédée par Jacques à George et à Sara ; seulement, comme la messe interrompue de l'église du Saint-Sauveur ne rassurait pas entièrement la jeune fille sur la légalité de son mariage, George lui avait promptement fait entendre, qu'admis le jour dans le sanctuaire, il trouverait un autre appartement pour la nuit.

C'était en outre dans cette chambre, comme nous l'avons dit, que les repas devaient avoir lieu.

Ce fut une sensation de bonheur étrange pour ces quatre personnes que de se trouver ainsi réunies autour de la même table, après avoir craint d'être séparées pour toujours. Aussi oublièrent-elles un instant le reste du monde pour ne s'occuper que d'elles, le passé et l'avenir pour ne songer qu'au présent.

Une heure s'écoula comme une seconde, après laquelle on remonta sur le pont.

Les premiers regards des convives se portèrent tout d'abord à l'arrière et cherchèrent la frégate.

Il y eut un moment de silence :

« Mais, dit Pierre Munier, il me semble que la frégate a disparu.

— C'est-à-dire que comme le soleil est à l'horizon, ses voiles sont dans l'ombre, répondit

Jacques, mais voyez dans cette direction, mon père. »

Et le jeune homme étendit la main pour diriger le regard du vieillard.

« Oui, oui, dit Pierre, je l'aperçois.

— Elle est même rapprochée, dit George.

— Oui, de quelque chose comme d'un mille ou deux; tiens, regarde en ce moment, George, et tu apercevras jusqu'à ses basses voiles; elle n'est plus guère qu'à douze milles de nous. »

On était en ce moment à la hauteur de la passe du Cap, c'est-à-dire qu'on commençait à dépasser l'île; le soleil se couchait à l'horizon dans un lit de nuages, et la nuit venait avec cette rapidité particulière aux latitudes tropicales.

Jacques fit un signe à maître Tête-de-Fer, lequel s'approcha son chapeau à la main.

« Eh bien! maître Tête-de-Fer, dit Jacques, que devons-nous penser de ce bâtiment?

— Mais, sauf respect, vous en savez plus que moi là-dessus, mon capitaine.

— N'importe, je désire avoir votre opinion, est-ce un bâtiment marchand, ou un bâtiment de guerre?

— Vous voulez plaisanter, mon capitaine, répondit Tête-de-Fer en riant de son large rire; vous savez bien qu'il n'y a pas dans toute la ma-

rine marchande, même dans la compagnie des Indes, un bâtiment marchand qui puisse nous suivre, et celui-ci a gagné sur nous.

— Ah! et combien a-t-il gagné sur nous depuis le moment que nous l'avons eu en vue, c'est-à-dire depuis trois heures?

— Mon capitaine le sait bien.

— Je demande votre avis, maître Tête-de-Fer, deux avis valent mieux qu'un.

— Mais, mon capitaine, il a gagné trois milles à peu près.

— Très-bien, et selon votre supposition, qu'est-ce que ce bâtiment?

— Vous l'avez reconnu, capitaine?

— Peut-être, mais je crains de me tromper.

— Impossible, dit Tête-de-Fer en riant de nouveau.

— N'importe, dites toujours.

— C'est *le Leicester*, pardieu!

— Et à qui croyez-vous qu'il en veuille?

— Mais à *la Calypso*, qu'il me semble; vous savez bien, capitaine, qu'il a une vieille dent contre elle; pour quelque chose comme son grand mât qu'elle a eu l'insolence de lui couper en deux.

— A merveille, maître Tête-de-Fer, je savais tout ce que vous venez de me dire, mais je ne suis pas fâché de voir que vous êtes de mon avis; dans

cinq minutes, le quart va être renouvelé, faites reposer les hommes qui ne seront pas de service; dans une vingtaine d'heures ils auront besoin de toutes leurs forces.

— Est-ce que le capitaine n'a pas l'intention de profiter de la nuit pour faire fausse route? demanda maître Tête-de-Fer.

— Silence, monsieur, nous causerons de cela plus tard, dit Jacques, allez à votre besogne, et faites exécuter les ordres que j'ai donnés. »

Cinq minutes après, on releva le quart, et tous les hommes qui n'étaient pas de service disparurent dans la batterie; au bout de dix minutes, tous dormaient ou faisaient semblant de dormir.

Et cependant, parmi tous ces hommes, il n'y en avait pas un qui ne sût que *la Calypso* était poursuivie; mais ils connaissaient leur chef et ils se reposaient sur lui.

Cependant la corvette continuait de marcher dans la même direction, mais elle commençait à rencontrer la houle du large, ce qui ne pouvait que rendre son allure plus fatigante. Sara, George et Pierre Munier descendirent dans la cabine, et Jacques seul resta sur le pont.

La nuit était tout à fait venue, et l'on avait perdu entièrement de vue la frégate; une demi-heure s'écoula.

Au bout de cette demi-heure, Jacques appela de nouveau son second, lequel se rendit immédiatement à l'invitation.

« Maître Tête-de-Fer, dit Jacques, où supposez-vous que nous soyons maintenant !

— Au nord du coin de Mire, répondit le second.

— Parfaitement; vous sentez-vous de force à faire passer la corvette entre le coin de Mire et l'île Plate sans accrocher ni à droite ni à gauche?

— J'y passerais les yeux bandés, capitaine.

— A merveille; en ce cas, prévenez vos hommes de se tenir prêts à la manœuvre, attendu que nous n'avons pas de temps à perdre. »

Chaque homme courut à son poste, et il se fit un moment de silence, d'attente.

Puis, au milieu de ce silence, une voix se fit entendre :

« Virez de bord ! dit Jacques.

— Pare à virer ! répéta Tête-de-Fer.

Puis le sifflet du maître de manœuvre se fit entendre.

Il y eut de la part de la corvette un instant d'hésitation pareil à celui d'un cheval lancé au galop et qu'on arrête court; puis elle tourna lentement, s'inclinant sous l'influence d'une brise fraîche, et battue par de larges lames.

« La barre dessous ! » cria Jacques.

Le timonier obéit, et la corvette, se rapprochant du lit du vent, commença à se redresser.

« Levez les lofs, continua Jacques, carguez derrière ! »

Ces deux manœuvres s'exécutèrent avec la même rapidité et le même bonheur que les précédentes; la corvette compléta son abatée, ses voiles de derrière commencèrent à s'enfler; celles de devant furent rapidement changées à leur tour, et le gracieux navire s'élança vers le nouveau point de l'horizon qui lui était indiqué.

« Et maintenant, maître Tête-de-Fer, dit Jacques après avoir suivi tous les mouvements de la corvette avec la même satisfaction qu'un cavalier suit les mouvements de son cheval, vous allez doubler l'île, profiter de chaque variation de la brise pour vous rapprocher de l'origine du vent, et longer, en faisant bon bras, toute la ceinture de rochers qui s'étend depuis la passe des Cornes jusqu'à la crique de Flac.

— C'est bien, capitaine, répondit le second.

— Et maintenant, bonsoir, maître, reprit Jacques; vous m'éveillerez quand la lune se lèvera. »

Et Jacques à son tour alla se coucher avec cette bienheureuse insouciance qui est un des privi-

lèges des existences constamment placées entre la vie et la mort.

Dix minutes après, il dormait aussi profondément que le dernier de ses matelots.

XXX.

LE COMBAT.

Maitre Tête-de-Fer tint parole : il franchit heureusement le canal que forme la mer en se renversant entre le coin de Mire et l'île Plate, et , après avoir doublé la passe des Cornes et l'île d'Ambre , se rangea le plus près possible de la côte.

Puis à minuit et demi , comme il vit pointer la corne de la lune au sud de l'île Rodrigue , il alla ,

selon les instructions reçues, réveiller son capitaine.

Jacques, en montant sur le pont, jeta sur tous les points de l'horizon ce coup d'œil rapide et investigateur qui appartient essentiellement à l'homme de mer; le vent avait fraîchi et variait de l'est au nord-est; la terre se tenait à neuf milles à peu près à tribord, et on l'apercevait comme un brouillard; aucun navire n'était en vue ni à l'arrière, ni à bâbord, ni à l'avant.

On était à la hauteur du port Bourbon.

Jacques avait joué le meilleur jeu qu'il pût jouer. Si la frégate, qui l'avait perdu de vue dans la nuit, avait continué sa route à l'est, il serait trop tard pour elle au point du jour de revenir sur son chemin, et il était sauvé; si au contraire, par une inspiration fatale, le capitaine du bâtiment chasseur avait deviné sa manœuvre et l'avait suivi, il avait encore la chance de se dérober à sa vue en longeant les côtes et en profitant des sinuosités de l'île pour se dérober à son ennemi.

Pendant que Jacques, à l'aide d'une longue-vue de nuit, essayait de percer l'obstacle de l'horizon, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule. Il se retourna : c'était George.

« Ah ! c'est toi, frère ? lui dit-il en lui tendant la main.

— Eh bien ! demanda George, qu'y a-t-il de nouveau.

— Rien jusqu'à présent ; mais du reste *le Leicester* serait derrière nous que nous ne pourrions le voir à la distance qui nous sépare encore. Au point du jour nous connaissons notre affaire ! Ah ! ah !

— Qu'est-ce ?

— Rien, une petite saute de vent , voilà tout.

— En notre faveur ?

— Oui , si la frégate a continué sa route ; dans le cas contraire , cette variation est aussi bonne pour elle que pour nous ; dans tous les cas il faut en profiter. » Puis se retournant vers le contre-maître qui avait remplacé le second : « Range à hisser les bonnettes ! cria-t-il.

— Hors les bonnettes ! » répéta le contre-maître.

Au même instant on vit monter du pont aux hunes , et des hunes au mât de perroquet , comme cinq nuages flottants qui allèrent se fixer à bâbord des voiles ; presque en même temps on sentit que la corvette obéissait à une impulsion plus rapide ; George en fit l'observation à son frère.

« Oui, oui, dit Jacques, elle est comme Antrim, elle a la bouche fine, et il ne faut pas la fouetter pour qu'elle marche ; il ne s'agit que de lui là-

cher de la toile en quantité convenable, et elle fera un assez joli chemin.

— Et combien, en marchant de cette allure, faisons-nous de milles à l'heure? demanda George.

— Jetez le loch! » cria Jacques.

La manœuvre fut exécutée au même instant.

« Combien de nœuds?

— Onze, capitaine.

— C'est deux milles de plus que nous ne faisons tout à l'heure. On n'en peut pas demander davantage, au reste, à du bois, de la toile et du fer; et si nous avons à nos trousses tout autre bâtiment que ce démon de *Leicester*, je voudrais le conduire comme en laisse jusqu'au cap de Bonne-Espérance; puis, arrivé là, nous lui dirions bonsoir. »

George ne répondit rien, et les deux frères continuèrent de se promener silencieux d'un bout à l'autre du pont; seulement, chaque fois que Jacques revenait de l'avant à l'arrière, ses yeux semblaient vouloir forcer l'obscurité à s'ouvrir devant eux; enfin, une fois il s'arrêta, et, au lieu de continuer sa promenade, il s'appuya sur le couronnement de la poupe.

En effet, les ténèbres commençaient à se dissiper, quoique les premières lueurs du jour tardassent encore à paraître, et dans ce crépuscule

naissant, qui s'éclaircissait pareil à un brouillard qui se dissipe pour faire place à une aube bleuâtre, Jacques croyait distinguer, à dix milles à peu près, la frégate faisant même route que la corvette.

A ce même moment, et comme il étendait la main pour faire remarquer à George ce point presque imperceptible, le matelot en vigie cria :

« Une voile à l'arrière !

— Oui, dit Jacques, comme se parlant à lui-même ; oui, je l'ai vue ; oui, ils ont suivi notre sillage comme s'il était resté creusé derrière nous. Seulement, au lieu de passer entre l'île Plate et le coin de Mire, ils sont passés entre l'île Plate et l'île Ronde, c'est ce qui leur a fait perdre deux heures ; il faut qu'il y ait sur le bâtiment un homme de mer qui sache un peu bien son métier.

— Mais je ne vois rien, dit George.

— Tiens, là, là ! regarde, reprit Jacques ; on voit jusqu'aux basses voiles, et lorsque le bâtiment monte sur la vague, on voit, pardieu ! l'avant qui se soulève, comme un poisson qui sort la tête de l'eau pour respirer.

— En effet, dit George ; oui, tu as raison ; je la vois.

— Et que voyez-vous, George ? » demanda une douce voix derrière le jeune homme.

George se retourna et aperçut Sara.

« Ce que je vois, Sara ? Un fort beau spectacle : celui du soleil qui se lève ; mais, comme il n'y a pas de plaisir parfaitement pur sur la terre, ce spectacle est un peu gâté par l'aspect de ce bâtiment, qui, comme vous le voyez, malgré les calculs et les espérances de mon frère, n'a point perdu notre piste.

— George, dit Sara, Dieu, qui nous a si miraculeusement réunis jusqu'à présent, ne détournera pas son regard de nous au moment où nous avons le plus besoin de sa protection. Que cette vue ne vous empêche donc pas de l'adorer dans ses œuvres. Voyez, voyez, George, comme ce spectacle est beau ! »

En effet, au moment où le jour allait commencer à naître, on eût cru que la nuit jalouse avait essayé d'épaissir ses ténèbres. Puis, comme nous l'avons dit, une lueur bleuâtre et transparente s'était étendue, augmentant à chaque instant de largeur et d'éclat, puis, cette lueur se dégrada successivement, passant du blanc argenté au rose tendre, puis du rose tendre au rose foncé ; enfin, un nuage de pourpre, pareil à la vapeur enflammée d'un volcan, monta à l'horizon. C'était le roi du monde qui venait prendre possession de son

empire, c'était le soleil qui s'élançait en maître dans le firmament.

C'était la première fois que Sara voyait un pareil spectacle, aussi était-elle demeurée en extase, serrant avec un amour plein de foi et de religion la main du jeune homme; mais George, qui avait eu le temps de s'y habituer pendant les longs voyages qu'il avait faits sur mer, ramena le premier son regard vers l'objet de la préoccupation générale. Le bâtiment chasseur allait toujours se rapprochant, seulement il devenait moins visible, noyé qu'il était dans les flots de la lumière orientale. Et c'était la corvette, au contraire, qui, à cette heure, devait lui être devenue parfaitement distincte.

« Allons, allons, murmura Jacques, il nous a vus à son tour, car le voilà qui hisse ses bonnettes. George, mon ami, continua Jacques en se penchant à l'oreille de son frère, tu connais les femmes, et tu sais qu'elles ont quelque peine à prendre leur parti, tu ne ferais pas mal, à mon avis, de souffler à l'avance à Sara quelques mots de ce qui va se passer.

— Que dit votre frère? demanda Sara.

— Il doute de votre courage, reprit George, et je lui réponds de vous.

— Vous avez raison, mon ami. D'ailleurs, lors-

que le moment sera venu, vous me direz ce qu'il faut que je fasse, et j'obéirai.

— Le démon marche comme s'il avait des ailes, continua Jacques. Chère petite sœur, auriez-vous par hasard entendu nommer le commandant de ce bâtiment ?

— Je l'ai vu plusieurs fois chez M. de Malmédie, mon oncle, et je me rappelle parfaitement son nom ; il s'appelait George Paterson , mais ce ne peut être lui qui dirige *le Leicester* en ce moment, car avant-hier encore je me rappelle avoir entendu dire qu'il était malade, et, à ce que l'on assurait, mortellement.

— Eh bien ! je dis qu'on fera une grande injustice à son second, si le jour même de la mort de son supérieur, on ne le nomme pas capitaine à sa place. Eh bien ! à la bonne heure, il y a plaisir à avoir affaire à un gaillard comme celui-là ; voyez comme son bâtiment avance ! Sur ma parole, on dirait un cheval de course ; si cela continue, avant cinq ou six heures d'ici il faudra en découdre.

— Eh bien ! nous en découdrons, dit Pierre Munier, qui arrivait en ce moment sur le pont, et dont les yeux, à l'approche du danger, brillaient de cette ardeur dont s'enflammait son âme dans les grandes occasions.

— Ah ! c'est vous, mon père ? dit Jacques ; en-

chanté de vous voir dans ces bonnes dispositions ; car dans quelques heures , comme je vous le disais , nous aurons besoin de tous les bras qui seront à bord. »

Sara pâlit légèrement , et George sentit que la jeune fille lui serrait la main : il se retourna vers elle en souriant.

« Eh bien ! Sara , lui dit-il , après avoir eu tant de confiance en Dieu , douteriez-vous de lui maintenant ?

— Non , George , non , reprit Sara ; et quand du fond de la cale j'entendrai le mugissement des canons , le sifflement des boulets , les cris des blessés , je resterai , je vous le jure , pleine de foi et d'espérance , certaine de revoir mon George sain et sauf , car quelque chose me dit là que nous avons épuisé le plus amer de notre malheur , et que comme les ténèbres ont fait place à ce soleil brillant , notre nuit à nous va faire place à un beau jour.

— A la bonne heure , s'écria Jacques , et voilà ce que j'appelle parler ; sur mon honneur , je ne sais à quoi tient que je ne vire de bord et que je ne mette le cap sur cet orgueilleux bâtiment ; cela lui épargnerait la moitié de la peine et à nous la moitié de l'ennui ; qu'en dis-tu , George ? veux-tu en faire l'expérience ?

— Volontiers, dit George; mais ne crains-tu pas qu'à cette distance, s'il est quelque vaisseau anglais au port Bourbon, il n'en sorte au bruit de la canonnade, et ne vienne prêter main-forte à son compagnon?

— Sur ma foi! tu parles comme saint Jean Bouche d'or, frère, dit Jacques, et nous continuons notre chemin. Ah! c'est vous, maître Tête-de-Fer, continua Jacques en s'adressant à son lieutenant qui paraissait en ce moment sur le pont, vous arrivez à propos; nous voici, comme vous le voyez, à la hauteur du morne Brabant, maintenez le cap à l'ouest-sud-ouest du morne; nous, nous allons déjeuner, c'est une bonne précaution à prendre en tout temps, mais surtout quand on ignore si on dînera. »

Et Jacques offrit le bras à Sara, et, donnant l'exemple, descendit le premier, suivi de Pierre et de George.

Sans doute dans le dessein de distraire, momentanément du moins, ses convives du danger qui les menaçait, Jacques fit durer le déjeuner le plus longtemps possible.

Deux heures s'étaient donc écoulées à peu près lorsqu'ils remontèrent sur le pont.

Le premier coup d'œil de Jacques fut pour *le Leicester*; il s'était visiblement rapproché, on dé-

couvrait jusqu'à sa batterie, et cependant Jacques paraissait s'attendre à le trouver moins éloigné encore, car, jetant un coup d'œil sur les agrès de sa corvette pour s'assurer qu'on n'avait rien changé à la voilure :

« Eh bien ! qu'y a-t-il donc, maître Tête-de-Fer ? dit-il ; il me semble que nous marchons un peu plus vite maintenant qu'il y a deux heures ?

— Ouf, capitaine, répondit le second, oui, je dois dire qu'il y a quelque chose comme cela. .

— Qu'avez-vous donc fait au bâtiment ?

— Oh ! des misères. J'ai changé notre lest de place et j'ai ordonné à nos hommes de se porter sur l'avant.

— Oui, oui, vous êtes un habile praticien ; et qu'avez-vous gagné à cela ?

— Un mille, capitaine, un pauvre mille, voilà tout. Nous filons douze nœuds à l'heure. Je viens de jeter le loch, mais cela ne nous servira pas à grand'chose, et sans doute que de son côté il en aura fait autant, car depuis un quart d'heure à peu près lui aussi a augmenté de vitesse. Tenez, capitaine, vous le voyez, il est presque à découvert. Oh ! nous avons affaire à quelque vieux loup de mer qui nous donnera du fil à retordre. Cela me rappelle la façon dont ce même *Leicester* nous a

donné la chasse lorsque c'était le capitaine William Murrey qui en était le capitaine.

— Ah pardieu ! tout m'est expliqué maintenant, s'écria Jacques. Mille louis contre cent, George, que c'est ton enragé gouverneur qui est à bord de ce vaisseau. Il aura voulu prendre sa revanche.

— Crois-tu cela, frère ? s'écria George à son tour, en se levant du banc sur lequel il était assis, et en saisissant vivement le bras de Jacques ; crois-tu cela ? J'avoue que j'en serais heureux, car, pour mon compte, moi aussi j'ai avec lui une revanche à prendre.

— C'est lui-même, c'est lui en personne ; j'en réponds maintenant. Il n'y a qu'un pareil limier qui ait pu éventer notre trace comme il l'a fait. Diable ! quel honneur à un pauvre négrier comme moi d'avoir affaire à un commodore de la marine royale. Merci, George, c'est toi qui me vaux cette bonne fortune. »

Et Jacques tendit en riant la main à son frère.

Mais la probabilité d'avoir affaire à lord William Murrey lui-même n'était pour Jacques, dans la situation critique où l'on allait se trouver bientôt, qu'un motif de plus de prendre toutes les précautions nécessaires. Jacques jeta les yeux sur la muraille du bâtiment. Les hamacs étaient dans les filets de bastingage ; il examina l'équipage :

l'équipage instinctivement était déjà séparé par groupes, et chacun se tenait près de la batterie qu'il devait servir; tous ces signes indiquaient qu'il n'avait rien à apprendre à ses hommes, et que chacun en savait autant que lui sur ce qui allait se passer.

En ce moment un souffle de brise apporta en passant le bruit du tambour que l'on battait sur la frégate ennemie.

« Ah! ah! dit Jacques, on ne les accusera pas d'être en retard. Allons, enfants, suivons l'exemple qu'on nous donne. Messieurs les marins de la marine royale sont de bons maîtres, et nous ne pouvons que gagner à suivre les exemples qu'ils nous donnent; puis, haussant la voix : Branle-bas de combat! » cria-t-il.

Aussitôt on entendit résonner dans la batterie le roulement de deux tambours et les notes aiguës d'un fifre. Bientôt les trois musiciens parurent sur le pont sortant par une écoutille, firent le tour du bâtiment en rentrèrent par l'écoutille opposée.

L'effet de cette apparition et du mélodieux concert qui en était la suite fut magique.

En un instant chacun est au poste désigné d'avance et armé des armes légères qui lui sont dévolues; les gabiers de combat s'élancent dans les lunes avec leurs carabines. La mousqueterie se

range sur les gaillards et les passavants, les espingoles sont montées sur leurs chandeliers, les canons sont démarrés et mis en batterie, des provisions de grenades sont faites dans tous les endroits d'où l'on pourra les faire pleuvoir sur le pont ennemi. Enfin le maître de manœuvre fait bosser toutes les écoutes, établir des serpenteaux dans la mâture, et hisser à leur place les gradins d'abordage.

L'activité n'était pas moins grande dans l'intérieur du bâtiment que sur le pont. Les soutes à poudre sont ouvertes, les fanaux des puits sont allumés, la barre de rechange est disposée, enfin les cloisons sont abattues, la chambre du capitaine déménagée, et l'on y roule deux pièces de canon qu'on établit en retraite.

Puis il se fit un grand silence. Jacques vit que tout était prêt et commença son inspection.

Chaque homme était à son poste et chaque chose à sa place.

Néanmoins, comme Jacques comprenait que la partie qu'il allait jouer était une des plus sérieuses qu'il eût faites de sa vie, l'inspection dura une demi-heure. Pendant cette inspection, il examina chaque chose et parla à chaque homme.

Lorsqu'il remonta sur le pont, la frégate avait encore visiblement gagné sur lui, et les deux bâti-

ments n'étaient plus qu'à un mille et demi de distance.

Une demi-heure s'écoula encore pendant laquelle il n'y eut certes pas dix paroles échangées à bord de la corvette : toutes les facultés de l'équipage, des chefs et des passagers semblaient s'être concentrées dans leurs yeux.

Chaque physionomie exprimait un sentiment en harmonie avec son caractère : Jacques l'insouciance, George l'orgueil, Pierre Munier l'inquiétude paternelle, Sara le dévouement.

Tout à coup une légère nappe de fumée apparut au flanc de la frégate, et l'étendard de la Grande-Bretagne monta majestueusement dans les airs.

Le combat était inévitable, la corvette ne pouvait plus revenir au vent, la supériorité de la marche était évidente, Jacques ordonna d'abaisser les bonnettes, pour ne pas conserver de voiles inutiles à la manœuvre, puis se retournant vers Sara :

« Allons, petite sœur, dit-il, vous voyez que tout le monde est à son poste, je crois qu'il est temps que vous descendiez au vôtre.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria la jeune fille, ce combat est donc inévitable ?

— Dans un quart d'heure, dit Jacques, la conversation va commencer, et comme selon toute probabilité elle ne manquera pas de chaleur, il est

nécessaire que ceux qui ne doivent pas s'en mêler se retirent.

— Sara, dit George, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

— Oui, oui, dit la jeune fille, oui, me voilà prête à obéir. Vous voyez, George, je suis raisonnable. Mais vous, de votre côté...

— Sara, vous ne me demanderez pas, je l'espère, de rester spectateur de ce qui va se passer, quand c'est pour moi seul que tant de braves exposent leur existence.

— Oh! non, dit Sara; non, je vous demande seulement de penser à moi, et de vous rappeler que si vous êtes mort, je serai morte. »

Puis elle offrit la main à Jacques, tendit son front à Pierre Munier, et, conduite par George, descendit par l'escalier de l'arrière.

Un quart d'heure après George remonta; il tenait un sabre d'abordage à la main et avait une paire de pistolets à sa ceinture.

Pierre Munier était armé de sa carabine damasquinée, vieille amie qui lui avait toujours rendu de fidèles services.

Jacques était à son banc de quart, tenant à la main son porte-voix, signe du commandement, et ayant à ses pieds un sabre d'abordage et un petit casque de fer.

Les deux navires faisaient la même route , la frégate serrant toujours la corvette , et déjà si rapprochée , que les matelots disposés dans les hunes pouvaient voir ce qui se passait sur le pont l'un de l'autre.

« Maître Tête-de-Fer, dit Jacques, vous avez bons yeux et bon jugement, faites-moi le plaisir de monter dans la hune d'artimon et de me dire ce qui se passe là-bas. »

Le second s'élança aussitôt comme un simple gabier, et en un instant fut au poste désigné.

« Eh bien ? dit le capitaine.

— Eh bien ! capitaine, chacun est à son poste de combat, les canonniers aux batteries, les soldats de marine sur les passavants et le gaillard d'arrière, et le capitaine sur son banc de quart.

— Y a-t-il d'autres troupes à bord que des matelots et des soldats de marine ?

— Je ne crois pas, capitaine, à moins cependant qu'ils ne soient cachés dans la batterie, car je vois partout le même uniforme.

— Bien, en ce cas la partie est presque égale, à quinze ou vingt hommes près. Voilà tout ce que je voulais savoir. Descendez, maître Tête-de-Fer.

— Un instant, un instant, voilà l'Anglais qui embouche son porte-voix. Si nous nous taisions bien, nous entendrions ce qu'il va dire. »

Cette dernière opinion était un peu hasardée, car malgré le silence qui se faisait à bord, aucun bruit venant du bâtiment chasseur n'arriva jusqu'au bord de la corvette; mais l'ordre que venait de donner le capitaine n'en fut pas moins promptement exécuté à tout l'équipage, car aussitôt deux éclairs sortirent de l'avant du navire ennemi, une détonation se fit entendre, et deux boulets vinrent ricocher dans le sillage de *la Calypso*.

« Bon, dit Jacques, il n'a que des pièces de dix-huit comme les nôtres, les chances deviennent de plus en plus égales. Puis levant la tête : Descendez, dit-il au second, vous êtes inutile maintenant là-bas, et j'ai besoin de vous ici. »

Maître Tête-de-Fer obéit, et au bout d'un instant se trouva près de Jacques. Pendant ce temps, la frégate continuait d'avancer, mais sans tirer davantage, l'expérience lui ayant démontré qu'elle était encore hors de portée.

« Maître Tête-de-Fer, dit Jacques, descendez dans la batterie : tant que nous serons en retraite, servez-vous de boulets, mais du moment où nous en viendrons à l'abordage, des obus, rien que des obus, vous entendez ?

— Oui, capitaine, » répondit le second, et il descendit par l'escalier de l'arrière.

Les deux bâtiments continuèrent de faire route

encore une demi-heure à peu près sans qu'aucune marque nouvelle d'hostilité se manifestât à bord de la frégate. De son côté, comme on l'a vu, la corvette jugeant sans doute qu'il était inutile de perdre sa poudre et ses boulets, était restée insensible aux deux provocations de son ennemie; mais il était évident, à l'animation qui commençait à couvrir le visage des matelots, et à l'attention avec laquelle le capitaine mesurait la distance qui séparait encore les deux navires, que la conversation, comme disait Jacques, ne s'en tiendrait pas longtemps au monologue, et que le dialogue allait commencer.

En effet, au bout de dix autres minutes d'attente, qui parurent un siècle à chacun, l'avant de la frégate s'enflamma de nouveau, une double détonation se fit entendre, et cette fois fut suivie du sifflement des boulets qui passèrent dans la voilure, trouant la voile de hune du mât d'artimon, et coupant deux ou trois cordages.

Jacques suivit d'un coup d'œil rapide l'effet des deux messages de destruction ; puis, voyant qu'ils n'avaient fait que de légères avaries : « Allons, enfants, dit-il, il paraît décidément que c'est à nous qu'ils en veulent. Politesse pour politesse. Feu ! »

Au même instant une double détonation fit trembler toute la corvette, et Jacques se pencha

en dehors pour voir le résultat de sa riposte : un des deux boulets fit sauter une portion de la muraille de l'avant, et l'autre s'enfonça dans la proue.

« Eh bien ! cria Jacques, que faites-vous donc, vous autres ? à pleine volée, morbleu ; visez dans la mâture, brisez-lui les jambes et trouez-lui les ailes ; le bois lui est plus précieux dans ce moment que la chair. Eh ! voyez. »

Deux boulets passaient en ce moment à travers les voiles et les agrès de la corvette, et tandis que l'un écornait la vergue de misaine, l'autre coupait le petit mât de perroquet.

« Feu ! sacredieu, feu ! cria Jacques, et prenez-moi exemple sur ces gaillards-là. Vingt-cinq louis pour le premier mât qui tombe à bord de la frégate ! »

La détonation suivit presque aussitôt le commandement, et l'on put suivre, dans la voilure du bâtiment ennemi, le passage des boulets.

Pendant un quart d'heure à peu près, le feu continua ainsi de part et d'autre : la brise, abattue par les détonations, était à peu près tombée, et les deux bâtiments ne filaient plus guère que quatre ou cinq nœuds : tout l'intervalle était rempli par la fumée, de sorte que c'était presque au hasard que l'artillerie tirait ; cependant la frégate avançait toujours, et l'on voyait l'extrémité de ses

mâts dominer la vapeur qui l'enveloppait, tandis que la corvette, qui fuyait vent arrière, et qui faisait feu par sa poupe, était entièrement hors de la fumée.

C'était le moment qu'attendait Jacques. Il avait, comme il l'avait dit, fait tout ce qu'il avait pu pour éviter l'abordage. Mais forcé dans sa course, il allait, comme le sanglier blessé, revenir enfin sur le chasseur. En ce moment, la frégate se trouvait dans la hanche de tribord de la corvette, et commençait à la canonner par les pièces d'avant de sa batterie, tandis que celle-ci, de son côté, commençait à lui répondre par ses pièces d'arrière : Jacques vit l'avantage de sa position et résolut d'en profiter.

« En haut les renforts de manœuvre ! » cria-t-il.

Les renforts s'élancèrent aussitôt sur le pont.

Puis, tandis que le feu continuait, une voix se fit entendre par-dessus le bruit de la canonnade, criant :

« Range à amarrer la grande voile ! Aux bras de bâbord derrière ! A l'écoute de brigantine ! La barre à bâbord ! Brasse bâbord ! Amarre grande voile ! Borde la brigantine ! »

A peine ces ordres successifs furent-ils exécutés, que la corvette, obéissant à l'action simultanée de son gouvernail et de ses voiles d'arrière, se

saue rapidement sur tribord, conservant assez d'aire pour couper la route à la frégate, et s'arrête sur place, grâce à la précaution qu'a eue son capitaine d'appuyer ses bras de tribord devant. Au moment même la frégate, privée de la faculté de manœuvrer par les avaries de ses voiles d'arrière, et ne pouvant doubler la corvette au vent, s'avança fendant à la fois la fumée et la mer, et vint, contrairement à sa volonté et avec un choc terrible, engager son beaupré dans les grands haubans de son ennemie.

En ce moment on entendit retentir une dernière fois la voix de Jacques.

« Feu ! cria-t-il ; enfiler les de bout en bout ; rasez-les comme un ponton. »

Quatorze pièces de canon, dont six chargées à mitraille et huit à obus, obéirent à ce commandement, balayant le pont, sur lequel elles couchent trente ou quarante hommes, brisant par le pied son mât d'artimon, tandis qu'au même instant, du haut des trois hunes, une pluie de grenades tombant sur les passavants nettoie l'avant de la frégate, tandis que celle-ci ne peut répondre à cette nuée de feu et à cette grêle de balles que par sa hune de misaine, embarrassée de son petit hunier.

En ce moment, par les vergues de la corvette,

par le beaupré de la frégate, par les haubans, par les agrès, par les cordages, les pirates s'élancent, se précipitent, se pressent. Vainement les soldats de marine dirigent sur eux un feu terrible de mousqueterie, à ceux qui tombent d'autres succèdent : les blessés se traînent en poussant devant eux les grenades et en agitant leurs armes : George et Jacques se croient déjà vainqueurs, quand au cri : « Tout le monde sur le pont ! » les matelots anglais, occupés dans la batterie, sortent à leur tour par les écoutilles, montent par les sabords. Ce renfort rassure les soldats de marine, qui commençaient à plier. Le commandant du bâtiment se jette à leur tête. Jacques ne s'est pas trompé. C'est bien l'ancien capitaine du *Leicester* qui a voulu reprendre sa revanche. George et lord William Murrey se retrouvent en face l'un de l'autre, mais au milieu du sang et du carnage, mais le sabre à la main, mais ennemis mortels.

Tous deux se reconnaissent et s'efforcent de se joindre ; mais la mêlée est telle, qu'ils sont entraînés comme par un tourbillon. Les deux frères sont aux plus pressés des rangs anglais, frappant et frappés, luttant de sang-froid, de force et de courage ; deux matelots anglais lèvent la hache sur la tête de George, tous deux tombent frappés par des balles invisibles. Deux soldats de marine

pressent George de leurs baïonnettes, tous deux tombent à ses pieds : c'est Pierre Munier qui veille sur ses fils, c'est la fidèle carabine qui fait son œuvre.

Tout à coup un cri terrible, qui domine le bruit des grenades, le petillement de la mousqueterie, les clameurs des blessés, les plaintes des mourants, s'élance de la batterie, glaçant tout le monde de terreur :

« Au feu ! »

Au même instant une fumée épaisse sort par l'écoutille de l'arrière et par les sabords. Un des obus a éclaté dans la chambre du capitaine et a mis le feu à la frégate.

A ce cri terrible, inattendu, magique, tout s'arrête ; puis, à son tour, la voix de Jacques, puissante, impérieuse, suprême, se fait entendre :

« Chacun à bord de *la Calypso* ! »

Aussitôt, avec le même empressement qu'ils ont mis à descendre sur le pont de la frégate, les pirates l'abandonnent, et, se hissant les uns sur les autres, s'accrochant à toutes les manœuvres, sautent d'un bord à l'autre, tandis que Jacques et George, avec quelques-uns des plus déterminés, soutiennent la retraite.

Alors c'est le gouverneur qui s'élance à son tour, pressant les pirates, les fusillant à bout portant,

espérant monter en même temps qu'eux sur la *Calypso* ; mais alors les premiers arrivés s'élancent dans les hunes de la corvette, les grenades et les balles pleuvent de nouveau. Des cordages sont lancés à ceux qui restent encore sur la corvette, chacun saisit une amarre. Jacques remonte à bord, George reste le dernier. Le gouverneur vient à lui, il l'attend. Tout à coup une main de fer le saisit et l'enlève. C'est Pierre Munier qui veille sur son fils, et qui, pour la troisième fois de la journée, le sauve d'une mort presque certaine.

Alors une voix retentit, dominant toute cette horrible mêlée :

« Brassez bâbord devant, hissez les focs, carguez la grande voile et la brigantine, ralingue derrière la barre, tout à tribord ! »

Toutes ces manœuvres, ordonnées avec cette voix puissante qui commande l'obéissance passive, furent exécutées avec une si merveilleuse rapidité, que quelle que fût l'impétuosité avec laquelle les Anglais se ruaient à la poursuite des pirates, ils ne purent arriver à temps pour lier les deux bâtiments l'un à l'autre. La corvette, comme si elle eût été douée du sentiment, sembla comprendre le danger qu'elle courait, et se dégagera par un vigoureux effort, tandis que la frégate, privée de son mât d'artimon, continuait d'avancer lentement sous

l'influence des voiles du grand mât et du mât de misaine.

Alors du pont de *la Calypso* on vit se passer quelque chose d'affreux.

La chaleur du combat avait empêché qu'on ne s'aperçût à temps que le feu était à bord de la frégate; de sorte qu'au moment où le cri : Au feu ! au feu ! s'était fait entendre, l'incendie avait déjà fait de trop grands progrès pour qu'on espérât de l'éteindre.

Ce fut en ce moment que l'on put admirer la puissance de la discipline anglaise ; au milieu de la fumée devenue de moment en moment plus épaisse, le gouverneur remontait sur le banc de bâbord, et reprenant son porte-voix qu'il avait gardé pendu au poignet gauche :

« Du calme, enfants ! cria-t-il, et je répons de tout. »

Chacun s'arrêta.

« Les canots à la mer ! » continua le gouverneur.

En cinq minutes le canot de poupe, les deux canots de côté et un des canots de la drome furent descendus et flottèrent autour de la frégate.

« Le canot de la poupe et le canot de la drome pour les soldats de marine ! cria le gouverneur ; les deux canots de côté pour les matelots. »

Puis, comme *la Calypso* s'éloignait toujours,

elle n'entendit plus les autres commandements, mais elle vit les quatre canots s'emplir de tout ce qui restait d'hommes sains et saufs, tandis que les malheureux blessés, se traînant sur le pont, priaient vainement leurs camarades de les recevoir.

« Deux chaloupes à la mer ! » cria de son côté Jacques, en voyant que les quatre canots ne suffisaient pas à contenir tout l'équipage.

Et aussitôt deux chaloupes vides se détachèrent des flancs de *la Calypso* et se balancèrent sur la mer.

Aussitôt, tout ce qui n'avait pu trouver place dans les chaloupes de la frégate s'élança à la mer et se mit à nager vers les chaloupes de la corvette.

Le gouverneur était resté à bord.

On avait voulu le faire descendre dans une des chaloupes, mais comme il n'avait pas pu sauver ses blessés, il avait voulu mourir avec eux.

La mer offrait alors un aspect effrayant.

Les quatre canots s'éloignaient à force de rames du bâtiment incendié, tandis que les matelots en retard nageaient vers les deux chaloupes de la corvette.

Puis, immobile au milieu d'un tourbillon de fumée, avec son commandant debout sur son banc de quart, ses blessés se traînant sur son pont, la frégate brûlait.

C'était un spectacle si terrible, que George sentit la main tremblante de Sara se poser sur son épaule, et ne se retourna point pour la regarder.

Arrivées à une certaine distance, les chaloupes avaient cessé de ramer.

Voici ce qui se passa :

La fumée devint de plus en plus épaisse, puis on vit sortir par les écoutilles un serpent de feu, qui rampa le long du mât de misaine, dévorant les voiles et les agrès ; puis les sabords s'enflammèrent ; puis, les canons chargés partirent tout seuls ; puis, enfin, une détonation terrible se fit entendre ; le bâtiment s'ouvrit comme un cratère ; un nuage de flamme et de fumée monta vers le ciel ; puis enfin, à travers ce nuage, on vit retomber sur la mer bouillonnante quelques débris de mâts, de vergues, d'agrès.

C'était tout ce qui restait du *Leicester*.

« Si je ne devais pas vivre avec toi, Sara, dit George en se retournant, voilà comme je voudrais mourir ! »

FIN.

88495